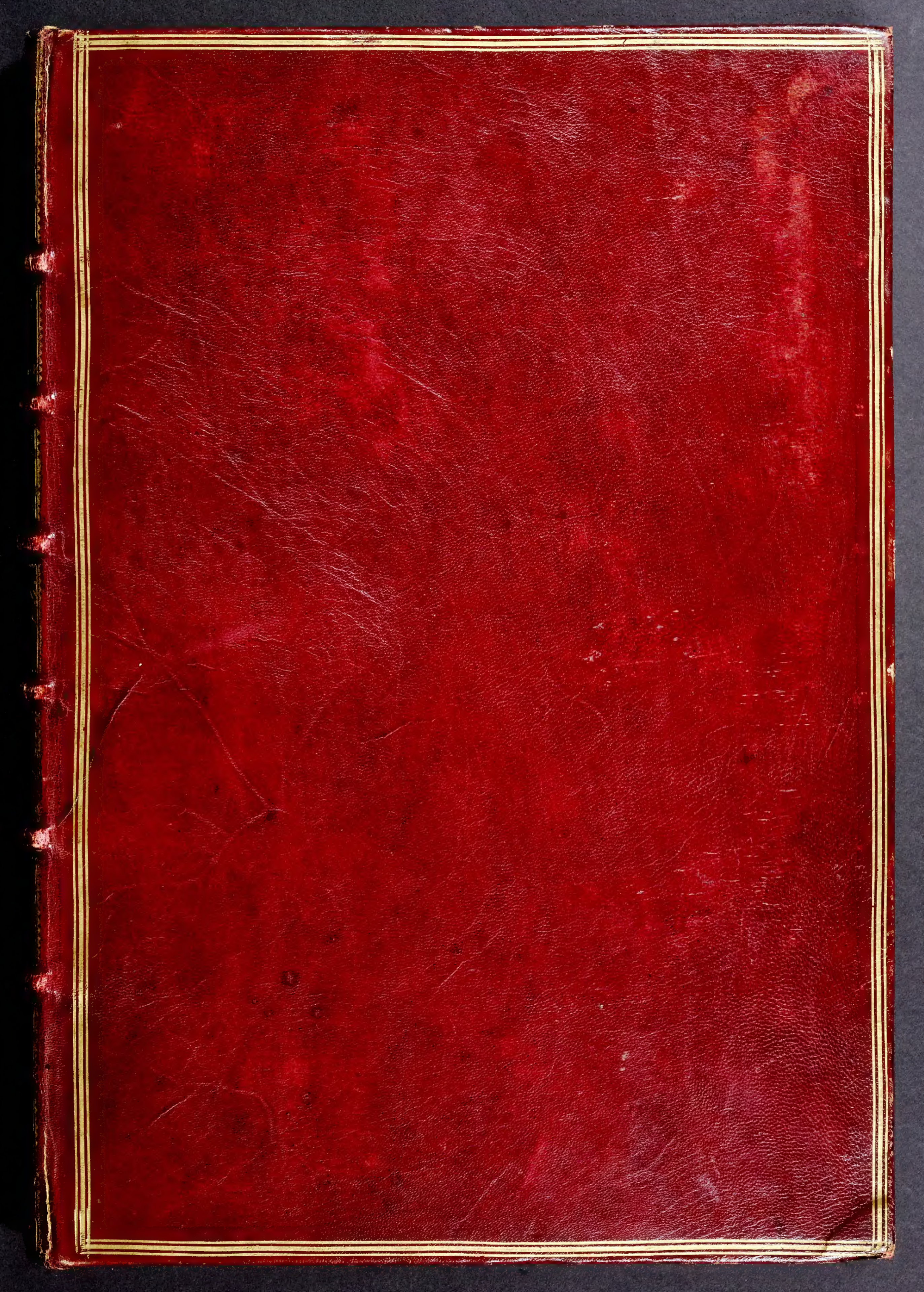
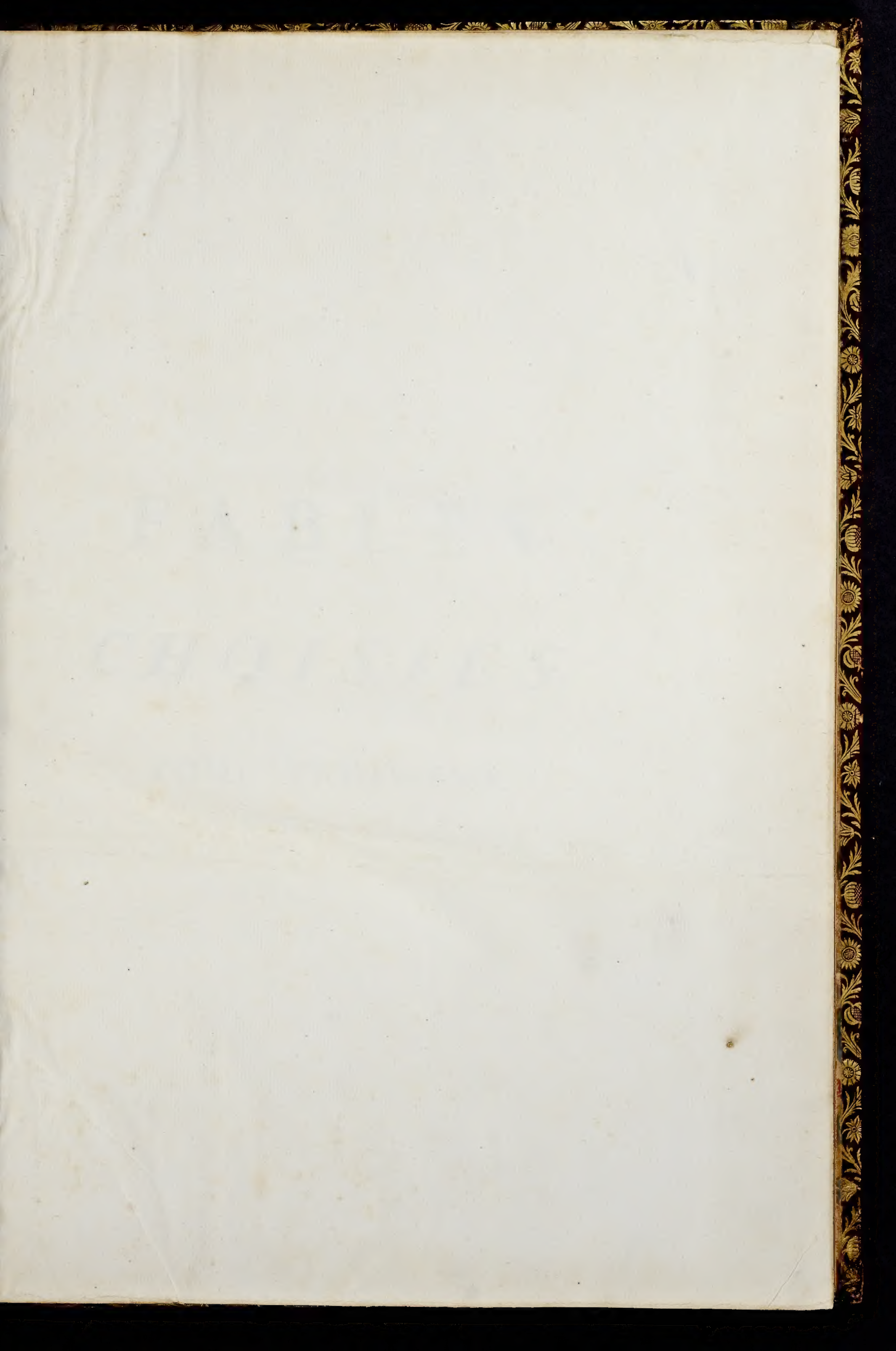
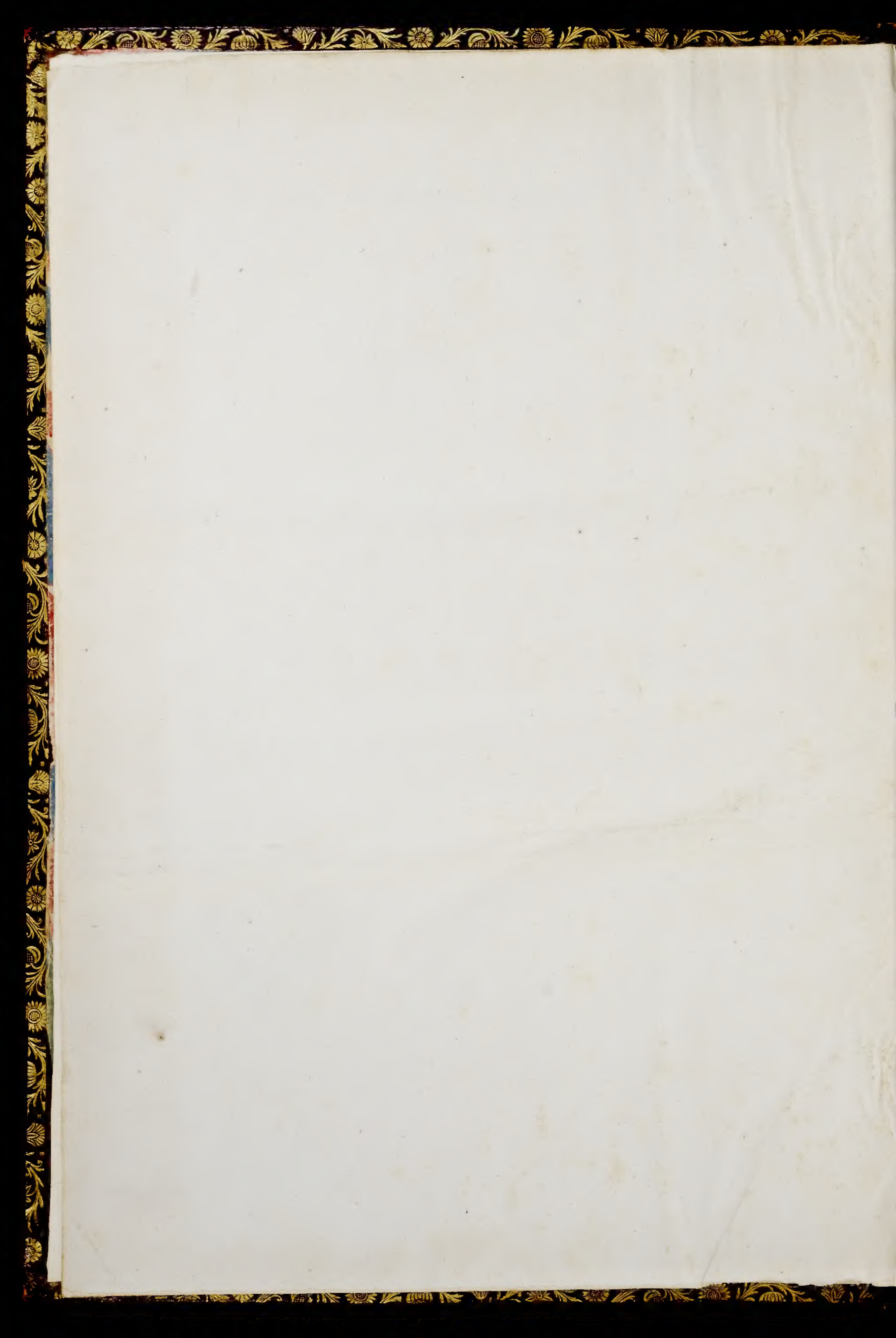



Leonard Daneham Cunliffe.


PAUL
WALLRAF.
1713 c

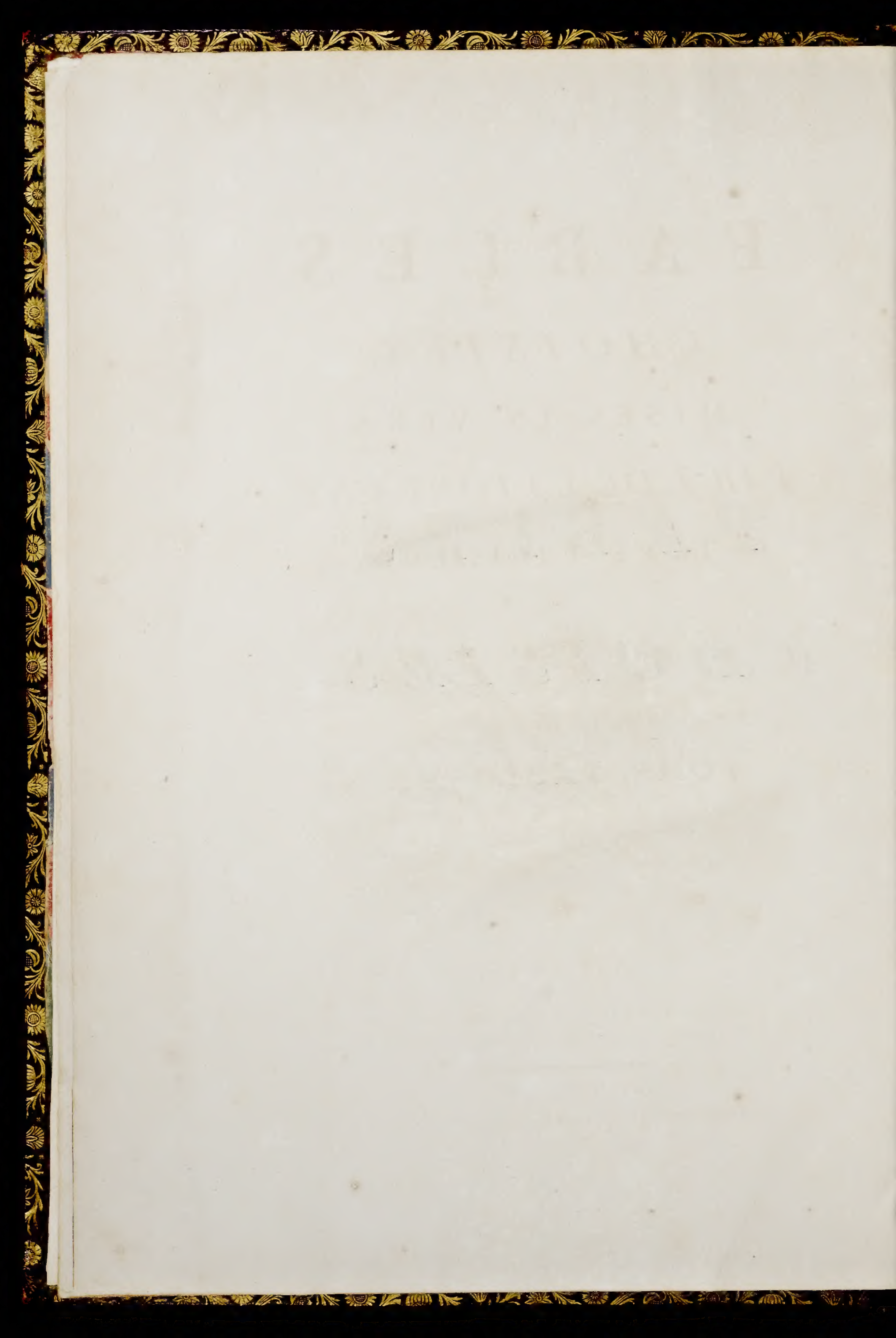
111, p. 113 w/inscription "Le Leopard"





FABLES
CHOISIES.

TOME TROISIEME.



FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR J. DE LA FONTAINE.

TOME TROISIEME.

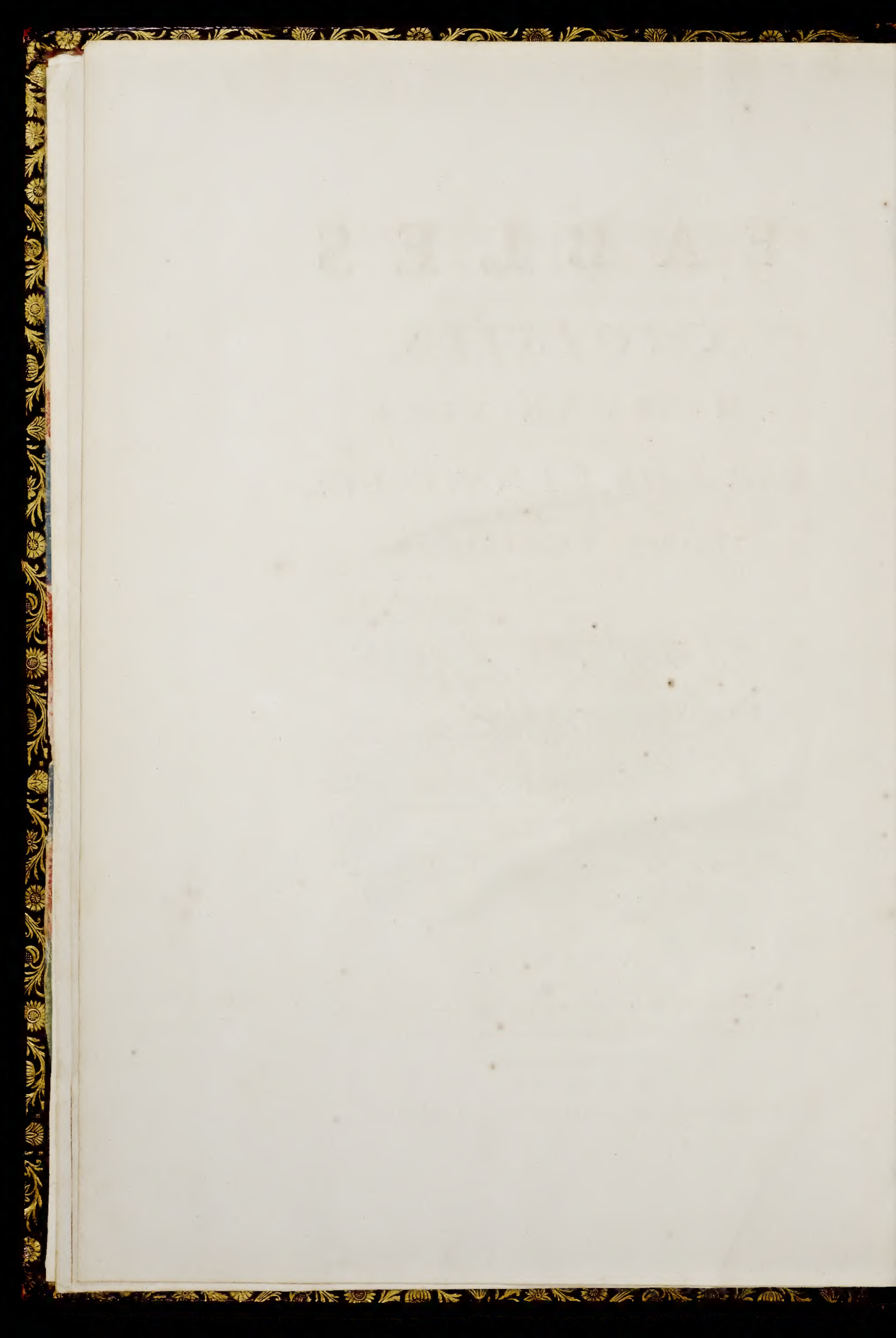


A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LVI.

De l'Imprimerie de *CHARLES-ANTOINE JOMBERT.*



AVERTISSEMENT

Imprimé pour la premiere fois en 1678.

Voici un ſecond Recueil de Fables que je préſente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à cauſe de la différence des ſujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai ſemés avec aſſez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Éſope, qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'eſt pas infini. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces récits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même: ainſi je ne tiens pas qu'il ſoit néceſſaire d'en étaler ici les raiſons, non plus que de dire où j'ai puiſé ces derniers ſujets. Seulement je dirai par reconnoiſſance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, ſage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Éſope, ſi ce n'eſt Éſope lui-même, ſous le nom du ſage *Locman*. Quelques-autres m'ont fourni des ſujets aſſez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diverſité dont j'étois capable. Il s'eſt gliſſé quelques fautes dans l'impreſſion. J'en ai fait faire un *Errata:* mais ce ſont de légers remédes pour un défaut conſidérable. * Si on veut avoir quelque plaiſir dans la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun faſſe corriger ces fautes à la main dans ſon exemplaire, ainſi qu'elles ſont marquées par chaque *Errata*, auſſi bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

* La Fontaine avoit raiſon; & ſon ſtyle perd ſouvent de ſa clarté, de ſon élégance & de ſa force, par la plus légere incorrection. Les Editions multipliées de ſes Fables, qui fourmillent de fautes, ſans en excepter aucune, ſont une preuve de la légitimité de ſes craintes, & de la néceſſité de ſon Avertiſſement. Auſſi a-t-on veillé très-ſoigneuſement à la correction de celles-ci, dont ce volume, ainſi que les deux précédens, donneront au Public des témoignages de l'attention redoublée qu'on apporte tous les jours à la perfection de cet Ouvrage.

TABLE DES FABLES

CONTENUES DANS LE TROISIEME VOLUME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

LIVRE NEUVIEME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIEME VOLUME.



A MADAME

DE MONTESPAN.

L'apologue eſt un don qui vient des Immortels,
Ou ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous ſommes,
Ériger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'eſt proprement un charme: il rend l'ame attentive,
Ou pluſtôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, ſi ma Muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ſes dons aujourd'hui daignez porter les yeux:
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le temps qui détruit tout, reſpectant votre appui,
Me laiſſera franchir les ans dans cet Ouvrage:
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre ſuffrage.
C'eſt de vous que mes vers attendent tout leur prix:
Il n'eſt beauté dans nos Ecrits,
Dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces;
Eh ! qui connoît que vous les beautés & les graces?
Paroles & regards, tout eſt charme dans vous.
Ma Muſe, en un ſujet ſi doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réſerver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange eſt le partage.
Olympe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier Ouvrage

Votre nom ferve un jour de rempart & d'abri:
Protégez déformais le Livre favori
Par qui j'ofe efpérer une feconde vie:
    Sous vos feuls aufpices ces Vers
    Seront jugés, malgré l'envie,
    Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur fi grande;
    La Fable, en fon nom, la demande:
Vous fçavez quel crédit ce menfonge a fur nous;
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour falaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peſte (puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faiſoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le ſoutien d'une mourante vie:
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles ſe fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conſeil, & dit: mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux:
Peut-être il obtiendra la guériſon commune.
L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.

Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offenſe:
Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi:
Car on doit ſouhaiter, ſelon toute juſtice,
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe;
Eh bien, manger moutons, canaille, ſotte eſpéce,
Eſt-ce un péché? non, non: vous leur fîtes, ſeigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, ſur les animaux,
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits ſaints.
L'âne vint à ſon tour, & dit: j'ai ſouvenance
Qu'en un pré de moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le baudet.
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les Jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.



(Fable CXXV.*)*



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE. Fable CXXV.

J.B. Oudry inv.



FABLE II.

Le mal Marié.

Que le bon ſoit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entr'eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Aſſemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant, des humains preſque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des hazards:
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon Épouſe,
Querelleuſe, avare & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt:
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe.
Les valets enrageoient, l'Époux étoit à bout:
Monſieur ne ſonge à rien, monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, monſieur ſe repoſe.
Elle en dit tant, que monſieur à la fin,
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ſes parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
Comment paſſiez-vous votre vie?

L'innocence des champs eſt-elle votre fait?
Aſſez, dit-elle: mais ma peine
Étoit de voir les gens plus pareſſeux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul ſouci.
Je leur ſçavois bien dire; & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
Eh, Madame, reprit ſon Époux tout-à-l'heure,
Si votre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déjà laſſé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtés.

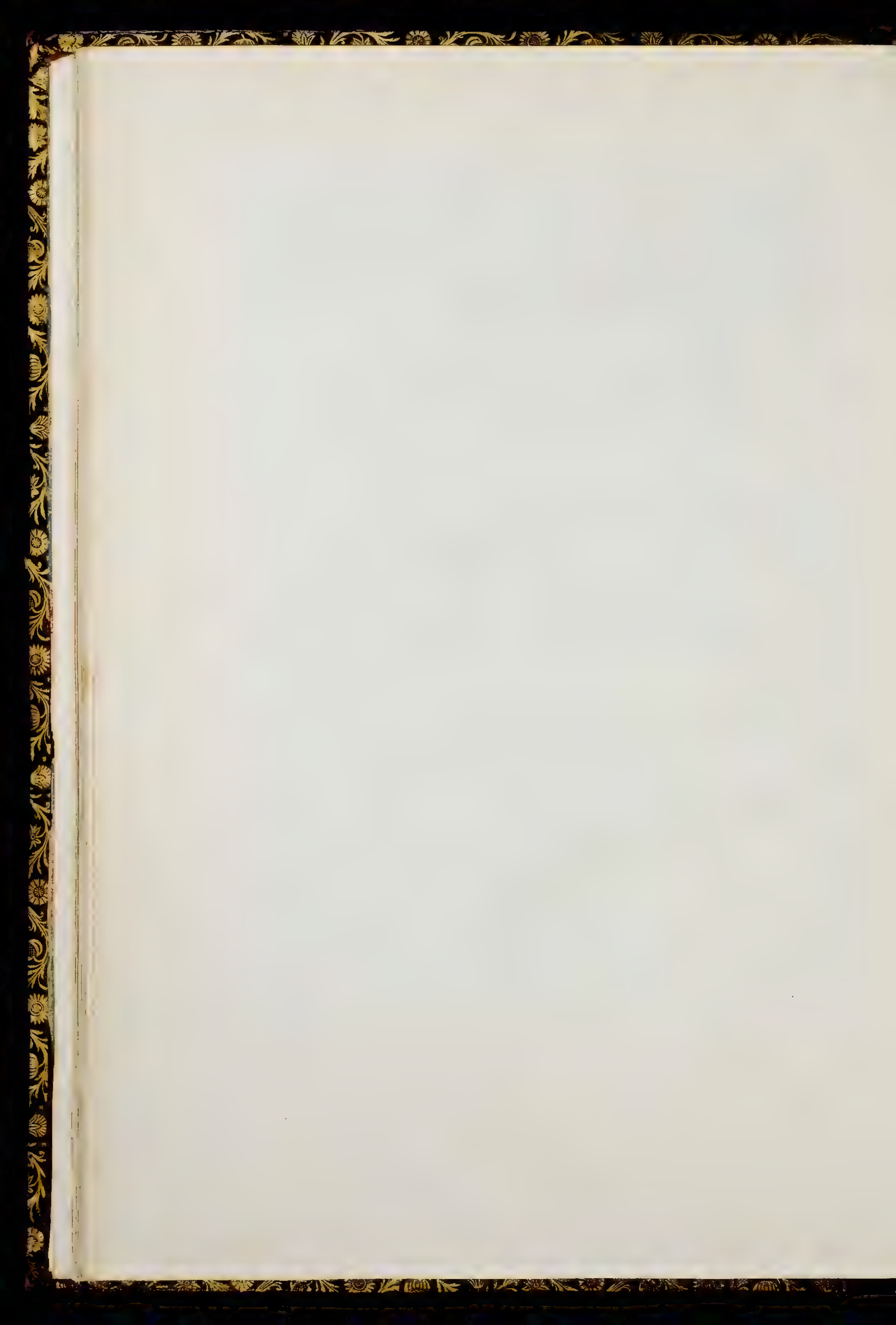


(*Fable* CXXVI.)



LE MAL-MARIÉ . Fable CXXVI.

J.B. Oudry inv.



FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

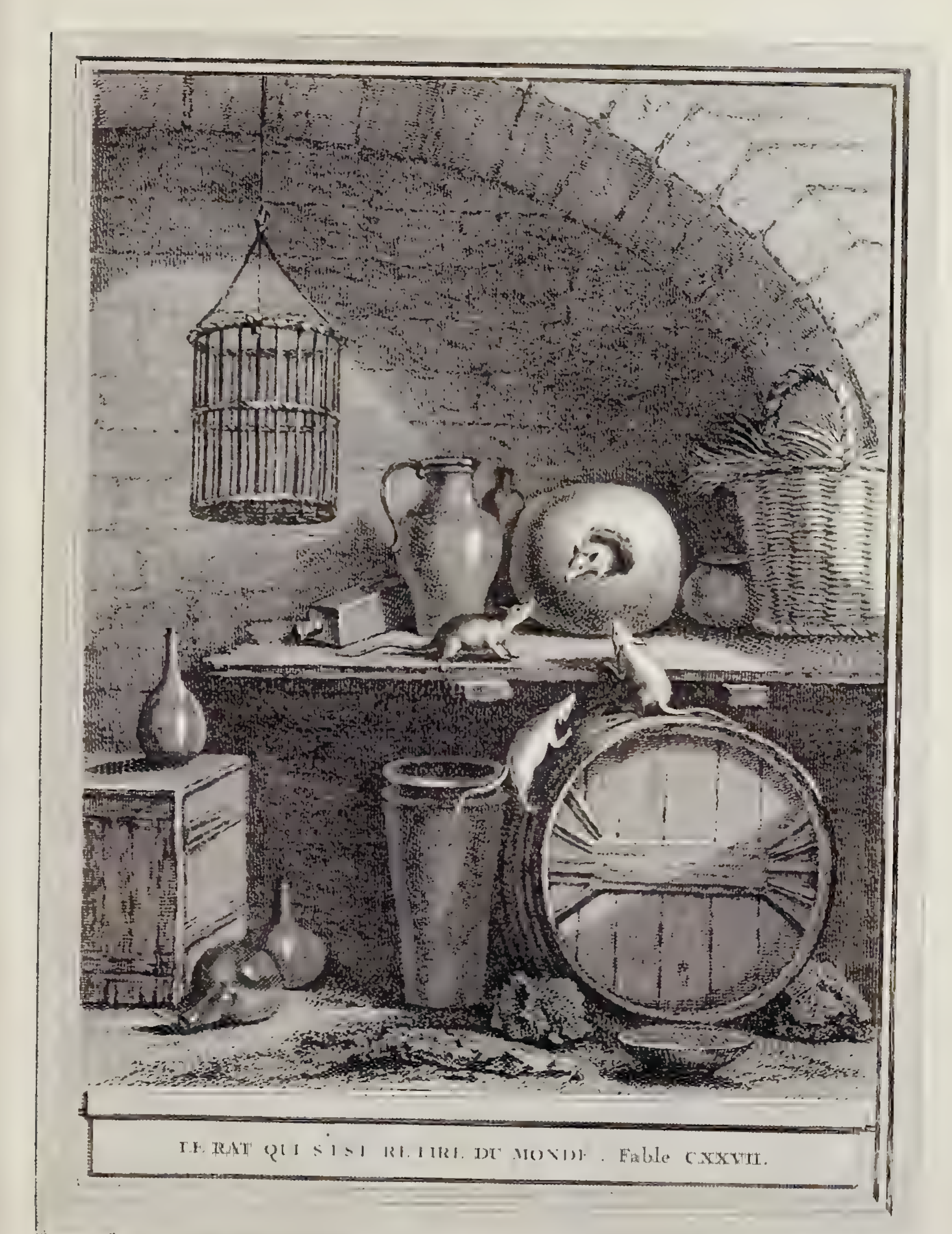
Les Levantins, en leur légende,
Difent qu'un certain Rat, las des foins d'ici-bas,
Dans un fromage de hollande
Se retira loin du tracas.
La folitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Notre hermite nouveau fubfiftoit là dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros & gras: dieu prodigue fes biens
A ceux qui font vœu d'être fiens.
Un jour, au dévot perfonnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere:
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque fecours contre le peuple chat:
Ratopolis étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir fans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le fecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les chofes d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous affifter? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'efpere qu'il aura de vous quelque fouci.

Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.

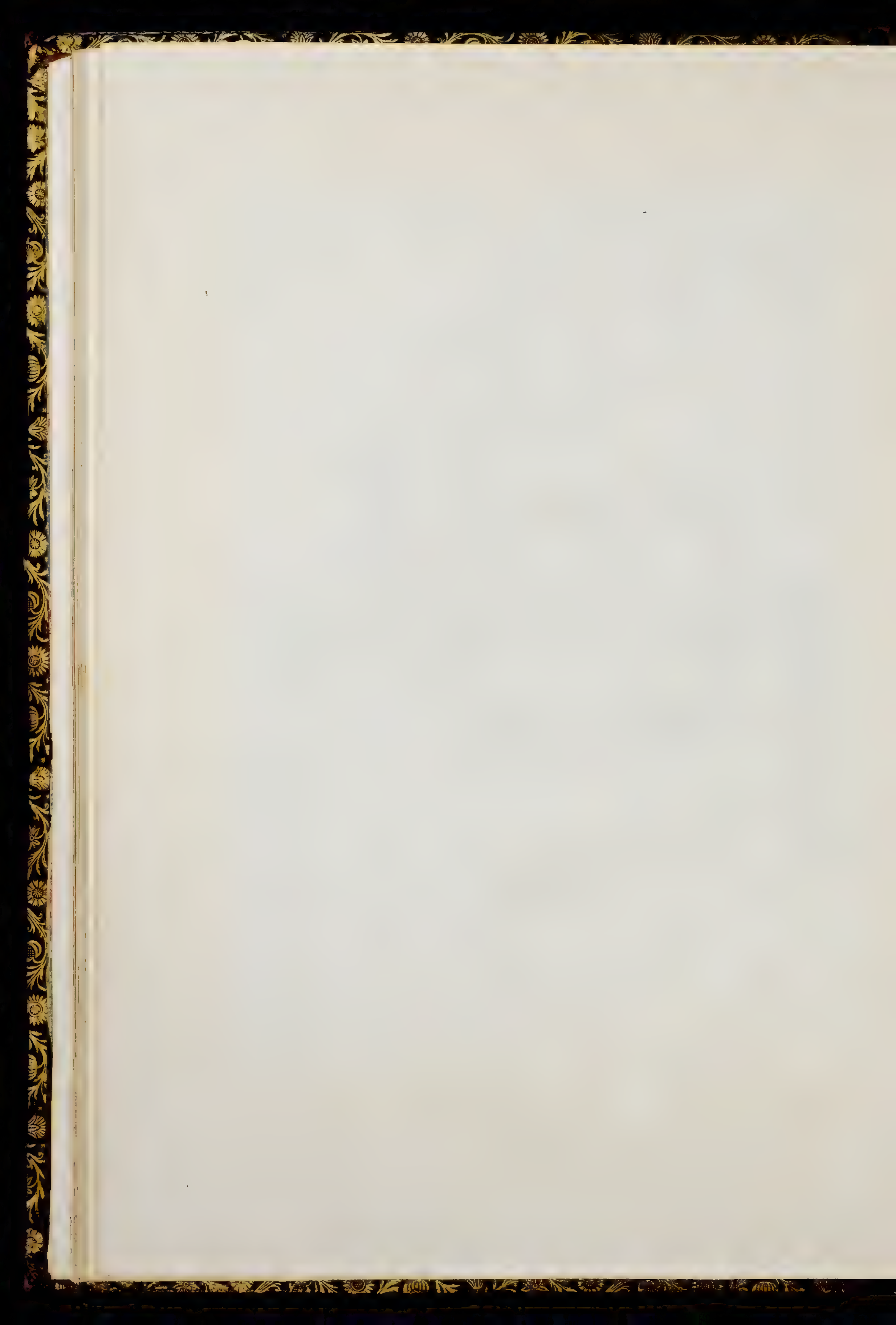
Qui déſignai-je, à votre avis,
Par ce Rat ſi peu ſecourable?
Un Moine? non, mais un Dervis.
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.



(*Fable* CXXVII.)



LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE . Fable CXXVII.



FABLE IV.

Le Héron.

Un jour ſur ſes longs pieds alloit je ne ſçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il cotoyoit une riviere.
L'onde étant tranſparente, ainſi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la carpe y faiſoit mille tours
Avec le brochet ſon compere.
Le Héron en eût fait aiſément ſon profit;
Tous approchoient du bord, l'oiſeau n'avoit qu'à prendre:
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime; & mangeoit à ſes heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiſeau
S'approchant du bord, vit ſur l'eau
Des tanches qui ſortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je faſſe
Une ſi pauvre chére? & pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'eſt bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poiſſon.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un limaçon,

Ne ſoyons pas ſi difficiles:
Les plus accommodans, ce ſont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y ſont pris : ce n'eſt pas aux Hérons
Que je parle : écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons.

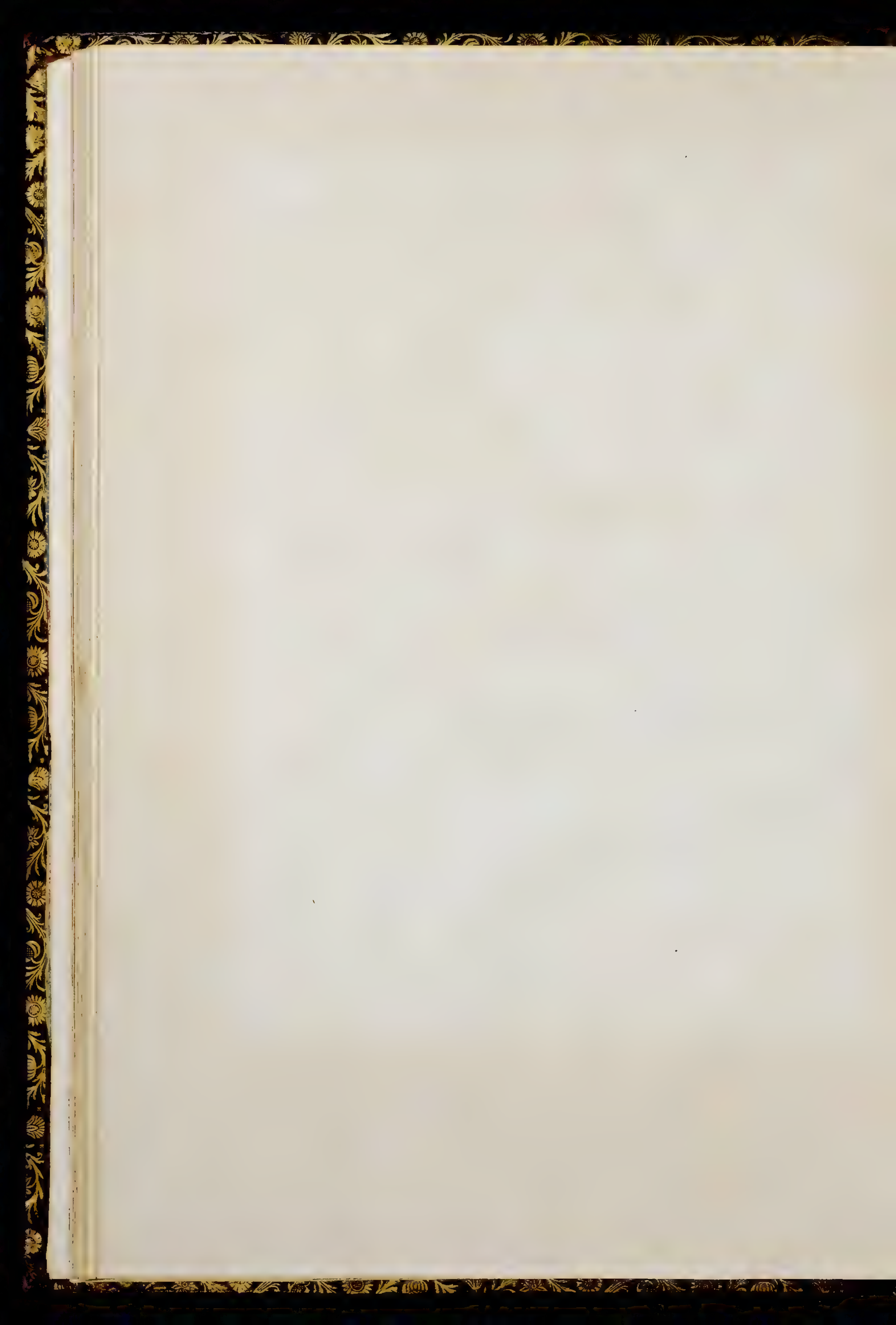


(*Fable* CXXVIII.)



. LE HÉRON . Fable CXXVIII .

J.B. Oudry inv. *Chedel sculp*



FABLE V.

La Fille.

Certaine Fille un peu trop fiére,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette Fille vouloit auſſi
Qu'il eût du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je penſe;
A moi les propoſer? hélas, ils font pitié.
Voyez un peu la belle eſpéce!
L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. Ah vraiment je ſuis bonne
De leur ouvrir la porte: ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne.
Grace à Dieu, je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en ſolitude.
La Belle ſe ſçut gré de tous ces ſentimens.
L'âge la fit décheoir: adieu tous les amans.
Un an ſe paſſe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient enſuite: elle ſent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour:

Puis ses traits choquer & déplaire:
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari:
Je ne sçais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse:
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malotru.

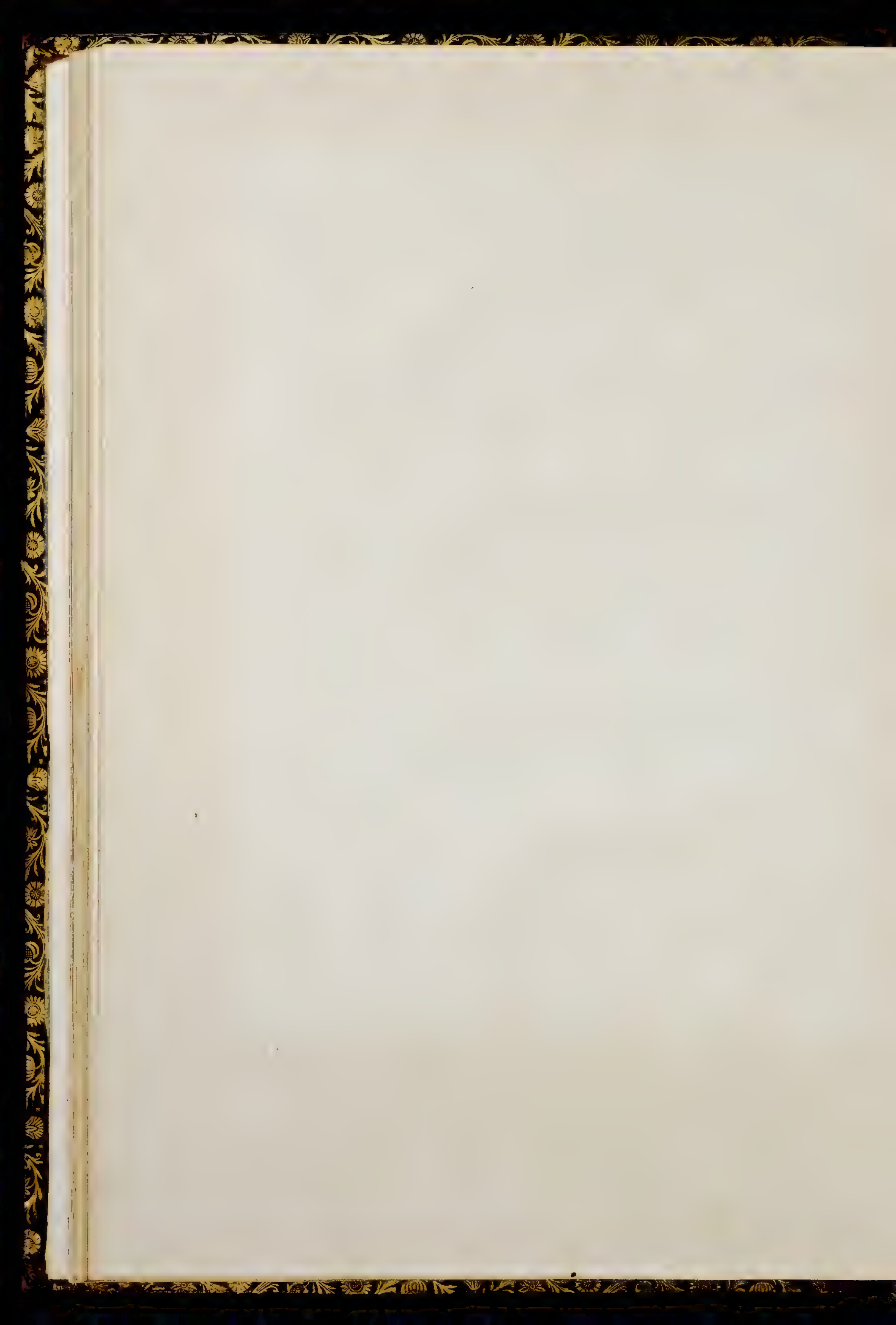


(*Fable* CXXIX.)



LA FILLE, Fable CXXIX.

J.B. Oudry inv. *Rilau sculp.*



FABLE VI.

LES SOUHAITS.

Il eſt au mogol des folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maiſon propre, ont ſoin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un aſſez bon bourgeois.
Il travailloit ſans bruit, avoit beaucoup d'adreſſe,
Aimoit le maître & la maîtreſſe,
Et le jardin ſur-tout. Dieu ſçait ſi les zéphirs
Peuple ami du démon, l'aſſiſtoient dans ſa tâche.
Le folet, de ſa part, travaillant ſans relâche,
Combloit ſes hôtes de plaiſirs.
Pour plus de marques de ſon zele,
Chez ces gens pour toujours il ſe fût arrêté,
Nonobſtant la légereté
A ſes pareils ſi naturelle:
Mais ſes confreres les eſprits
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le ſoin d'une maiſon
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'eſprit dit à ſes hôtes:
On m'oblige de vous quitter,
Je ne ſçais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une ſemaine.

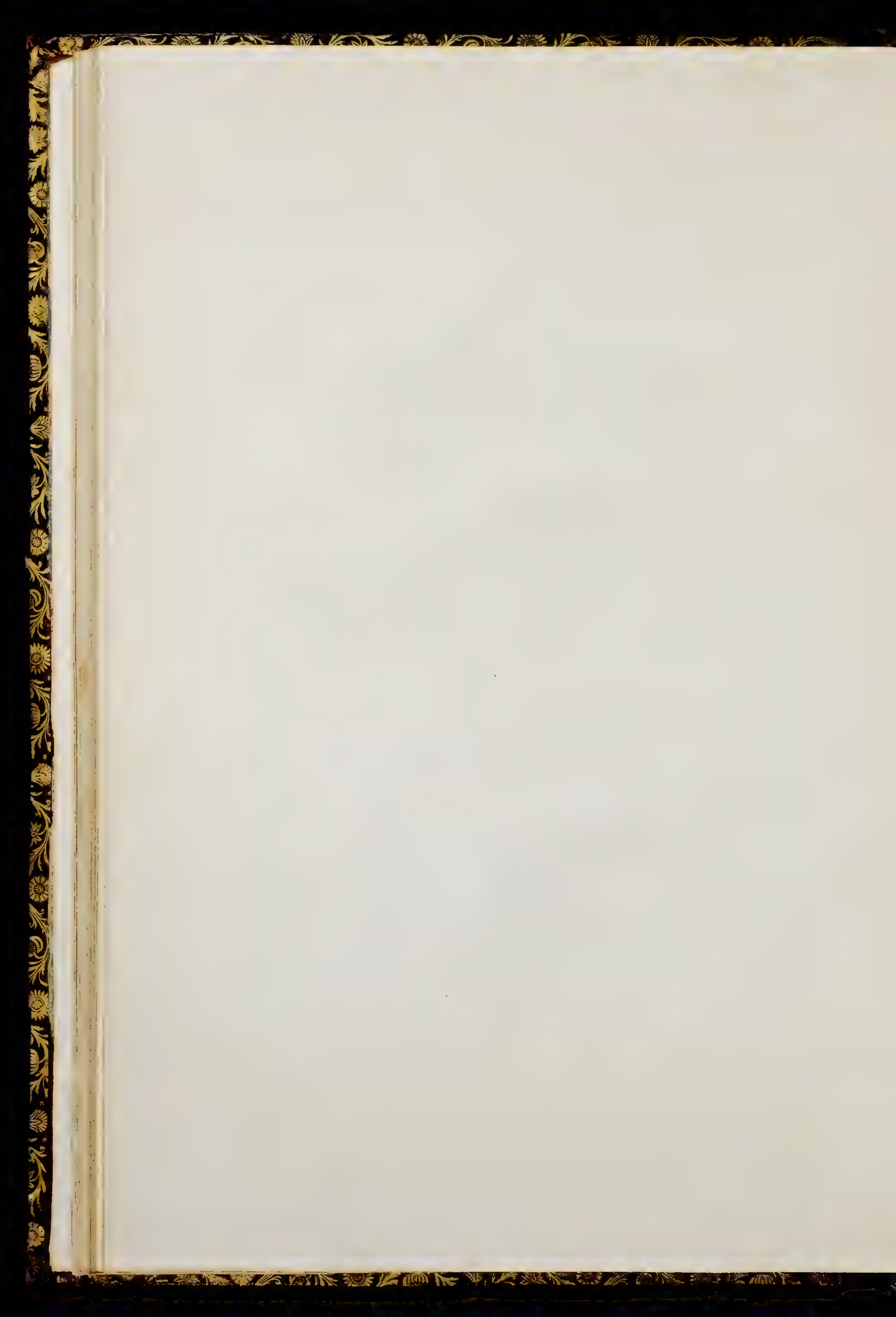
Employez-la: formez trois ſouhaits, car je puis
Rendre trois ſouhaits accomplis;
Trois ſans plus. Souhaiter, ce n'eſt pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verſe en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins:
Tout en creve. Comment ranger cette chevance?
Quels regiſtres, quels ſoins, quel temps il leur fallut!
Tous deux ſont empêchés ſi jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands ſeigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre: heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richeſſe.
Retirez-vous, tréſors: fuyez; & toi, Déeſſe,
Mere du bon eſprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
La Médiocrité revient; on lui fait place;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux ſouhaits étant auſſi chanceux
Qu'ils étoient, & que ſont tous ceux
Qui ſouhaitent toujours, & perdent en chiméres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de ſa largeſſe,
Quand il voulut partir, & qu'il fut ſur le point,
Ils demanderent la ſageſſe:
C'eſt un tréſor qui n'embarraſſe point.

(*Fable* cxxx.)



LES SOUHAITS, Fable CXXX.

J.B. Oudry inv. P. A[illegible] sculp.



FABLE VII.

La cour du Lion.

Sa majeſté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vaſſaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec ſon ſceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendroit
Cour pleniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand feſtin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ſes ſujets étaloit ſa puiſſance.
En ſon louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur ſe porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha ſa narine:
Il ſe fût bien paſſé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.
Le ſinge approuva fort cette ſévérité;
Et, flatteur exceſſif, il loua la colere,
Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa ſotte flatterie,
Eut un mauvais ſuccès, & fut encor punie.
Ce monſeigneur du Lion-là,
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche: or ça, lui dit le Sire,
Que ſens-tu? dis-le-moi: parle ſans déguiſer.

L'autre auſſi-tôt de s'excuſer,
Alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat: bref il s'en tire.

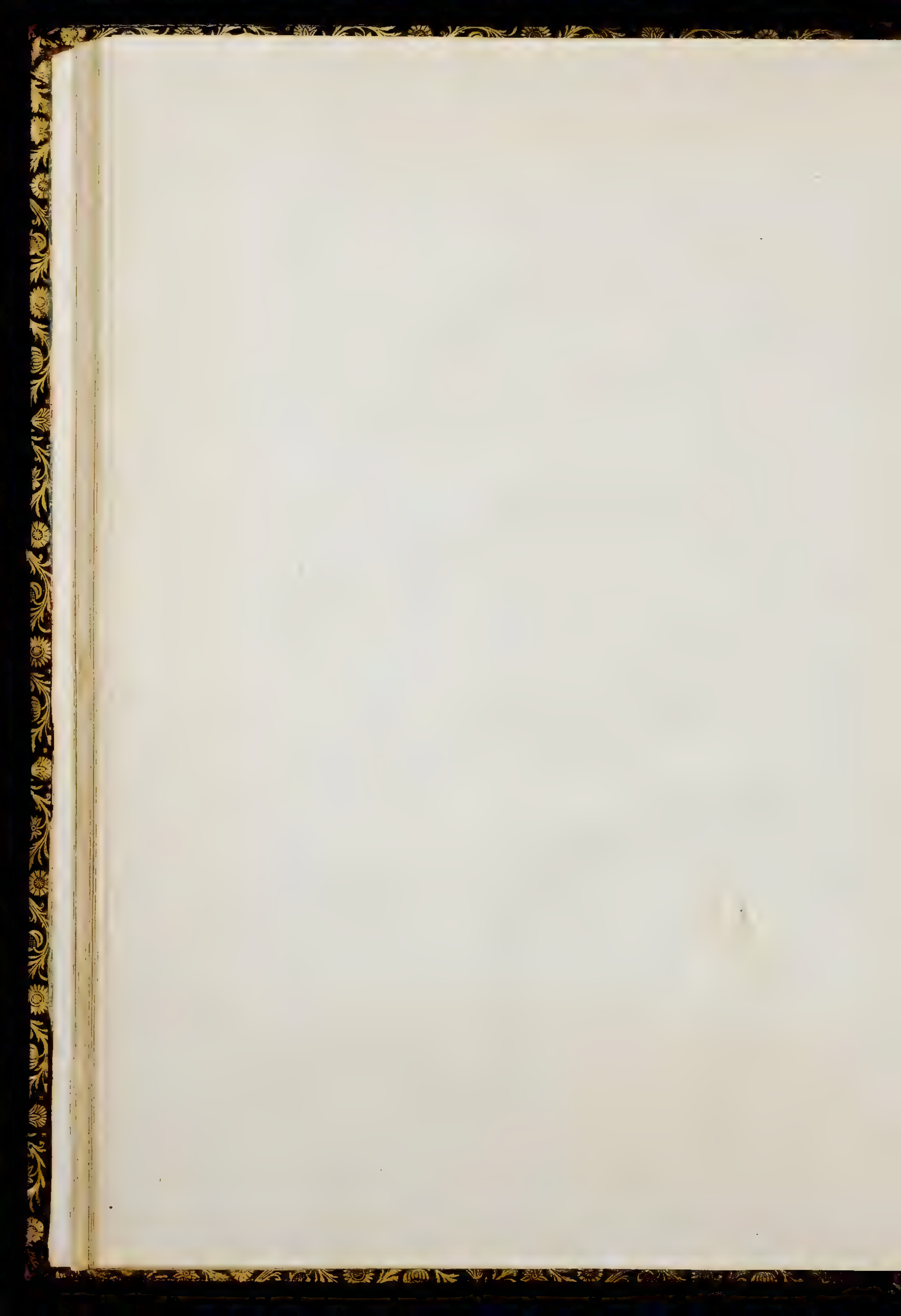
Ceci vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincére;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.



(*Fable* CXXXI).



LA COUR DU LION. Fable CXXXI



FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain ſujet fit naître la diſpute
Chez les oiſeaux, non ceux que le printemps
Méne à ſa cour, & qui ſous la feuillée,
Par leur exemple & leurs ſons éclatans,
Font que Vénus eſt en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mere d'Amour
Met à ſon char: mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ſerre.
Pour un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang: je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et ſur ſon roc Prométhée eſpéra
De voir bientôt une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa. Les deux troupes épriſes
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres:
Tout élément remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle:
Elle employa ſa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon

Furent choisis; & si bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne se chamaillérent.
Ils firent tréve; & la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussi-tôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchans;
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là: semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant: je me tais.

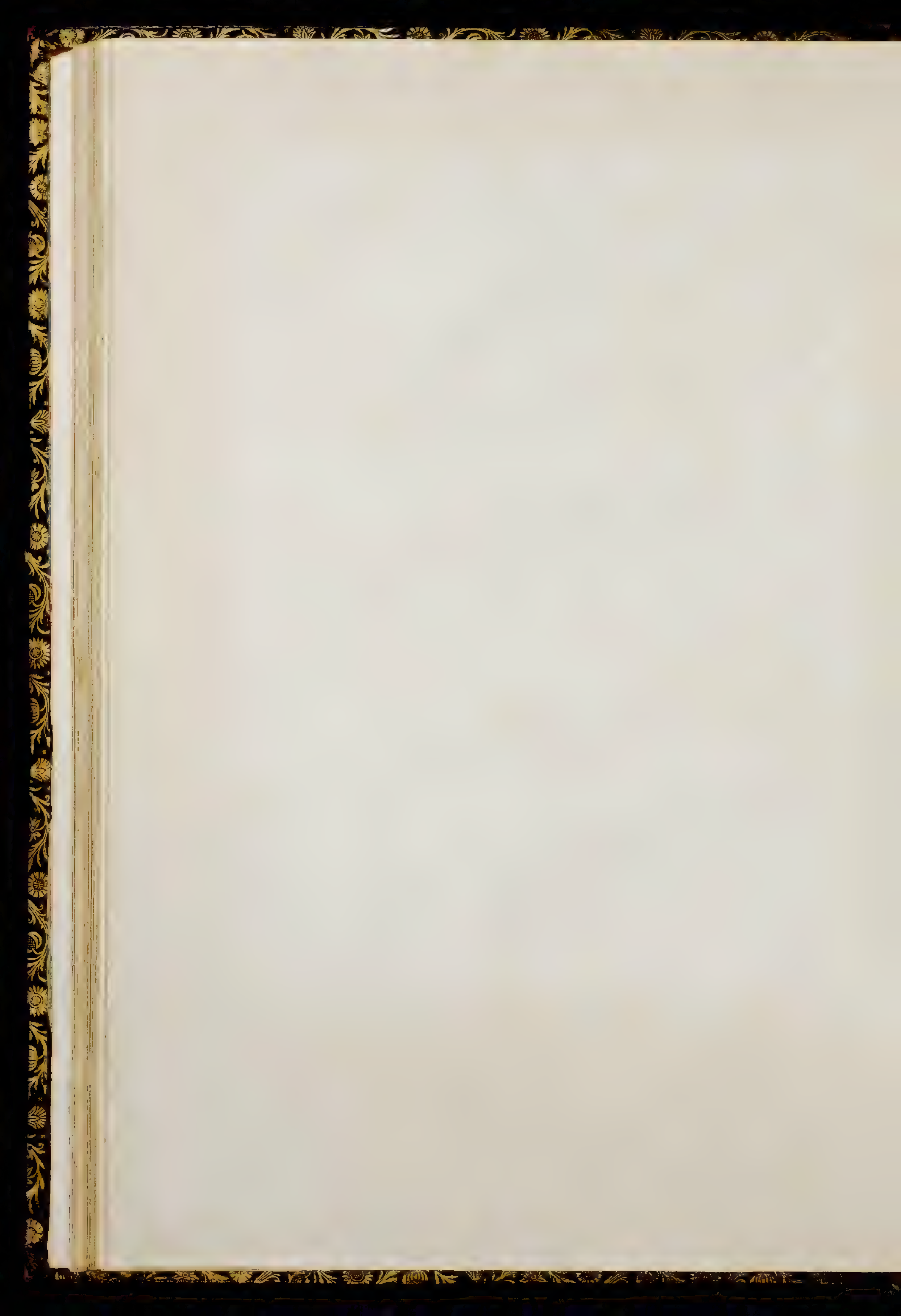


(*Fable* CXXXII.)



LES VAUTOURS ET LES PIGEONS. Fable CXXXII.

J.B. Oudry inv.



FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, ſablonneux, mal-aiſé,
Et de tous les côtés au ſoleil expoſé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit deſcendu.
L'attelage ſuoit, ſouffloit, étoit rendu.
Une Mouche ſurvient, & des chevaux s'approche,
Prétend les animer par ſon bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'aſſied ſur le timon, ſur le nez du cocher.
Auſſi-tôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empreſſée: il ſemble que ce ſoit
Un ſergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ſes gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun beſoin,
Se plaint qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout le ſoin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à ſe tirer d'affaire.
Le moine diſoit ſon bréviaire:
Il prenoit bien ſon temps! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent ſottiſes pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tôt:
J'ai tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Ça, meſſieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font par tout les nécessaires;
Et par tout importuns, devroient être chassés.

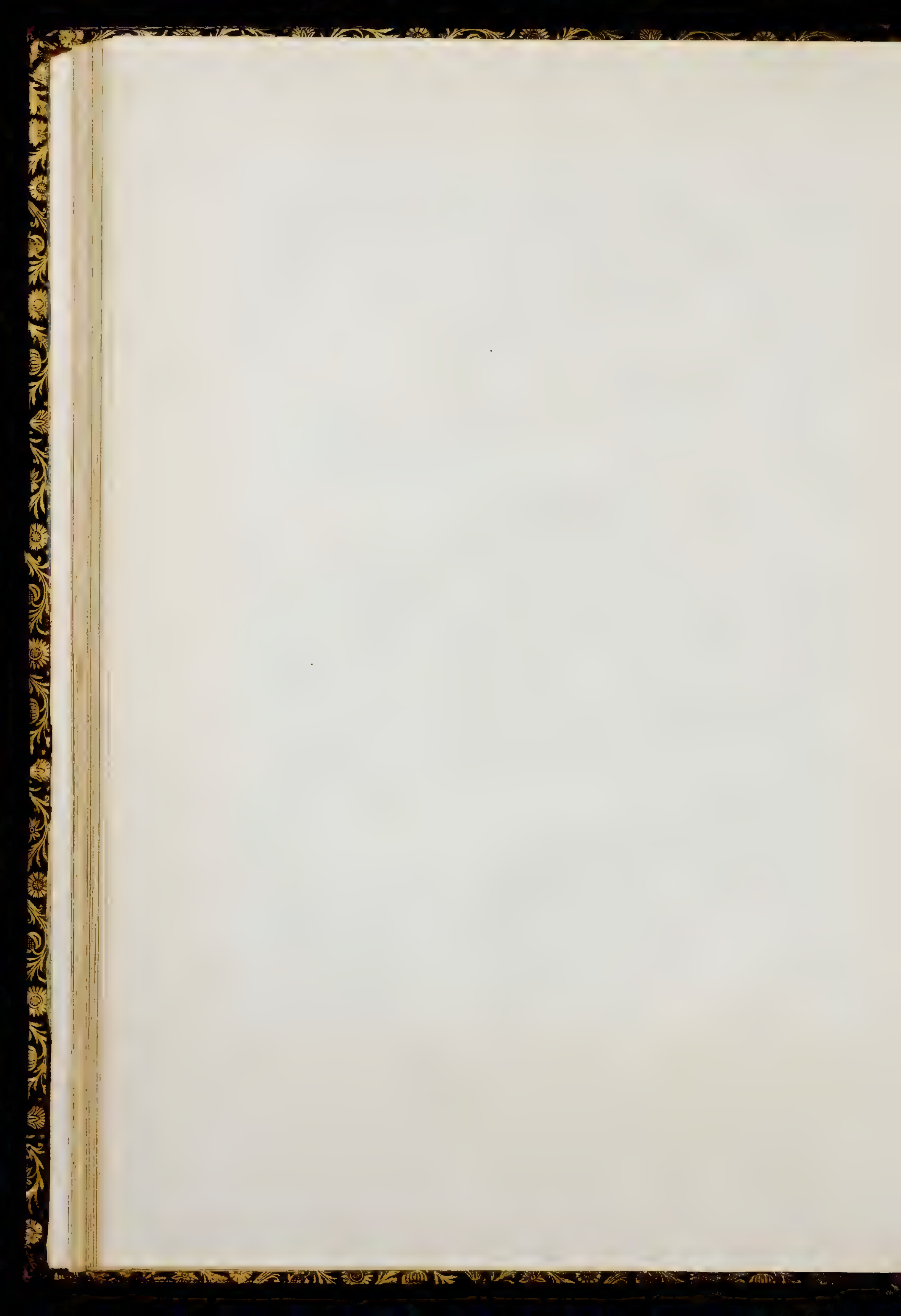


(*Fable* CXXXIII.)



LE COCHE ET LA MOUCHE . Fable CXXXIII .

J.B. Oudry inv. *Gallard sculp.*



FABLE X.

La Laitiere et le Pot au Lait.

Perrette, ſur ſa tête ayant un pot au lait,
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.
Notre Laitiere ainſi trouſſée,
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée:
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maiſon:
Le renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon:
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?
Perrette là-deſſus ſaute auſſi, tranſportée.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainſi répandue,
Va s'excuſer à ſon mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot au Lait*.

Quel eſprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Eſpagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
Autant les ſages que les fous.
Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de plus doux.
Une flatteuſe erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde eſt à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défi:
Je m'écarte, je vais détrôner le Sofi;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime:
Les diadêmes vont ſur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je ſuis Gros-Jean, comme devant.

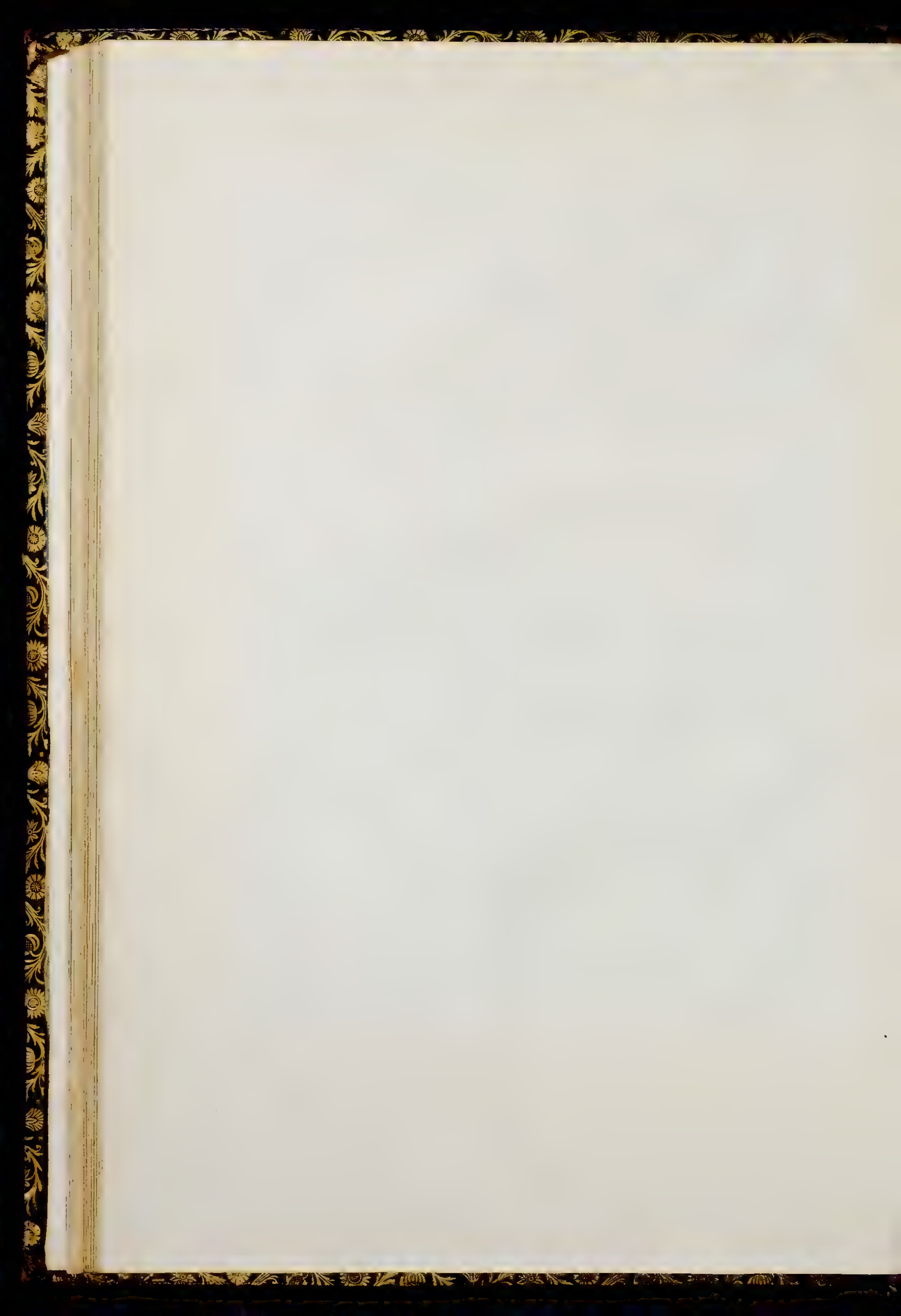


(*Fable* CXXXIV.)



LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT. Fable CXXXIV.

J.B. Oudry inv.



FABLE XI.

LE CURÉ ET LE MORT.

Un Mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte:
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre Défunt étoit en carroſſe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme biére,
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guére.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraiſons,
Et des pſeaumes & des leçons,
Et des verſets & des répons.
Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons:
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor;
Et, des regards, ſembloit lui dire:
Monſieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs:
Certaine niéce aſſez proprette,
Et ſa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée
Un heurt ſurvient: adieu le char.

Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon Mort a la tête caſſée:
Le Paroiſſien, en plomb, entraîne ſon Paſteur,
Notre Curé ſuit ſon Seigneur:
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.



(*Fable* CXXXV.)



LE CURE ET LE MORT. Fable CXXXV



FABLE XII.

L'HOMME

QUI COURT APRÈS LA FORTUNE,

ET L'HOMME

QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du ſort de royaume en royaume,
Fidéles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont près du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt, à leurs déſirs échappe:
Pauvres gens! je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape:
Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux:
Mais que vous ſert votre mérite?
La Fortune a-t'elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos tréſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des dieux?
Rarement la Fortune à ſes hôtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette déeſſe,
Elle vous cherchera: ſon ſexe en uſe ainſi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Poſſédoit quelque bien. L'un ſoupiroit ſans ceſſe
Pour la Fortune: il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre ſéjour?
Vous ſçavez que nul n'eſt prophéte
En ſon pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi je ne ſouhaite

Ni climats, ni deſtins meilleurs.
Contentez-vous; ſuivez votre humeur inquiéte:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, ſi l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déeſſe bizarre
Fréquenter ſur tout autre; & ce lieu, c'eſt la cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe ſon ſéjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on ſçait être les meilleures,
Bref ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'eſt-ceci? ſe dit-il: cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'où vient qu'auſſi
Je ne puis héberger cette capricieuſe?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuſe.
Adieu, meſſieurs de cour, meſſieurs de cour, adieu.
Suivez juſques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut ſans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier oſa l'abyſme défier.
Celui-ci, pendant ſon voyage,
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois; eſſuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez tôt ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon

La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces.
Il y court : les mers étoient laſſes
De le porter ; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les ſauvages :
Demeure en ton pays, par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en ſomme,
Qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.
Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon pays, voit de loin ſes pénates,
Pleure de joie, & dit : heureux qui vit chez ſoi,
De régler ſes déſirs faiſant tout ſon emploi.
Il ne ſçait que par oui-dire
Ce que c'eſt que la cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit, ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.

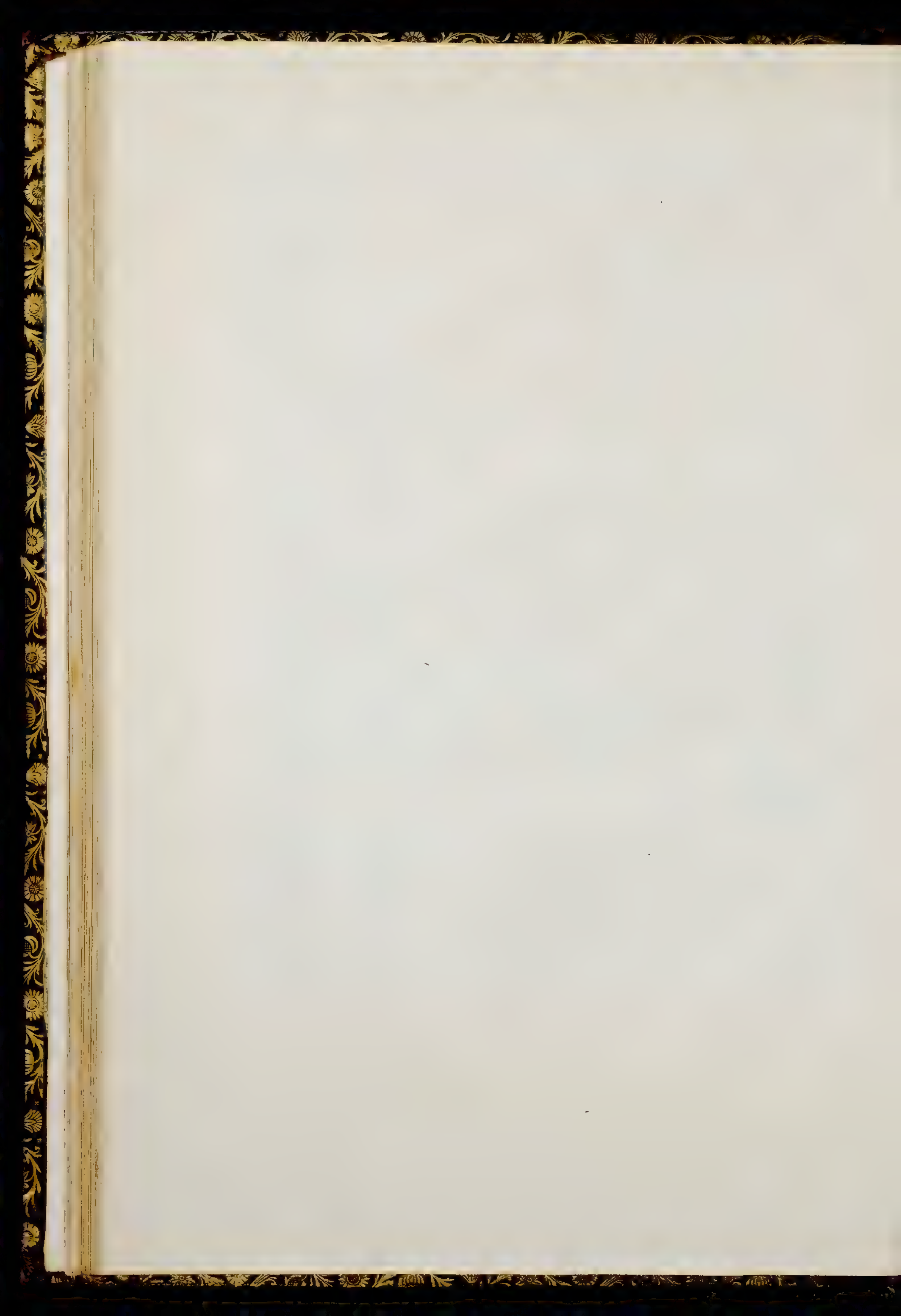


(*Fable* CXXXVI.)



L'HOMME QUI COURT APRES LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT. Fab. CXXXVI.

J.B. Oudry inv. — J. J. De Fehrt sc.



FABLE XIII.

Les deux Coqs.

Deux Coqs vivoient en paix, une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Long-temps, entre nos Coqs, le combat ſe maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gent qui porte crête au ſpectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur: le vaincu diſparut:
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours;
Ses amours, qu'un rival tout fier de ſa défaite
Poſſédoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher & chanter ſa victoire.
Un Vautour entendit ſa voix:
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La fortune ſe plaît à faire de ces coups;

Tout vainqueur infolent à fa perte travaille.
Défions-nous du fort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.



(*Fable* CXXXVII.)



LES DEUX COQS. Fable CXXXVII.



FABLE XIV.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant ſur mer, par bonheur s'enrichit:
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ſes ballots; le ſort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons, Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon marchand à bon port.
Facteurs, aſſociés, chacun lui fut fidele.
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canelle,
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor:
Bref, il plut dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carroſſes:
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un ſien ami, voyant ces ſomptueux repas,
Lui dit: & d'où vient donc un ſi bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il, que de mon ſçavoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes néceſſaires,
Fut enlevé par les corſaires.
Un troiſiéme, au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie

N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ſes facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, helas!
Conſolez-vous, dit l'autre; & s'il ne lui plaît pas
Que vous ſoyez heureux, tout au moins ſoyez ſage.
Je ne ſçais s'il crut ce conſeil:
Mais je ſçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à ſon induſtrie:
Et ſi de quelque échec notre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au ſort:
Choſe n'eſt ici plus commune.

Le bien, nous le faiſons: le mal, c'eſt la Fortune.
On a toujours raiſon; le deſtin toujours tort.

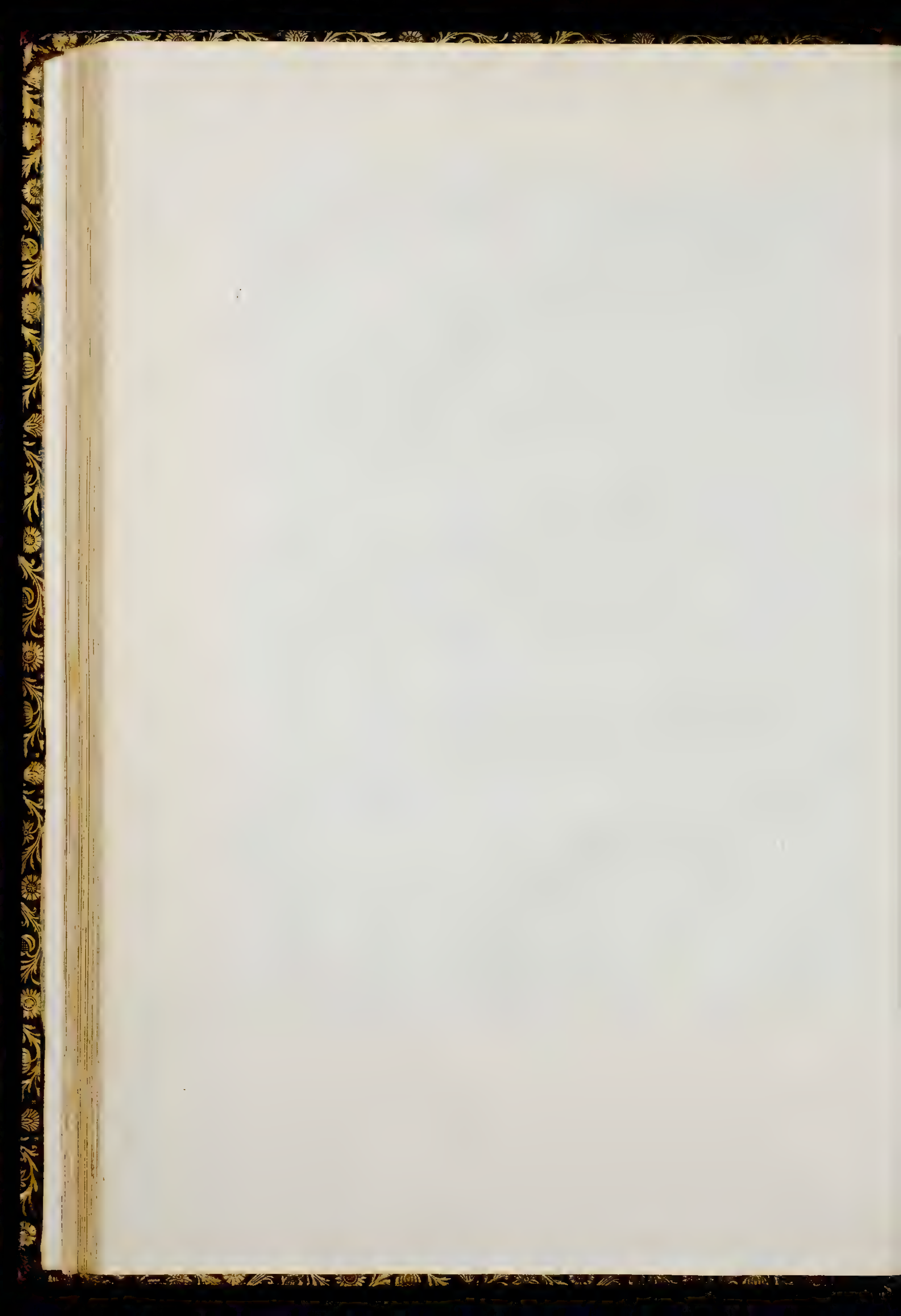


(*Fable* CXXXVIII.)



L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE. Fable CXXXVIII.

J.B. Oudry inv. [illegible] sculp.



FABLE XV.

Les Devineresses.

C'eſt ſouvent du hazard que n'aît l'opinion;
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout eſt prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de juſtice.
C'eſt un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait ſon cours,
Cela fut & ſera toujours.

Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
On l'alloit conſulter ſur chaque événement:
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devineuſe on couroit
Pour ſe faire annoncer ce que l'on déſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit;
Tout cela, bien ſouvent, faiſoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paſſoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit ſa bourſe;
Et, ſans avoir d'autre reſſource,
Gagne de quoi donner un rang à ſon mari:
Elle achete un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôteſſe, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros meſſieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander ſon deſtin:

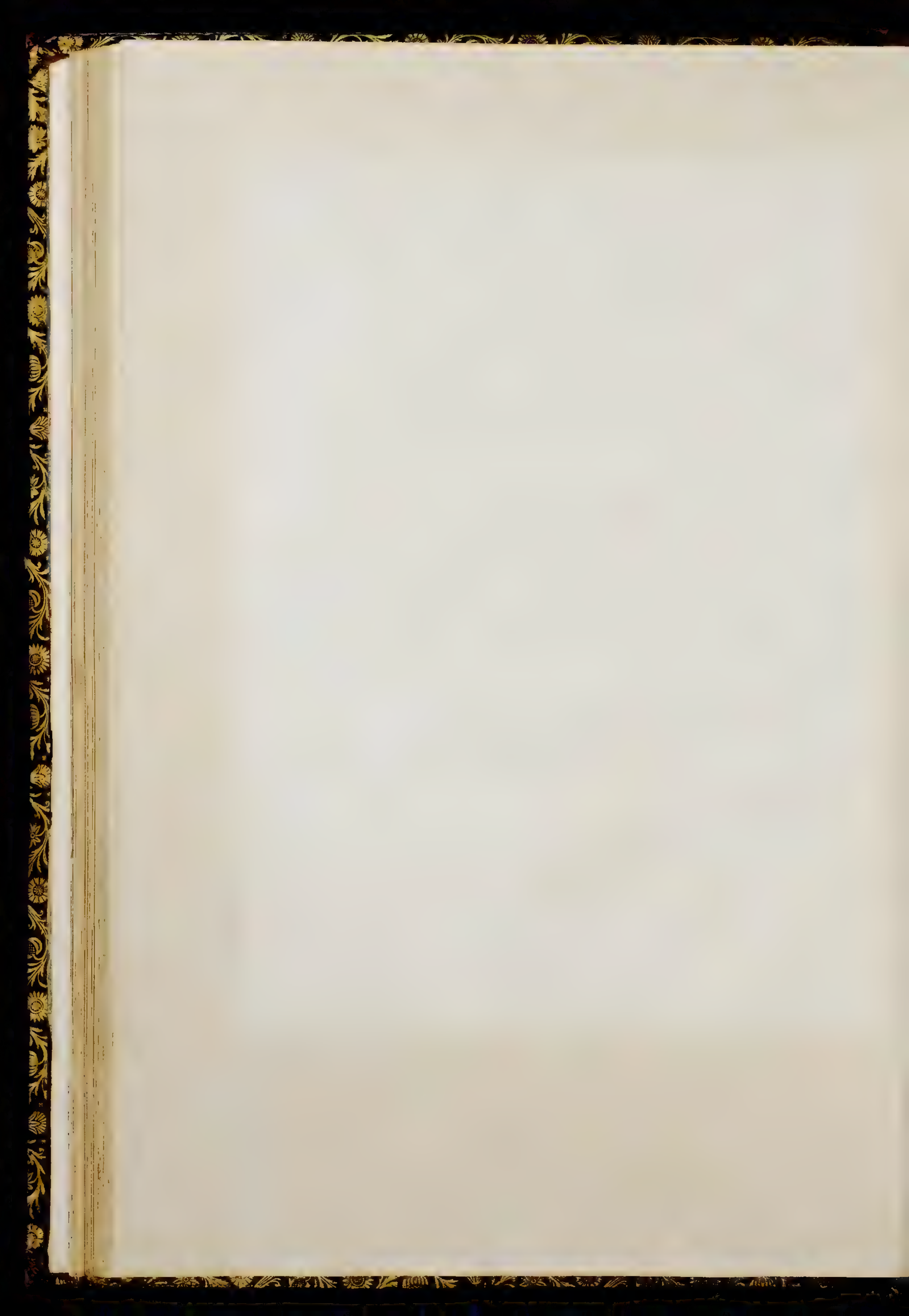
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on se moque: eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raison: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose:
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en feroit moqué: la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros: les gens l'avoient prise
Pour Maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans: demandez-moi pourquoi.





LES DEVINERESSES, Fable CXXXIX.



FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara: c'eſt une ruſée.
Le maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore ſa cour,
Parmi le thym & la roſée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ſes tours,
Janot Lapin retourne aux ſouterreins ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hoſpitaliers! que vois-je ici paroître?
Dit l'animal chaſſé du paternel logis:
Holà, madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant:
Et quand ce ſeroit un royaume,
Je voudrois bien ſçavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'uſage.
Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & ſeigneur; & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, tranſmis.
Le premier occupant, eſt-ce une loi plus ſage?
Or bien ſans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faiſant la chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant ſa majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit : mes enfans, approchez,
Approchez : je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

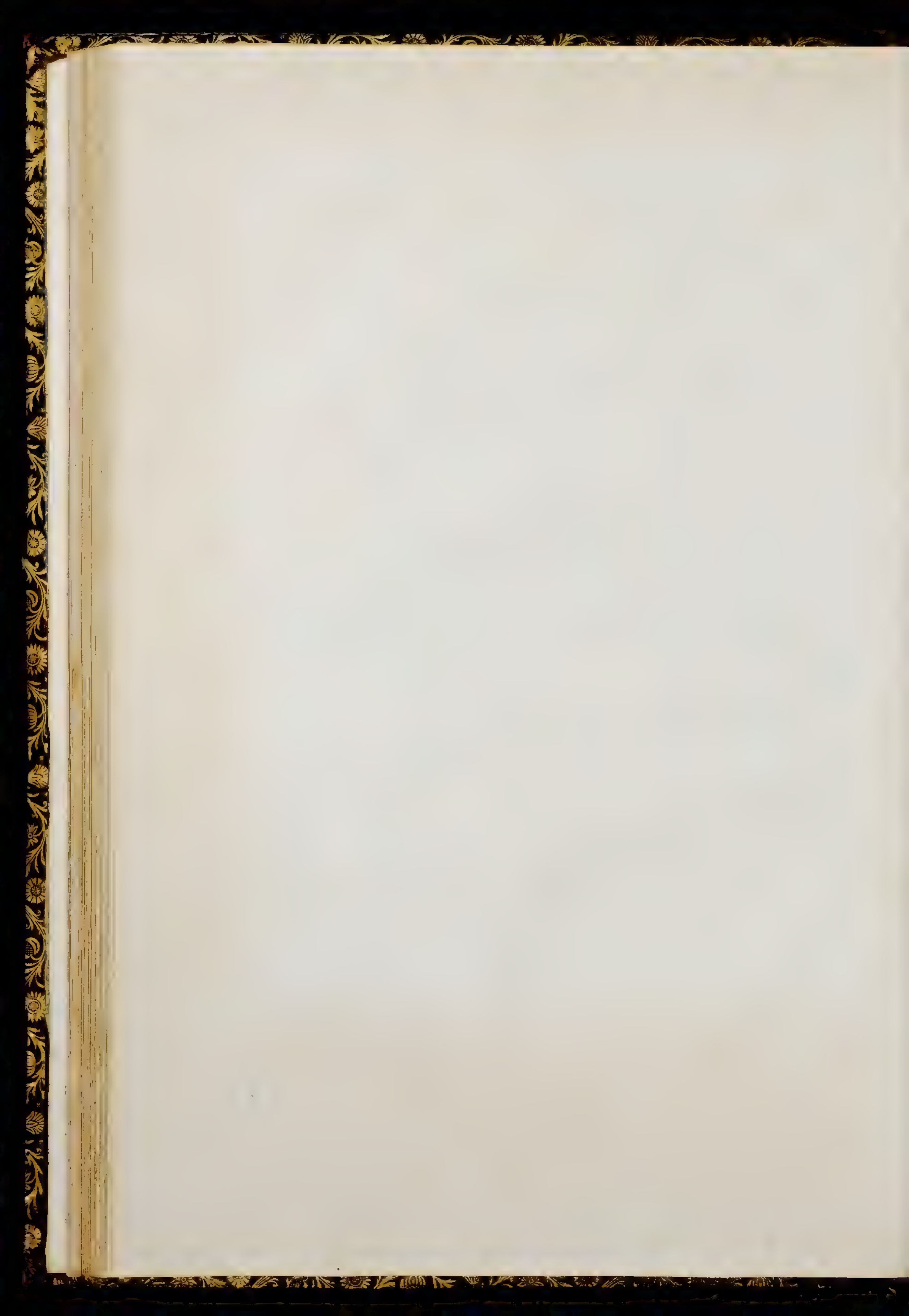
Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits ſouverains ſe rapportant aux rois.



(*Fable* CXL.)



LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN. Fable CXXXX



FABLE XVII.

La tête et la queue du Serpent.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue ; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles ;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il ſurvint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue :
La queue au ciel ſe plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille uſer ainſi ?
Je ſuis ſon humble ſervante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de même ſang,
Traitez-nous de même ſorte :
Auſſi-bien qu'elle, je porte
Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin, voilà ma requête :
C'eſt à vous de commander
Qu'on me laiſſe précéder,
A mon tour, ma ſœur la tête.
Je la conduirai ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le ciel eut pour ſes vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchans effets.
Il devroit être ſourd aux aveugles ſouhaits.

Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre:
Droit aux ondes du Styx elle mena ſa fœur.

Malheureux les états tombés dans ſon erreur.



(*Fable* CXLI.)



LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT. Fable CXLI.



FABLE XVIII.

UN ANIMAL DANS LA LUNE.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philofophe affure,
Que toujours par leurs fens les hommes font dupés,
Un autre Philofophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raifon; & la Philofophie
Dit vrai, quand elle dit, que les fens tromperont
Tant que fur leur rapport les hommes jugeront.
Mais auffi, fi l'on rectifie
L'image de l'objet fur fon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & fur l'inftrument,
Les fens ne tromperont perfonne.
La nature ordonna ces chofes fagement:
J'en dirai quelque jour les raifons amplement.
J'apperçois le foleil: quelle en eft la figure?
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais fi je le voyois là-haut dans fon féjour,
Que feroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa diftance me fait juger de fa grandeur:
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaiffis fa rondeur:
Je le rends immobile; & la terre chemine.
Bref, je déments mes yeux en toute fa machine.
Ce fens ne me nuit point par fon illufion.
Mon ame, en toute occafion,
Développe le vrai caché fous l'apparence.
Je ne fuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les fons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raifon le redreffe:

La raiſon décide en maîtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie:
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere l'Angleterre y vit choſe pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet aſtre ſi beau;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand événement.
Sçavoit-on ſi la guerre entre tant de puiſſances
N'en étoit point l'effet? le Monarque accourut:
Il favoriſe en Roi ces hautes connoiſſances.
Le monſtre dans la Lune à ſon tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la ſource de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moiſſons de gloire:
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, ſuivra par-tout ſes pas.
Ses lauriers nous rendront célébres dans l'hiſtoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaiſirs:
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoupirs.
Charles en ſçait jouir: il ſçauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carriere d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts.

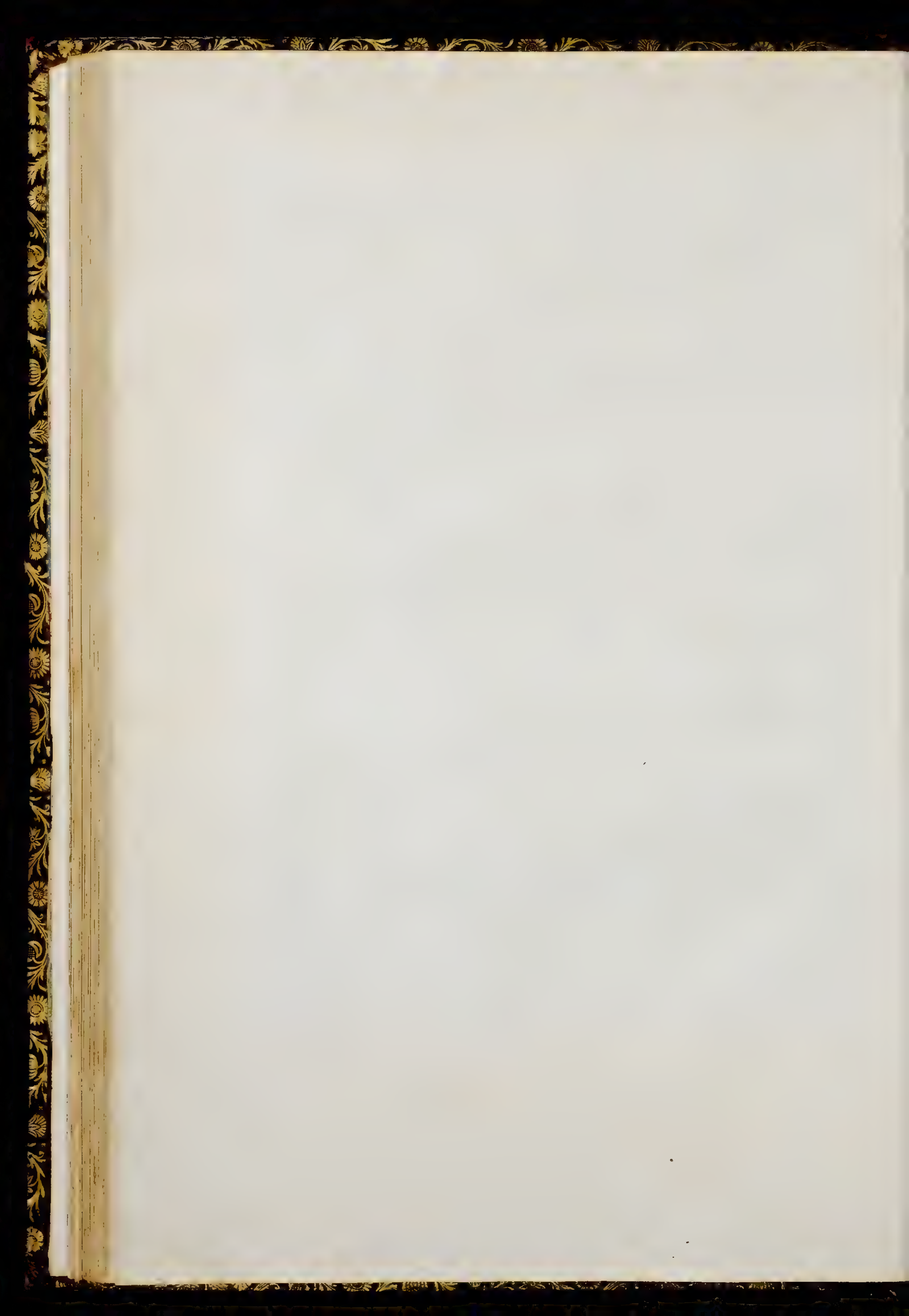
Fin du septieme Livre.



(*Fable* CXLII.)



UN ANIMAL DANS LA LUNE . Fable CXLII .



FABLES CHOISIES.

LIVRE HUITIEME.

FABLE I.

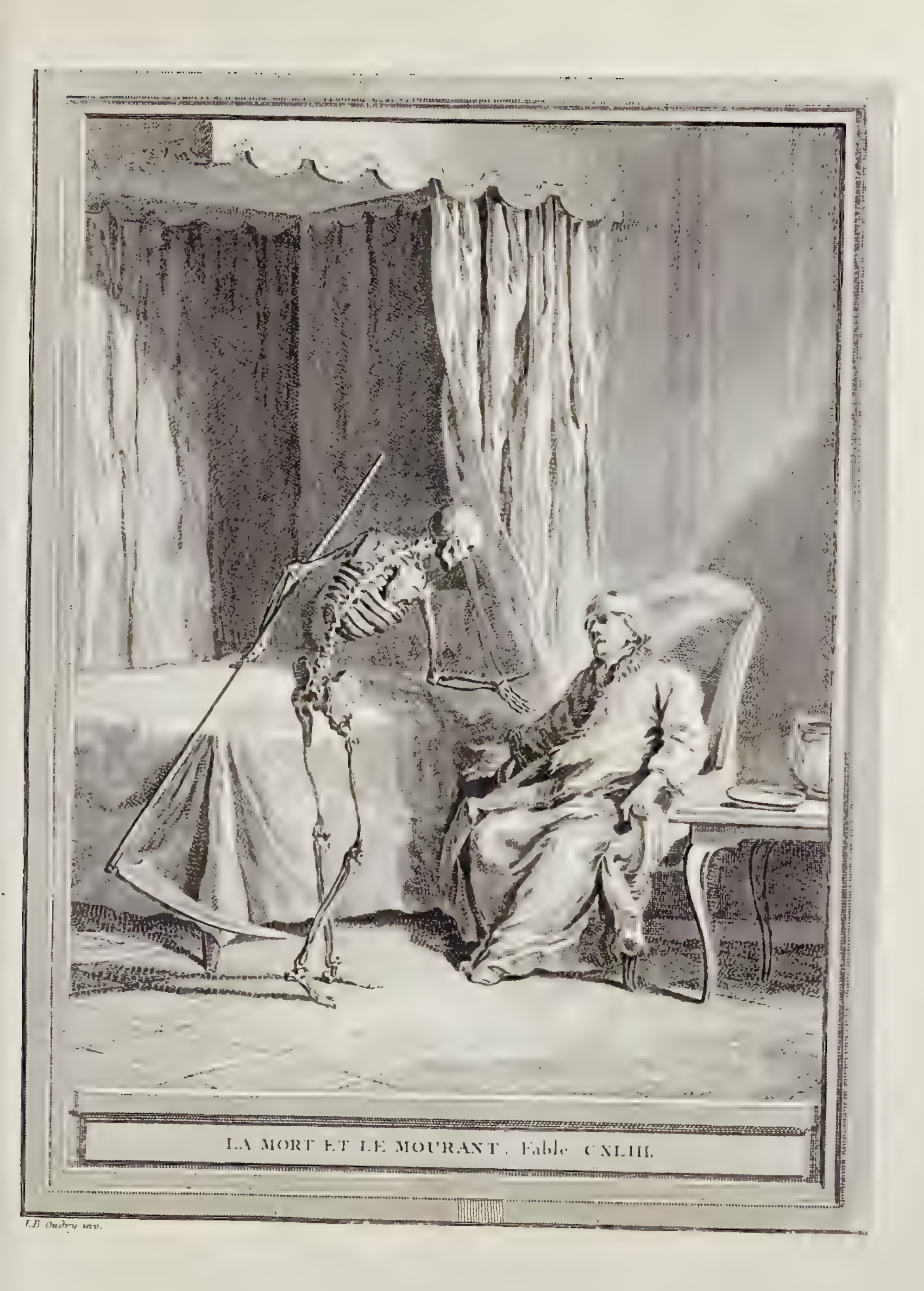
LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne ſurprend point le ſage:
Il eſt toujours prêt à partir,
S'étant ſçû lui-même avertir
Du temps où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce temps, hélas! embraſſe tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut: tous ſont de ſon domaine:
Et le premier inſtant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumiére,
Eſt celui qui vient quelquefois,
Fermer pour toujours leur paupiére.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,
La Mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.
Il n'eſt rien de moins ignoré;
Et, puiſqu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.

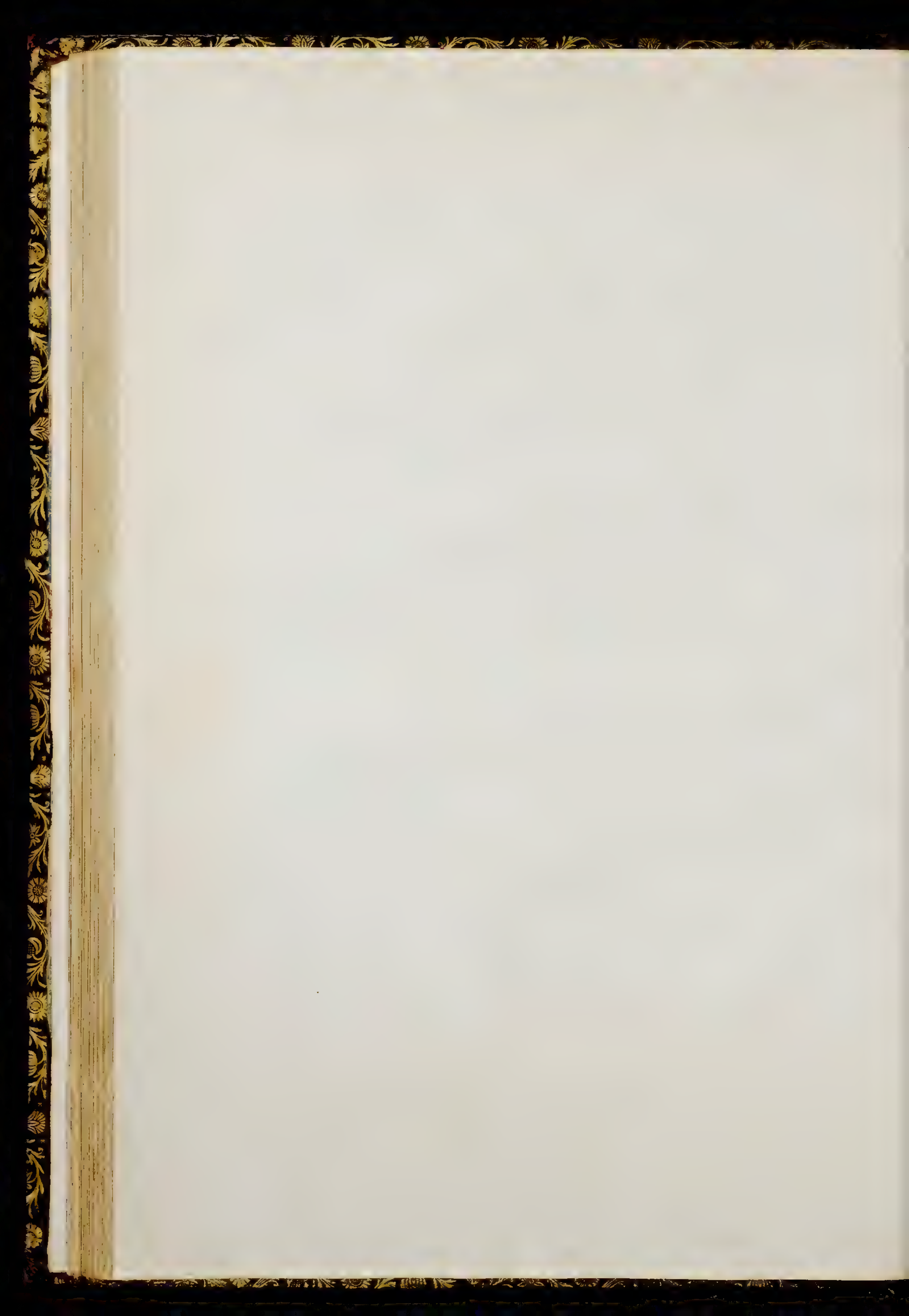
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle:
Il me reſte à pourvoir un arriere-neveu:
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aîle.
Que vous êtes preſſante, ô Déeſſe cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris.
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſât à la choſe:
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton-petit fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouïe:
Toute choſe pour toi ſemble être évanouïe:
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement?
Allons, vieillard, & ſans réplique:
Il n'importe à la république
Que tu faſſes ton teſtament.
La Mort avoit raiſon: je voudrois qu'à cet âge
On ſortît de la vie ainſi que d'un banquet,
Remerciant ſon hôte; & qu'on fît ſon paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard: vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais ſûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele eſt indiſcret:
Le plus ſemblable aux morts, meurt le plus à regret.

(*Fable* CXLIII.)



LA MORT ET LE MOURANT. Fable CXLIII.

J.B. Oudry inv.



FABLE II.

Le Savetier et le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jufqu'au foir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr: il faifoit des paffages,
Plus content qu'aucun des fept fages.
Son voifin, au contraire, étant tout coufu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si fur le point du jour par fois il fommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le Financier fe plaignoit
Que les foins de la Providence
N'euffent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En fon hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit: or, çà, fire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an? ma foi, monfieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'eft point ma maniere
De compter de la forte; & je n'entaffe guere
Un jour fur l'autre: il fuffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année:
Chaque jour amene fon pain.
Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal eft que toujours,
(Et fans cela nos gains feroient affez honnêtes)
Le mal eft que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer: on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre: & monfieur le Curé,
De quelque nouveau Saint charge toujours fon prône.
Le Financier riant de fa naïveté,

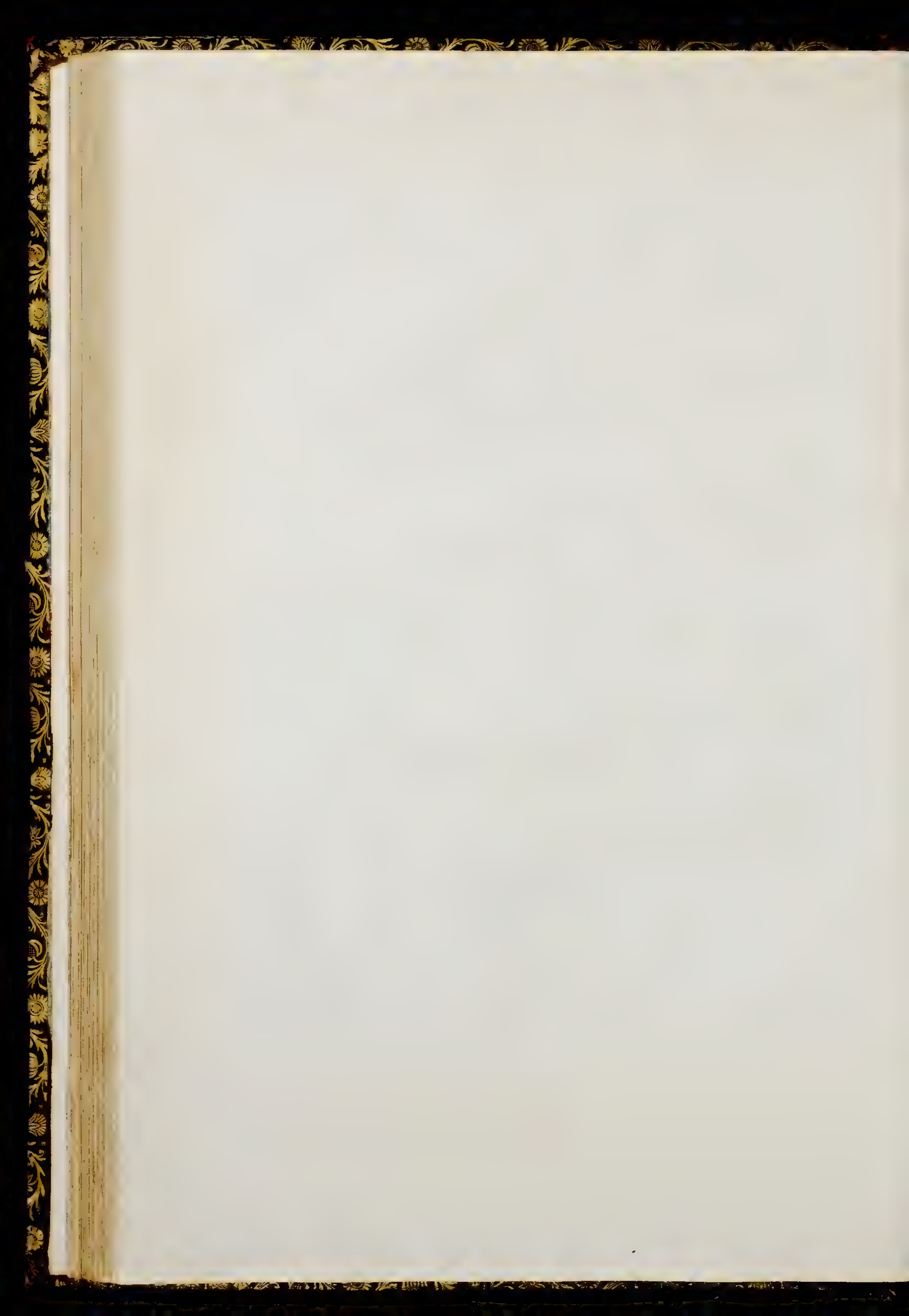
Lui dit: je vous veux mettre aujourd'hui ſur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez-les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez lui: dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis,
Il eut pour hôtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet: & la nuit,
Si quelque chat faiſoit du bruit;
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chanſons & mon ſomme,
Et reprenez vos cent écus.



(*Fable* CXLIV.)



LE SAVETIER ET LE FINANCIER . Fable CXLIV.



FABLE III.

Le Lion, le Loup et le Renard.

Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieilleſſe:
Alléguer l'impoſſible aux rois, c'eſt un abus.
Celui-ci parmi chaque eſpéce,
Manda des Médecins: il en eſt de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts:
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les viſites qui ſont faites,
Le Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coi.
Le Loup en fait ſa cour, daube au coucher du roi
Son camarade abſent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans ſa demeure,
Qu'on le faſſe venir. Il vient, eſt préſenté;
Et ſçachant que le Loup lui faiſoit cette affaire:
Je crains, ſire, dit-il, qu'un rapport peu ſincere
Ne m'ait, à mépris, imputé
D'avoir différé cet hommage:
Mais j'étois en pélerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre ſanté.
Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & ſçavans; leur ai dit la langueur
Dont votre majeſté craint, à bon droit, la ſuite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante:
Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaît, de robe de chambre:

Le Roi goûte cet avis-là:
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

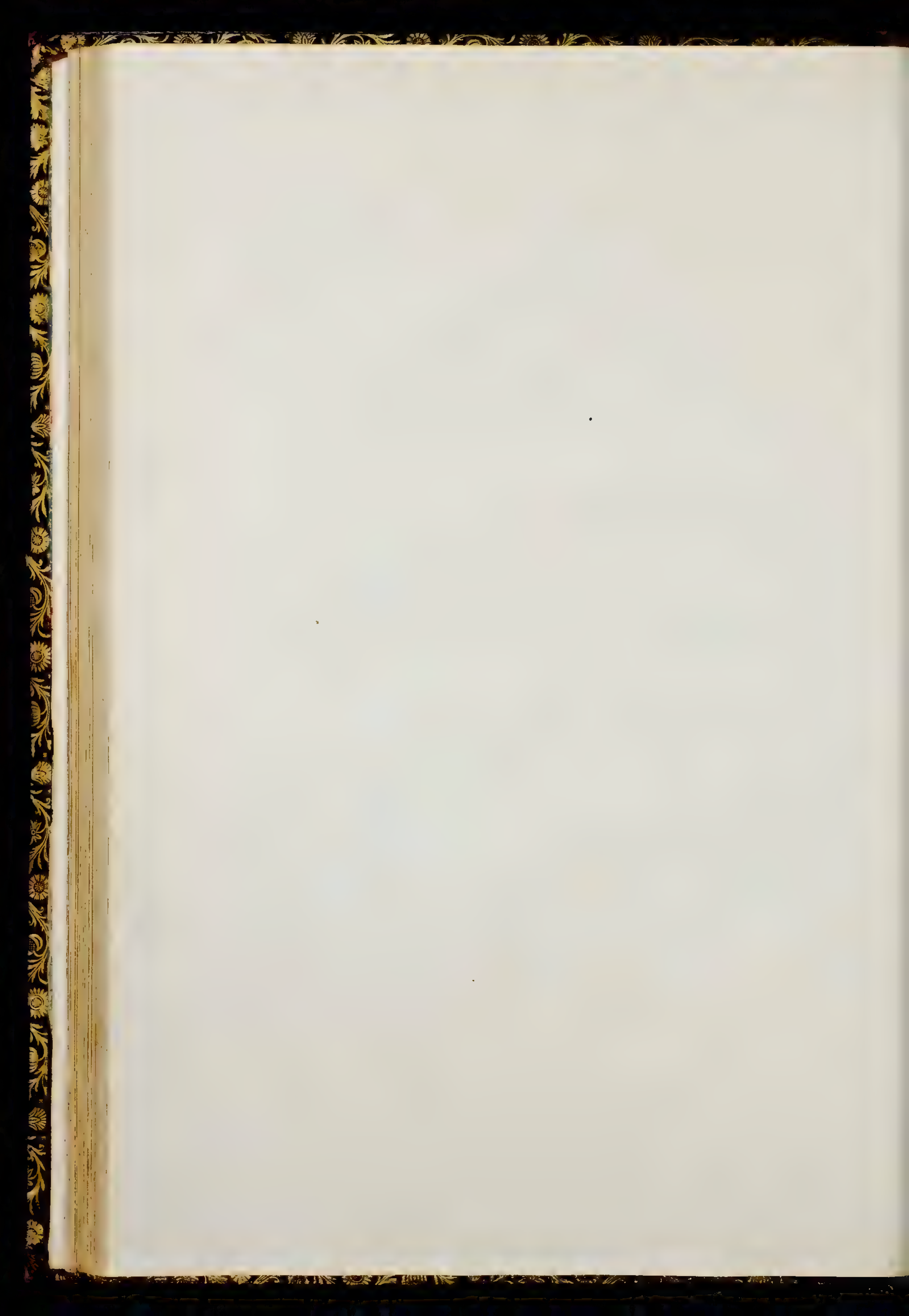
Meſſieurs les courtiſans, ceſſez de vous détruire:
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniére:
Vous êtes dans une carriére
Où l'on ne ſe pardonne rien.



(*Fable* CXLV.)



LE LION, LE LOUP ET LE RENARD. Fable CXLV.



FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES.

FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES.

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légeres?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du Lapin & de la Belette.
Liſez-les, ne les liſez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y conſens: mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois ſe laſſent d'être amis,
J'ai peine à digérer la choſe.
N'eſt-il pas encor temps que Louis ſe repoſe?
Quel autre Hercule enfin ne ſe trouveroit las
De combatre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppoſe
Une nouvelle tête aux efforts de ſon bras?
Si votre eſprit plein de ſoupleſſe,
Par éloquence & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous ſacrifierai cent moutons: c'eſt beaucoup
Pour un habitant du Parnaſſe.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son fujet vous convient: je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous font dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athene autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur voyant fa patrie en danger,
Courut à la tribune; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement fur le commun falut.
On ne l'écoutoit pas: l'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui fçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; perfonne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à fes paroles.
Que fit le harangueur? il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faifoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle:
Un fleuve les arrête; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverfa bientôt. L'affemblée à l'inftant
Cria tout d'une voix: & Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfans fon peuple s'embarraffe!
Et du péril qui le menace,
Lui feul, entre les Grecs, il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'affemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiere à l'Orateur:

Un trait de Fable en eut l'honneur.

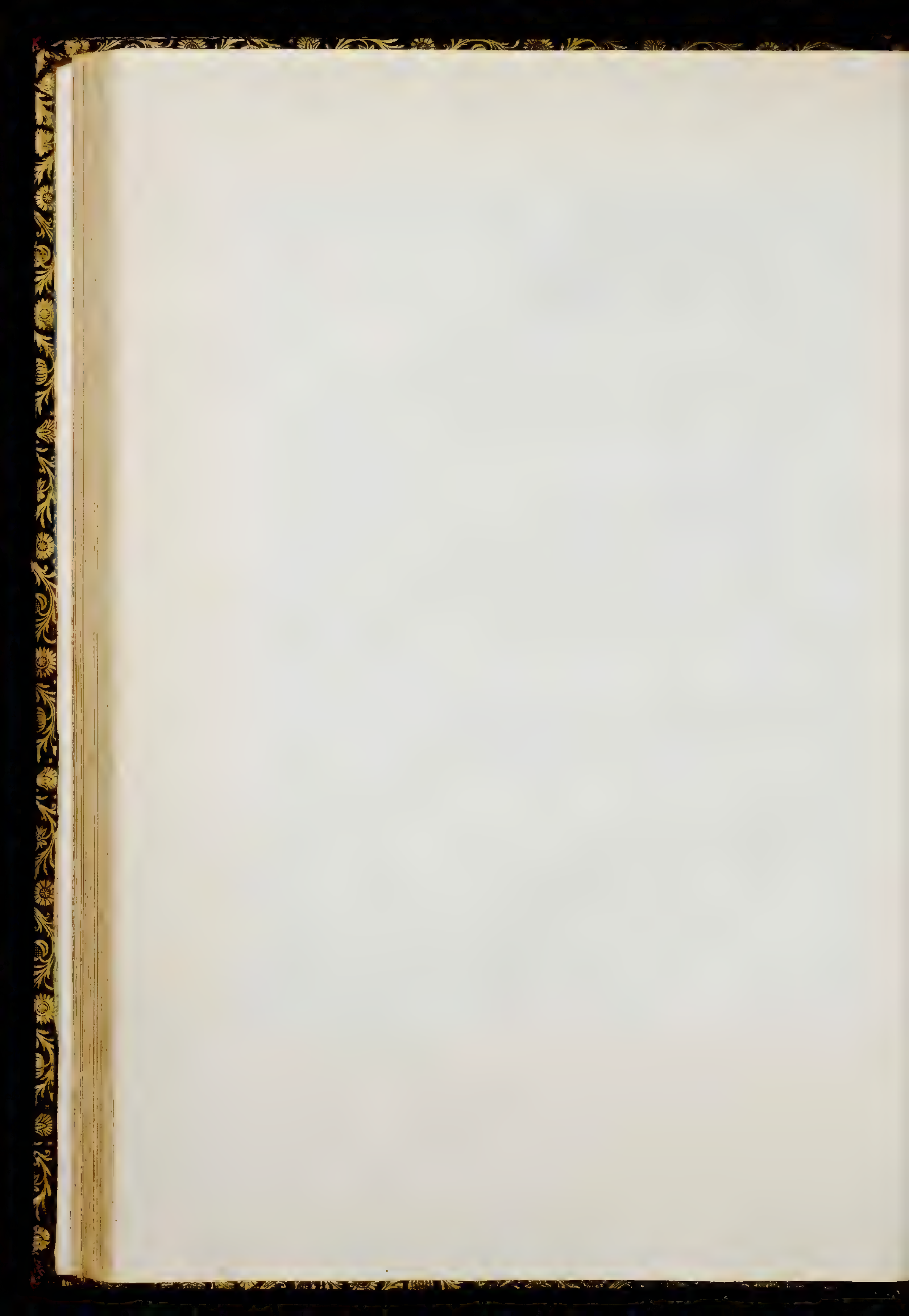
Nous ſommes tous d'Athene en ce point; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extrême.
Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois: cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.





LE POUVOIR DES FABLES, À M. DE BARILLON. Fable CXLVI.

J. B. Oudry inv. *M. Marie sculp.*



FABLE V.

L'HOMME

ET

LA PUCE.

FABLE V.

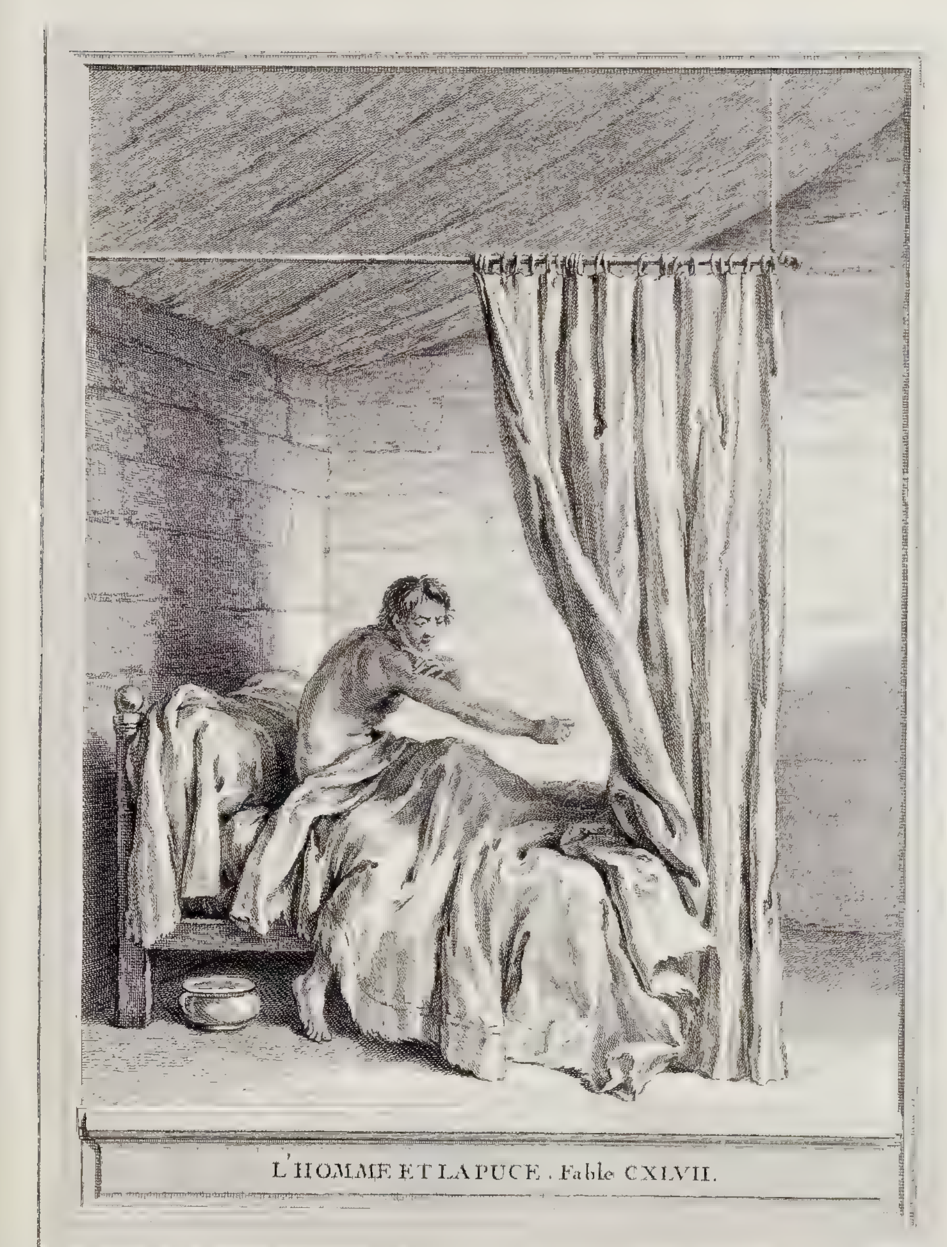
L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des ſujets, même indignes des hommes.
Il ſemble que le ciel, ſur tous tant que nous ſommes,
Soit obligé d'avoir inceſſamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ſes citoyens,
Comme s'il s'agiſſoit des Grecs & des Troyens.

Un Sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
Hercule, ſe dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre & leur maſſue.

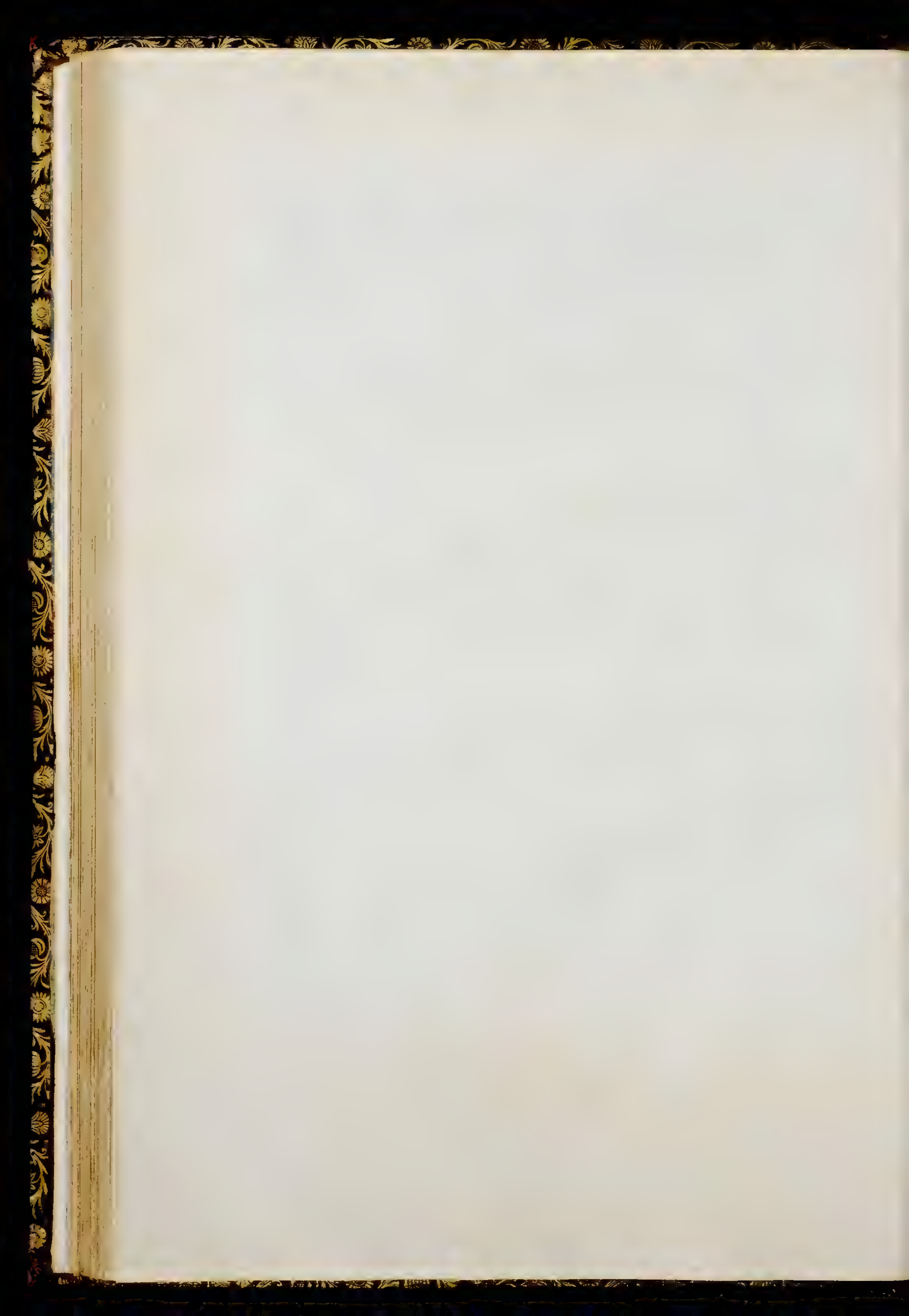


(*Fable* CXLVII.)



L'HOMME ET LA PUCE. Fable CXLVII.

J.B. Oudry inv. B.I. Prevost Sculp.



FABLE VI.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne peſe tant qu'un ſecret:
Le porter loin eſt difficile aux dames;
Et je ſçais même ſur ce fait
Bon nombre d'hommes qui ſont femmes.
Pour éprouver la ſienne un mari s'écria
La nuit étant près d'elle: ô Dieux! qu'eſt-ce cela?
Je n'en puis plus, on me déchire:
Quoi! j'accouche d'un œuf! d'un œuf? oui, le voilà
Frais & nouveau pondu: gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La Femme neuve ſur ce cas,
Ainſi que ſur mainte autre affaire,
Crut la choſe, & promit ſes grands dieux de ſe taire.
Mais ce ſerment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouſe indiſcrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez ſa voiſine.
Ma commere, dit-elle, un cas eſt arrivé:
N'en dites rien ſur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne ſçavez guere
Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La Femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere

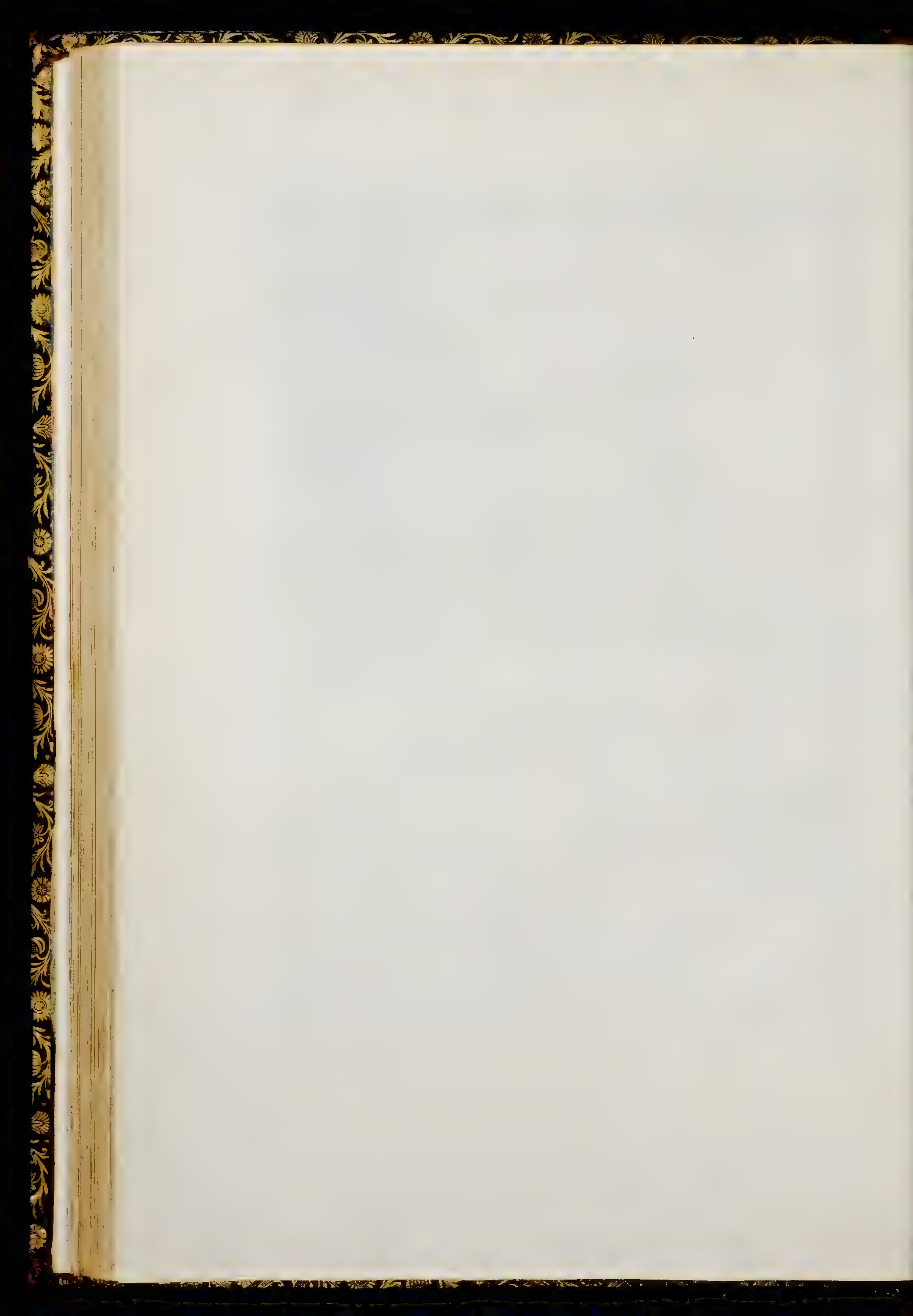
En dit quatre; & raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée,
Ils ſe montoient à plus d'un cent.



(*Fable* CXLVIII.)



LES FEMMES ET LE SECRET | Fable CXLVIII.



FABLE VII.

LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DÎNER DE SON MAÎTRE.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un tréſor
Avec des ſoins aſſez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîner de ſon Maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous ſommes,
Nous nous laiſſons tenter à l'approche des biens.
Choſe étrange! on apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la ſorte atourné,
Un mâtin paſſe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il eſpéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat: d'autres chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien ſe voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeſte,
Voulut avoir ſa part; & lui ſage, il leur dit:
Point de courroux, meſſieurs, mon lopin me ſuffit;
Faites votre profit du reſte.
A ces mots, le premier, il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille:

Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des marchands,
Tout fait ſa main: le plus habile
Donne aux autres l'exemple; & c'eſt un paſſe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de piſtoles.
Si quelque ſcrupuleux, par des raiſons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il eſt un ſot.
Il n'a pas de peine à ſe rendre:
C'eſt bien-tôt le premier à prendre.

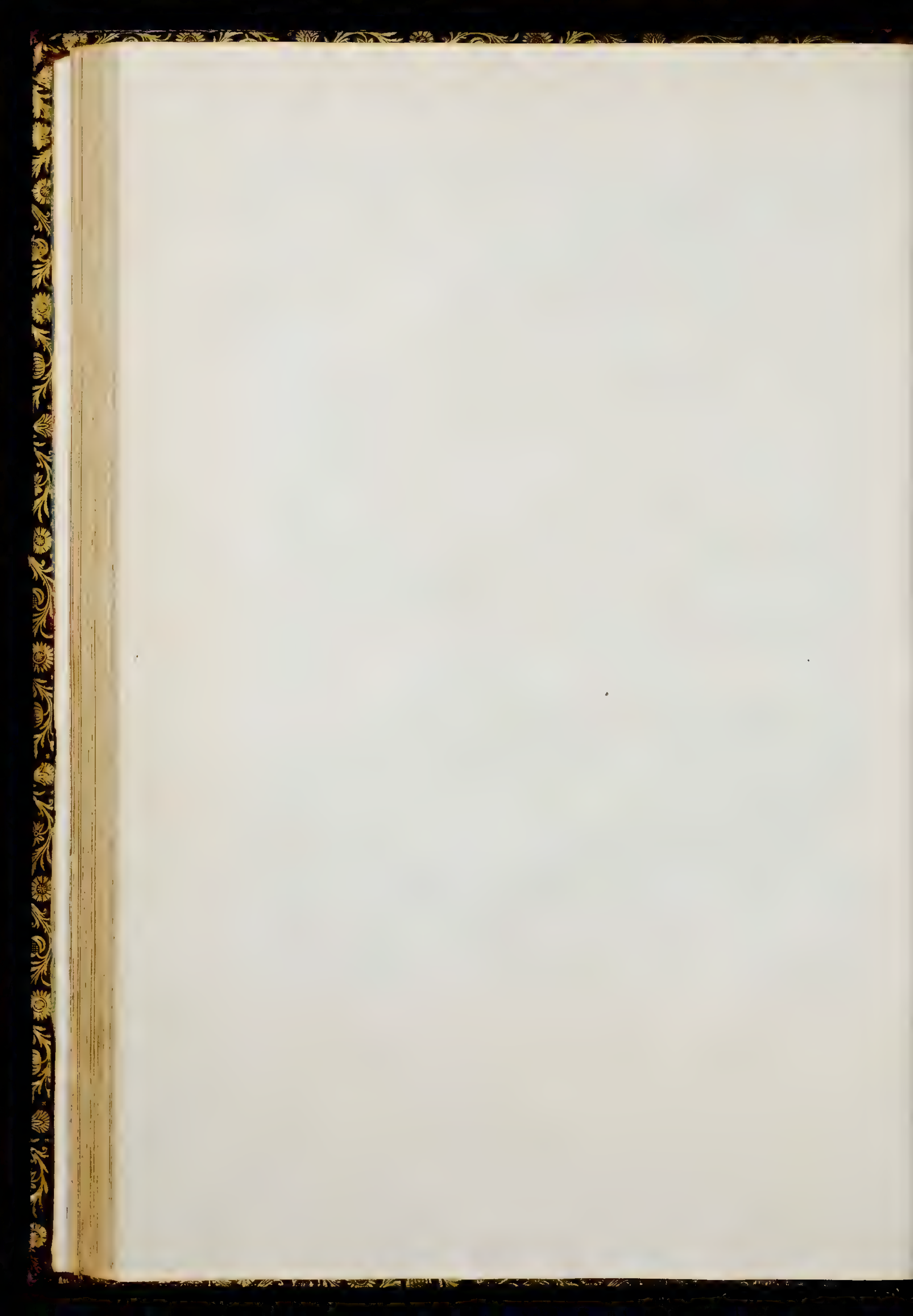


(*Fable* CXLIX.)



LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINE DE SON MAITRE. Fable CXLIX.

J. B. Oudry inv.



FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons.

On cherche les Rieurs; & moi je les évite.
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême mérite.
Dieu ne créa que pour les ſots
Les méchans diſeurs de bons mots.
J'en vais, peut-être, en une Fable
Introduire un: peut-être auſſi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réuſſi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier; & n'avoit en ſon coin
Que de petits poiſſons; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponſe. On demeura ſurpris:
Cela ſuſpendit les eſprits.
Le Rieur alors, d'un ton ſage,
Dit, qu'il craignoit qu'un ſien ami
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin:
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A ſçavoir au vrai ſon deſtin:
Les gros en ſçauroient davantage.
N'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger?
De dire ſi la compagnie
Prit goût à ſa plaiſanterie,
J'en doute: mais enfin il les ſçut engager
A lui ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour lui dire
Tous les noms de chercheurs de mondes inconnus,

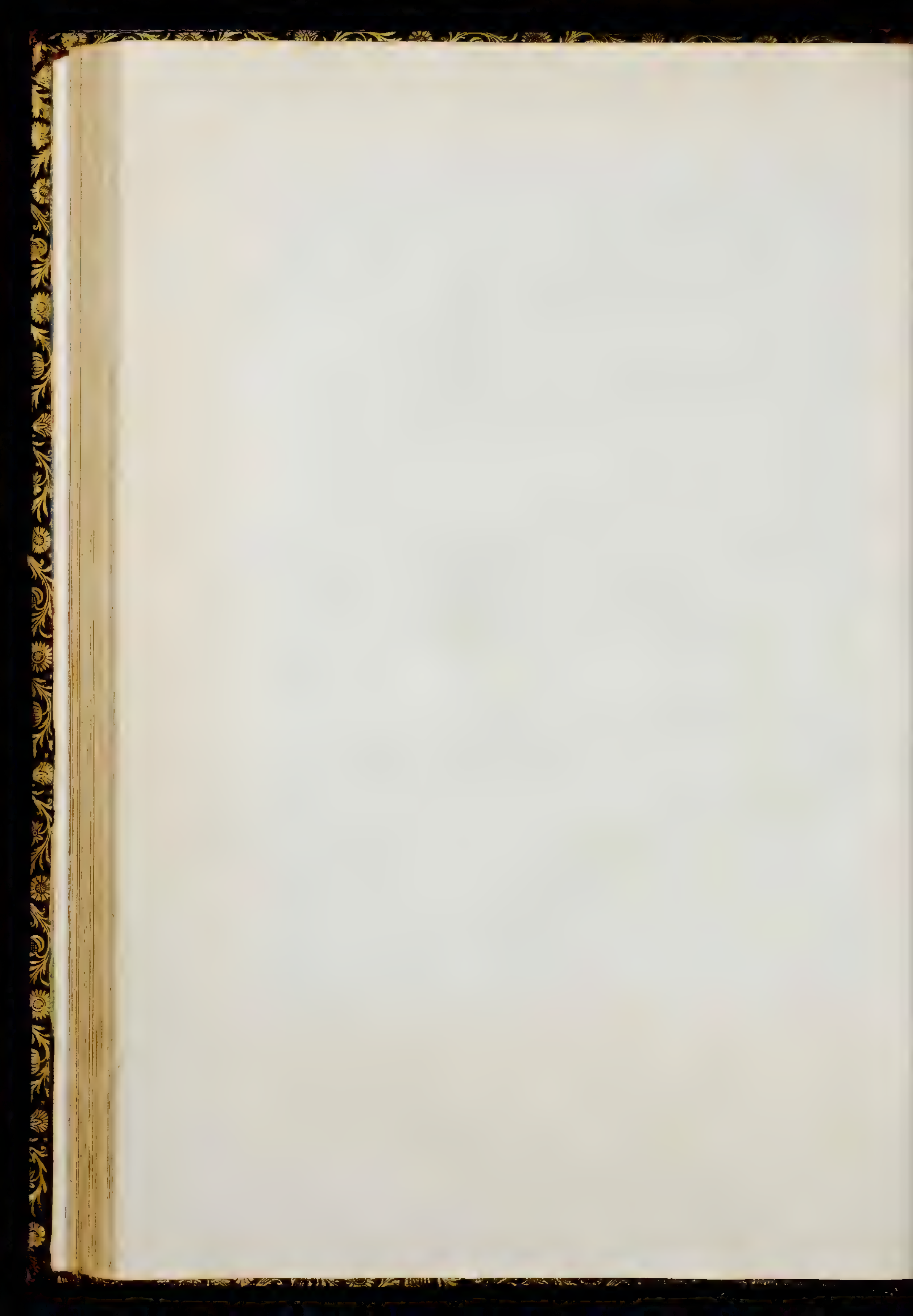
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans, ſous l'abyſme avoient vûs
Les anciens du vaſte empire.



(*Fable* CL.)



LE RIEUR ET LES POISSONS . Fable CL .



FABLE IX.

LE RAT ET L'HUÎTRE.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les appennins, & voici le caucase:
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis sur la rive
Avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point:
Pour moi, j'ai déja vû le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeans,
Se font sçavans jusques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se ſent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup
Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enſeignement.
Nous y voyons premiérement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont au moindres objets frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel eſt pris qui croyoit prendre.

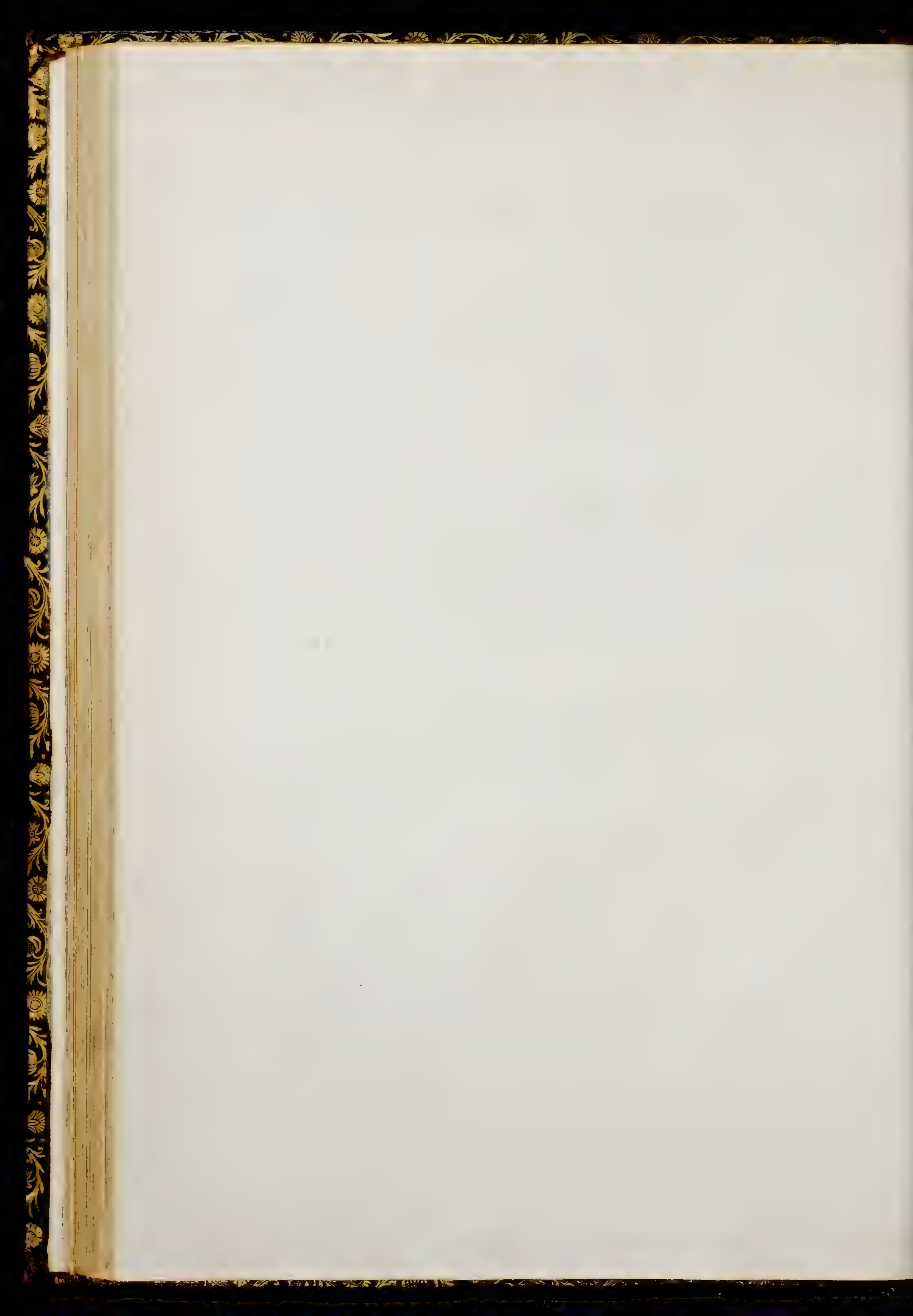


(*Fable* CLI.)



J.B. Oudry inv.

Chedel sculp.



FABLE X.

L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le ſort dans un bois ſolitaire,
Nouveau Bellerophon, vivoit ſeul & caché:
Il fut devenu fou: la raiſon d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens ſequeſtrés:
Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire,
Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore:
Ces deux emplois ſont beaux: mais je voudrois parmi,
Quelque doux & diſcret ami.
Les jardins parlent peu, ſi ce n'eſt dans mon livre:
De façon que laſſé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & ſe met en campagne.
L'Ours porté d'un même deſſein,
Venoit de quitter ſa montagne:
Tous deux, par un cas ſurprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'Homme eut peur: mais comment eſquiver, & que faire?
Se tirer en gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt le mieux: il ſçut donc diſſimuler ſa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit: viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis; ſi vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'eſt peut-être pas
De noſſeigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà, ſe trouvant bien enſemble,
Et bien qu'on ſoit, à ce qu'il ſemble,
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots.
Comme l'Ours en un jour ne diſoit pas deux mots,
L'Homme pouvoit ſans bruit vaquer à ſon ouvrage.
L'Ours alloit à la chaſſe, apportoit du gibier,
Faiſoit ſon principal métier
D'être bon émoucheur, écartoit du viſage
De ſon ami dormant, ce paraſite aîlé
Que nous avons mouche appellé.
Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond ſomme,
Sur le bout de ſon nez une allant ſe placer,
Mit l'Ours au déſeſpoir, il eut beau la chaſſer.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Auſſi-tôt fait que dit; le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Caſſe la tête à l'homme en écraſant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raiſonneur,
Roide mort étendu ſur la place il le couche.

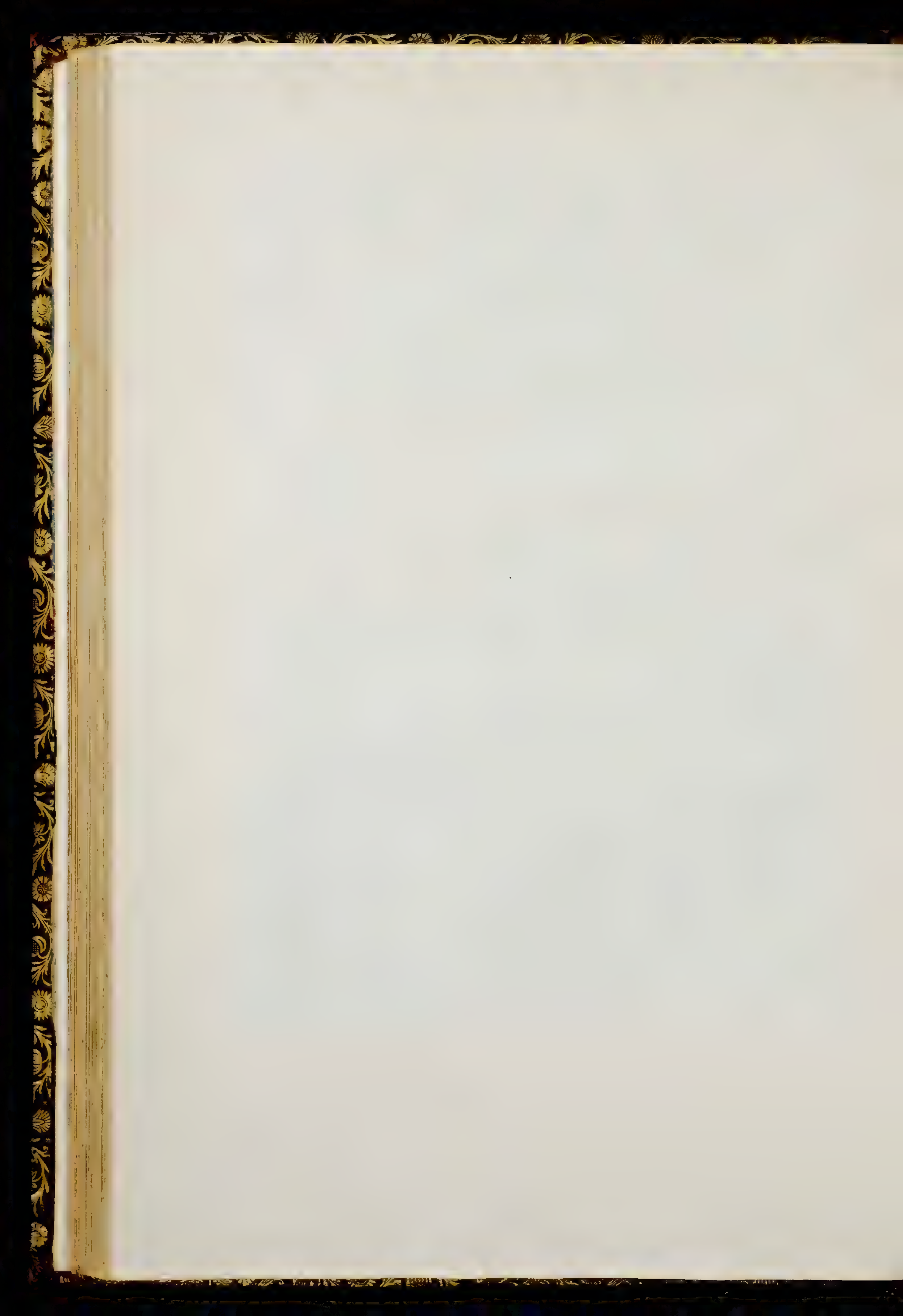
Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami:
Mieux vaudroit un ſage ennemi.



(*Fable* CLII.)



L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS . Fable CLII .



FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais Amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre:
Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme:
Il court chez son intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu
De courir quand on dort: vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:
Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même.
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

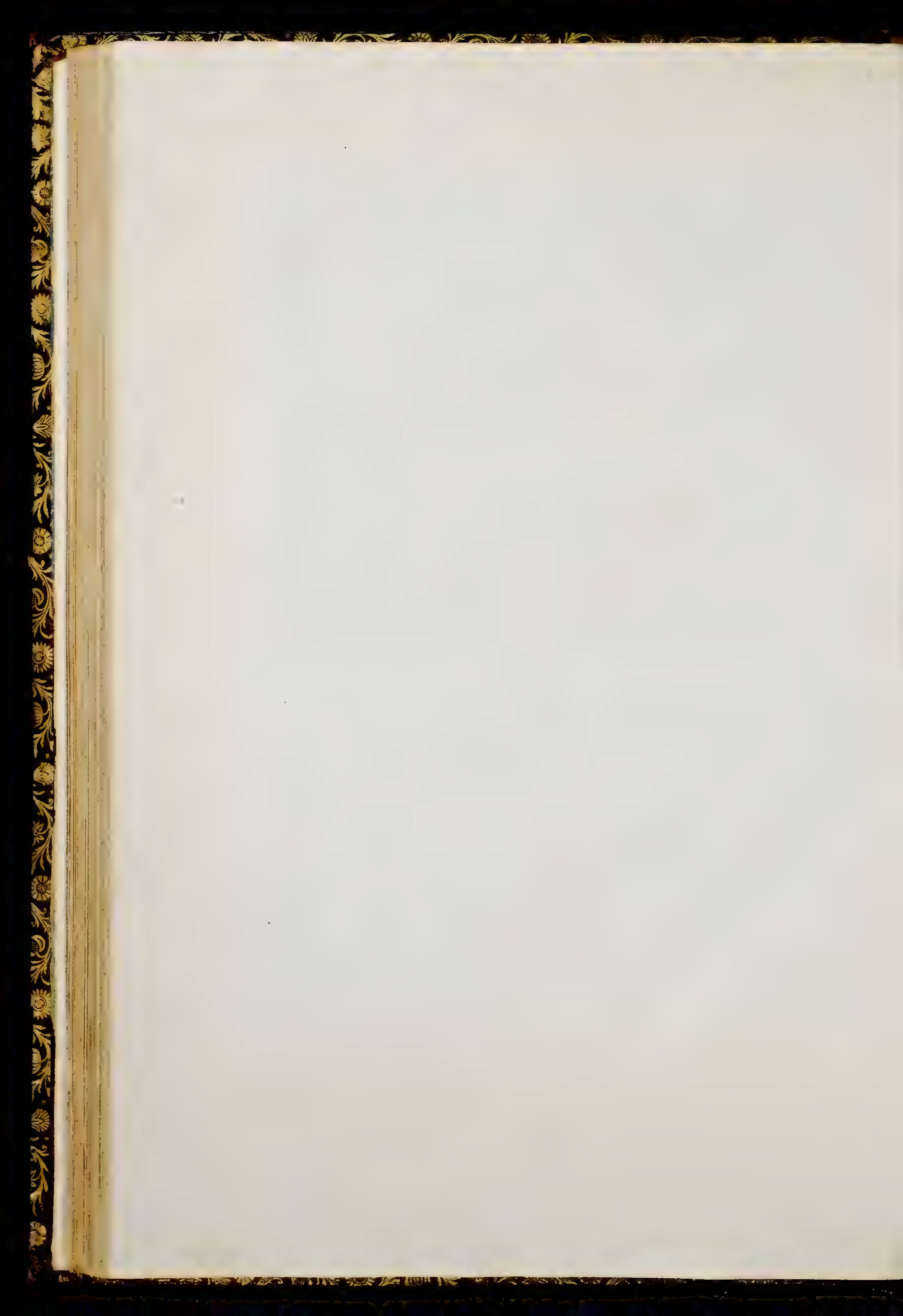


(*Fable* CLIII.)



LES DEUX AMIS . Fable CLIII.

J.B. Oudry inv.



FABLE XII.

Le Cochon, la Chevre et le Mouton.

Une Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés ſur même char, s'en alloient à la foire:
Leur divertiſſement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hiſtoire:
Le Charton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ſes trouſſes:
C'étoit une clameur à rendre les gens ſourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours:
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc: qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
Ces deux perſonnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton, a-t-il dit un ſeul mot?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon: s'il ſçavoit ſon affaire,
Il crieroit comme moi du haut de ſon goſier;
Et cette autre perſonne honnête
Crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſçais pas s'ils ont raiſon,
Mais quant à moi qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine:
Adieu mon toit & ma maiſon.
Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage:

Mais que lui fervoit-il? Quand le mal eft certain,
La plainte ni la peur ne changent le deftin;
Et le moins prévoyant eft toujours le plus fage.

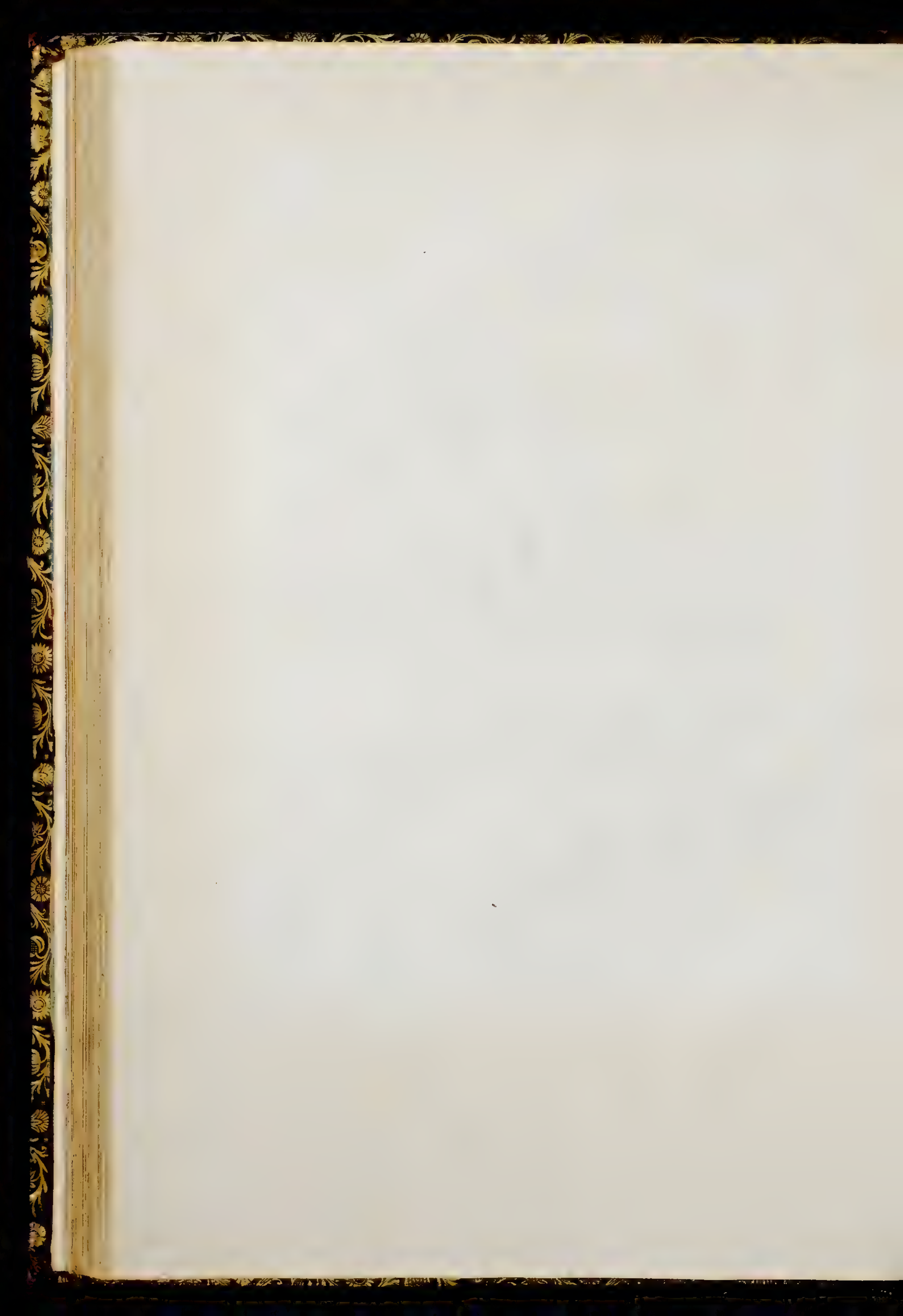


(Fable CLIV.*)*



LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON. Fable CLIV.

J.B. Oudry inv.



FABLE XIII.

TIRCIS ET AMARANTE.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Éſope quitté,
Pour être tout à Bocace :
Mais une divinité
Veut revoir ſur le parnaſſe
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuſe,
Ce n'eſt pas comme on en uſe
Avec des divinités ;
Sur-tout quand ce ſont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car afin que l'on le ſçache,
C'eſt Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau,
Sire Loup, ſire Corbeau
Chez moi ſe parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout :
Peu de gens en leur eſtime
Lui refuſent le haut bout :
Comment le pourroit-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à ſon avis,
Sont obſcurs. Les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe :
Faiſons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre ſans gloſe.
Amenons des bergers, & puis nous rimerons
Ce que diſent entr'eux les loups & les moutons.

Tircis difoit un jour à la jeune Amarante,
Ah! fi vous connoiffiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît & qui nous enchante!
Il n'eft bien fous le ciel qui vous parût égal:
Souffrez qu'on vous le communique.
Croyez-moi, n'ayez point de peur:
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux fentimens que puiffe avoir un cœur?
Amarante auffi-tôt réplique:
Comment l'appellez-vous, ce mal? quel eft fon nom?
L'Amour. Ce mot eft beau: dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître; que fent-on?
Des peines près de qui le plaifir des monarques
Eft ennuyeux & fade: on s'oublie, on fe plaît
Toute feule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage?
Ce n'eft pas foi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui fans ceffe revient, & qui fuit en tous lieux:
Pour tout le refte on eft fans yeux.
Il eft un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir:
On foupire à fon fouvenir:
On ne fçait pas pourquoi, cependant on foupire:
On a peur de le voir encor qu'on le defire.
Amarante dit à l'inftant,
Oh! oh! c'eft là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'eft pas nouveau; je penfe le connoître.
Tircis à fon but croyoit être,
Quand la Belle ajoûta: voilà tout juftement
Ce que je fens pour Clidamant.
L'autre penfa mourir de dépit & de honte.

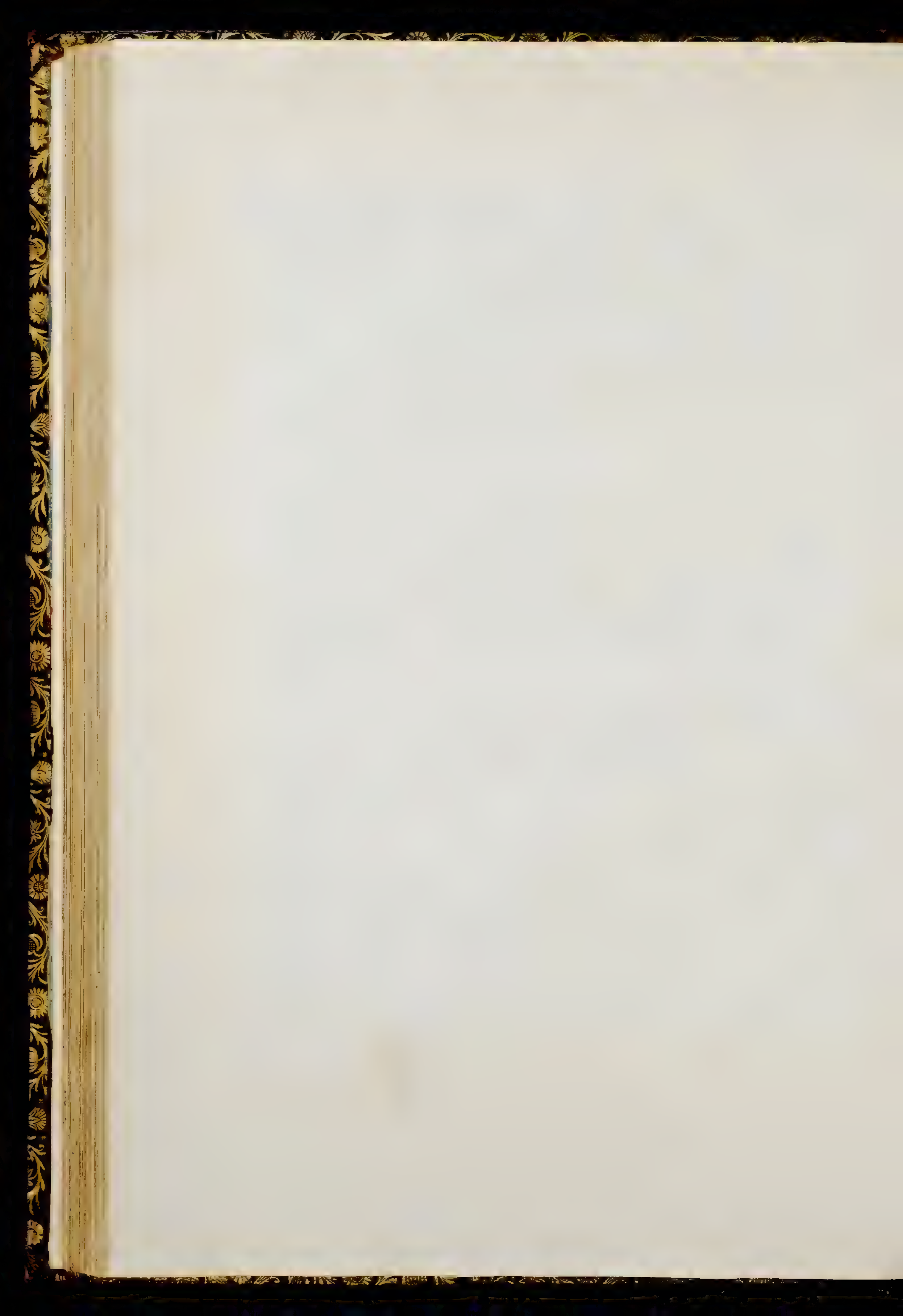
Il eft force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

(*Fable* CLV.)



TIRCIS ET AMARANTE. POUR M^{ELLE}. DE SILLERY. Fable CLV.

J. B. Oudry inv.



FABLE XIV.

LES OBSEQUES DE LA LIONNE.

La femme du Lion mourut:
Auſſi-tôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de conſolation,
Qui ſont ſurcroît d'affliction.
Il fit avertir ſa province
Que les obſeques ſe feroient
Un tel jour, en tel lieu: ſes prévôts y ſeroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez ſi chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout ſon antre en réſonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à ſon exemple,
Rugir en leur patois meſſieurs les courtiſans.

Je définis la cour un pays où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître:
Peuple caméleon, peuple ſinge du maître,
On diroit qu'un eſprit anime mille corps:
C'eſt bien là que les gens ſont de ſimples reſſorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point; comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit: la Reine avoit jadis
Etranglé ſa femme & ſon fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,

Et ſoutint qu'il l'avoit vû rire.
La colere du roi, comme dit Salomon,
Eſt terrible, & ſur-tout celle du roi Lion:
Mais ce Cerf n'avoit point accoutumé de lire.
Le monarque lui dit: chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne ſuis pas ces gémiſſantes voix.
Nous n'appliquerons point ſur tes membres prophanes
Nos ſacrés ongles: venez, Loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ſes auguſtes mânes.
Le Cerf reprit alors: ſire, le temps des pleurs
Eſt paſſé: la douleur eſt ici ſuperflue.
Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,
Tout près d'ici m'eſt apparue,
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élyſiens j'ai goûté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moi.
Laiſſe agir quelque temps le déſeſpoir du roi:
J'y prends plaiſir. A peine on eut oüi la choſe,
Qu'on ſe mit à crier, miracle, apothéoſe!
Le Cerf eut un préſent, bien loin d'être puni.

Amuſez les Rois par des ſonges,
Flattez-les, payez-les d'agréables menſonges,
Quelque indignation dont leur cœur ſoit rempli,
Ils goberont l'appât, vous ſerez leur ami.

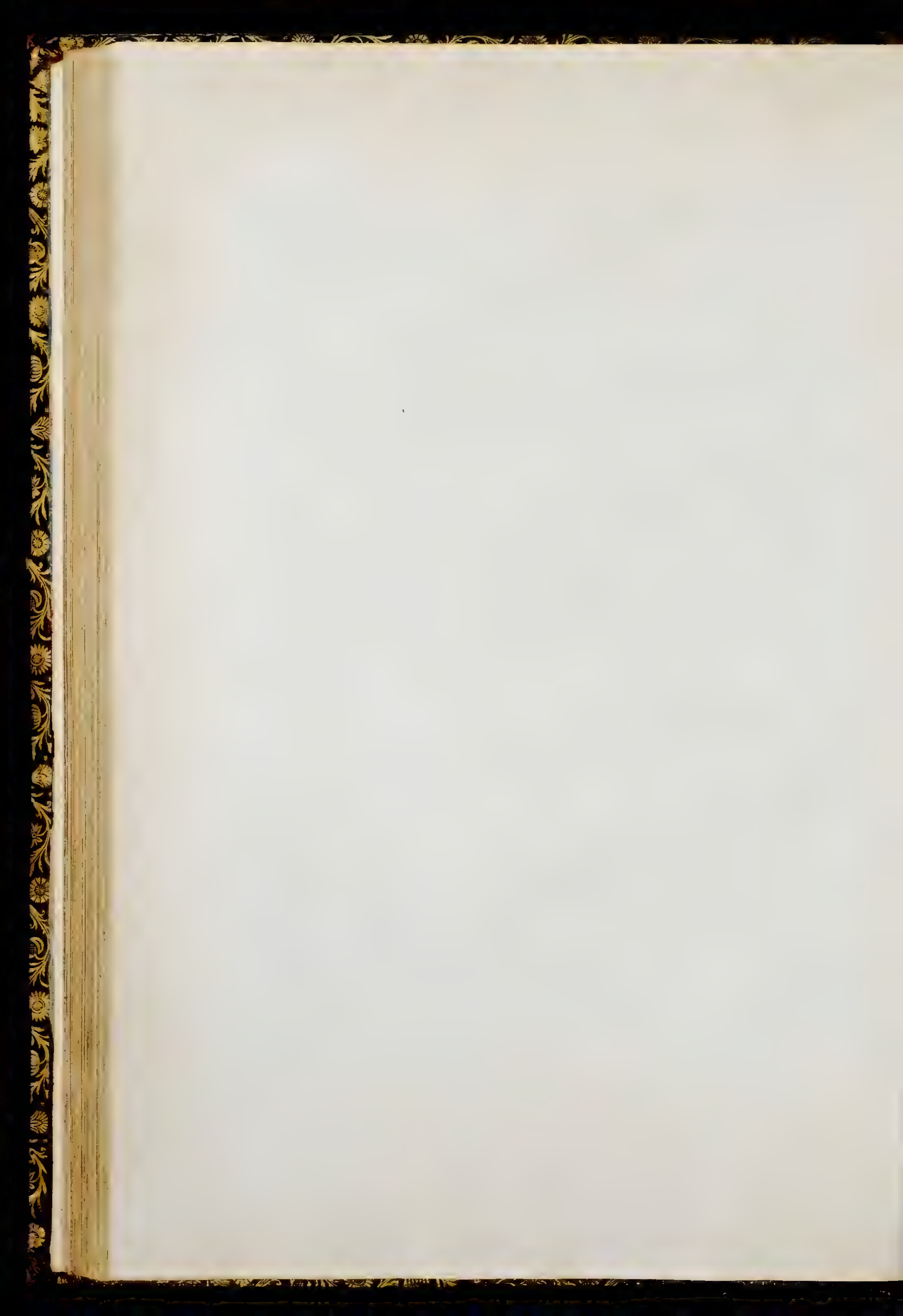


(Fable CLVI.)



LES OBSÈQUES DE LA LIONNE Fable CLVI.

J.B Oudry inv



FABLE XV.

Le Rat et l'Éléphant.

Se croire un perſonnage, eſt fort commun en France:
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un bourgeois:
C'eſt proprement le mal françois.
La ſotte vanité nous eſt particuliere.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere:
Leur orgueil me ſemble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot:
Donnons quelque image du nôtre,
Qui ſans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Éléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage,
Une Sultane de renom,
Son chien, ſon chat & ſa guenon,
Son perroquet, ſa vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchés de voir cette peſante maſſe:
Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous priſons pas, tout petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Éléphans.
Il en auroit dit davantage;

Mais le Chat ſortant de ſa cage,
Lui fit voir en moins d'un inſtant,
Qu'un Rat n'eſt pas un Éléphant.

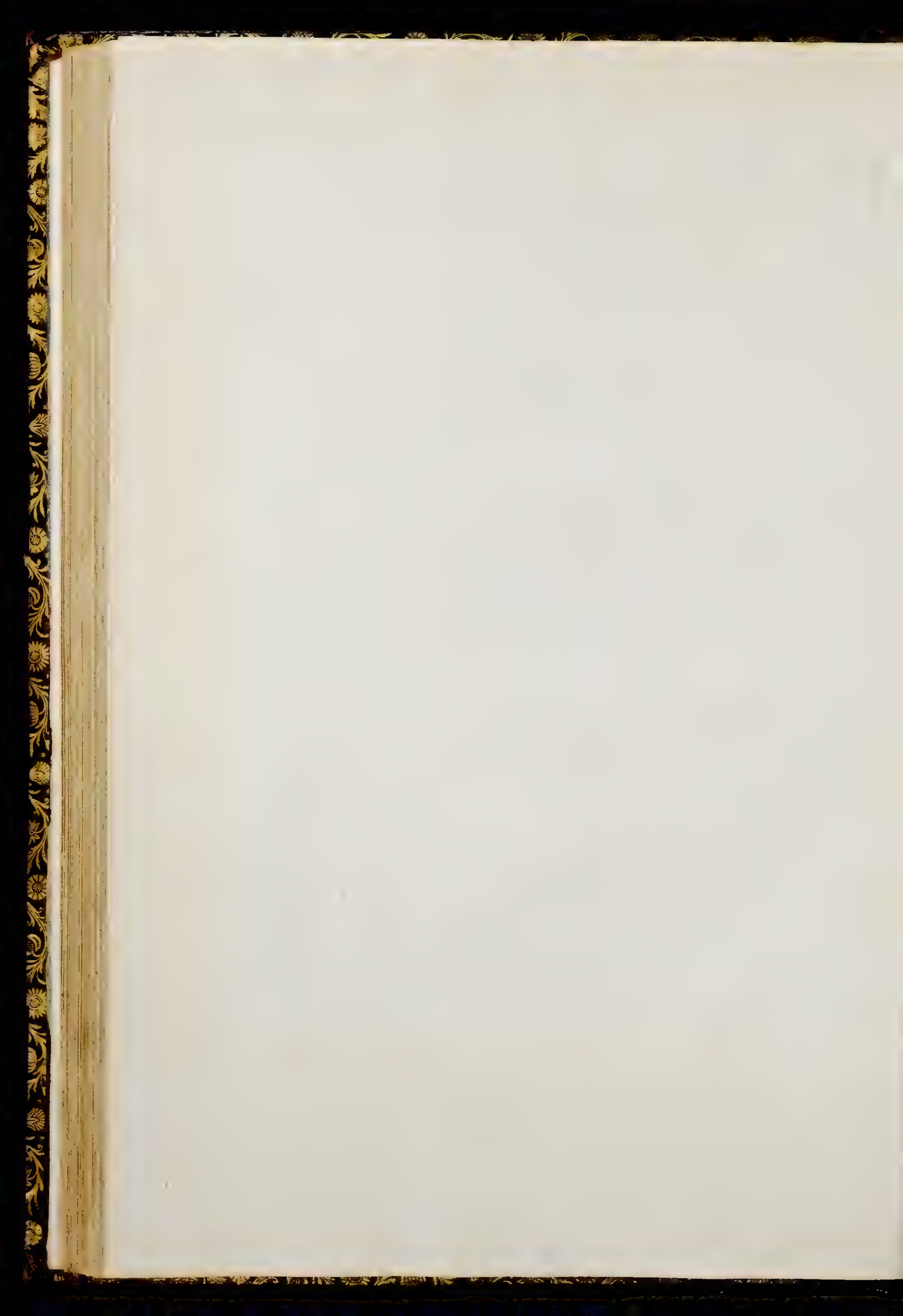


(*Fable* CLVII.)



LE RAT ET L'ELEPHANT, Fable CLVII.

J. B. Oudry inv · De Fehrt sculp



FABLE XVI.

L'HOROSCOPE.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre ſa deſtinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, juſques à conſulter
Sur le ſort de ſa géniture,
Les diſeurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des lions ſur-tout
Il éloignât l'enfant juſques à certain âge,
Juſqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere, pour venir à bout
D'une précaution ſur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laiſſât paſſer le ſeuil de ſon palais.
Il pouvoit, ſans ſortir, contenter ſon envie;
Avec ſes compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, ſe promener.
Quand il fut en l'âge où la chaſſe
Plaît le plus aux jeunes eſprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint: mais quoi qu'on faſſe,
Propos, conſeil, enſeignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine ſe ſentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il ſoupira pour ce plaiſir.
Plus l'obſtacle étoit grand, plus fort fut le deſir.
Il ſçavoit le ſujet des fatales défenſes;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,

Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous côtés chaſſes & payſages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des perſonnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.
Ah, monſtre! cria-t-il, c'eſt toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers! A ces mots il ſe livre
Aux tranſports violents de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente bête.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra:
Ce clou le bleſſe, il pénétra
Juſqu'aux reſſorts de l'ame; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Eſculape en vain fit ce qu'il put,
Dut ſa perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.
Même précaution nuiſit au poëte Æſchile.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maiſon.
Auſſi-tôt il quitta la ville,
Mit ſon lit en plein champ, loin des toits, ſous les cieux.
Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
Paſſa par-là, vit l'homme, & ſur ſa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ſes yeux,
Etant de cheveux dépourvûe,
Laiſſa tomber ſa proie afin de la caſſer:
Le pauvre Æſchile ainſi ſçut ſes jours avancer.

De ces exemples il réſulte,
Que cet art, s'il eſt vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le conſulte;
Mais je l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux.
Je ne crois point que la nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Juſqu'au point de marquer dans les cieux notre ſort.
Il dépend d'une conjonƈture
De lieux, de perſonnes, de temps,

Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger & ce roi ſont ſous même planette ;
L'un d'eux porte le ſceptre & l'autre la houlette :
Jupiter le vouloit ainſi.
Qu'eſt-ce que Jupiter ? un corps ſans connoiſſance.
D'où vient donc que ſon influence
Agit différemment ſur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer juſques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars, le Soleil, & des vuides ſans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiſeurs d'horoſcope ?
L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévû :
Que ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a ſçû.
L'immenſe éloignement, le point & ſa vîteſſe,
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent-ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre ſort en dépend : ſa courſe entreſuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de notre vie !

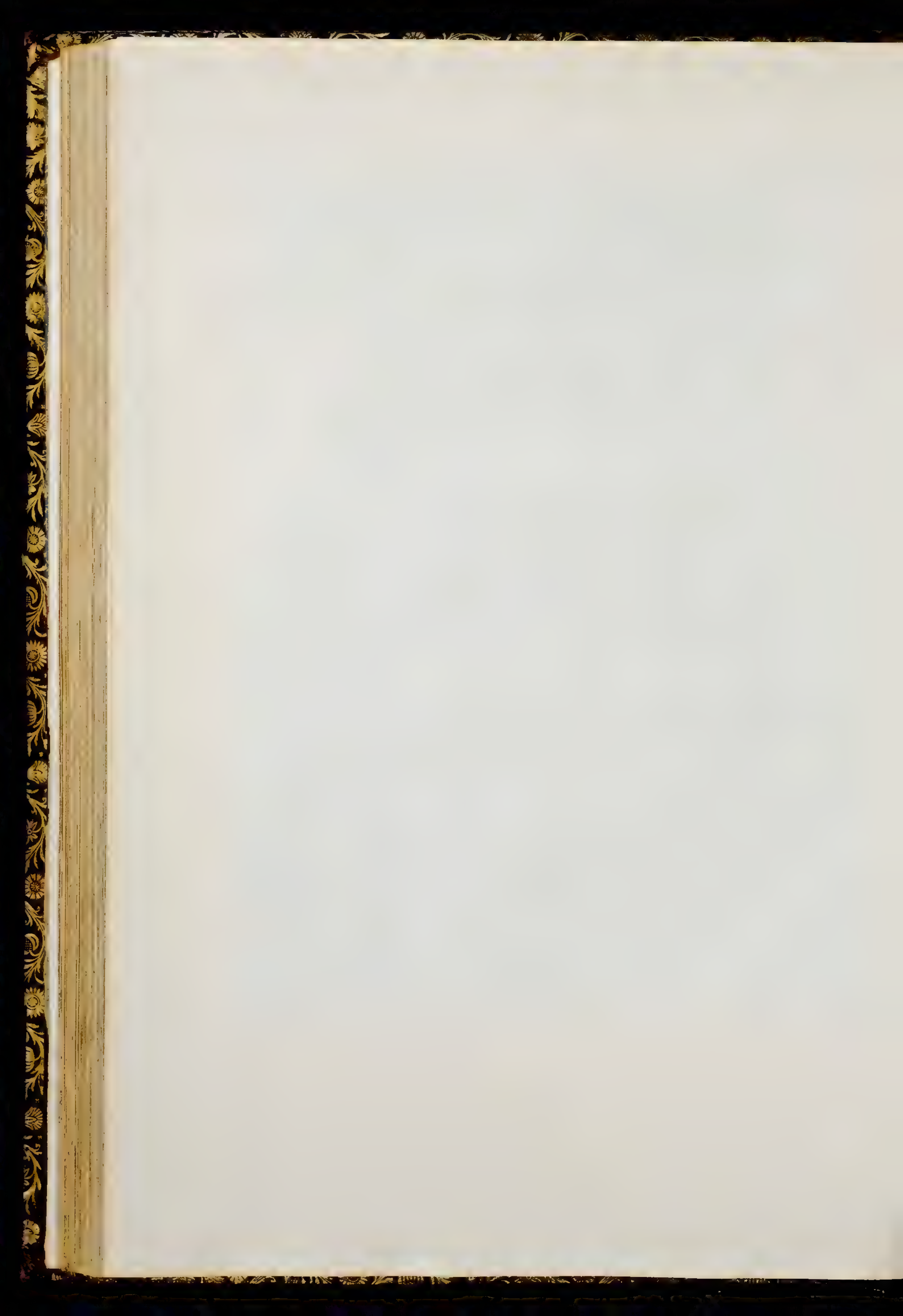
Il ne ſe faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æſchile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille :
Ce ſont des effets du haſard.

(*Fable* CLVIII.)



L'HOROSCOPE. Fable CLVIII.

J.B. Oudry inv.



FABLE XVII.

L'ANE ET LE CHIEN.

IL ſe faut entr'aider, c'eſt la loi de nature:
L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
Et ne ſçais comme il y manqua;
Car il eſt bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, ſans ſonger à rien,
Tous deux ſuivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit: l'Ane ſe mit à paître:
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à ſon gré.
Point de chardons pourtant, il s'en paſſa pour l'heure:
Il ne faut pas toujours être ſi délicat;
Et faute de ſervir ce plat,
Rarement un feſtin demeure.
Notre Baudet s'en ſçut enfin
Paſſer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
Lui dit: cher compagnon, baiſſe-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
Point de réponſe, mot: le Rouſſin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la ſourde oreille:
Enfin il répondit: ami, je te conſeille
D'attendre que ton maître ait fini ſon ſommeil;
Car il te donnera ſans faute à ſon réveil
Ta portion accoutumée:
Il ne ſçauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, & s'en vient: autre bête affamée.
L'Ane appelle auſſi-tôt le Chien à ſon ſecours.

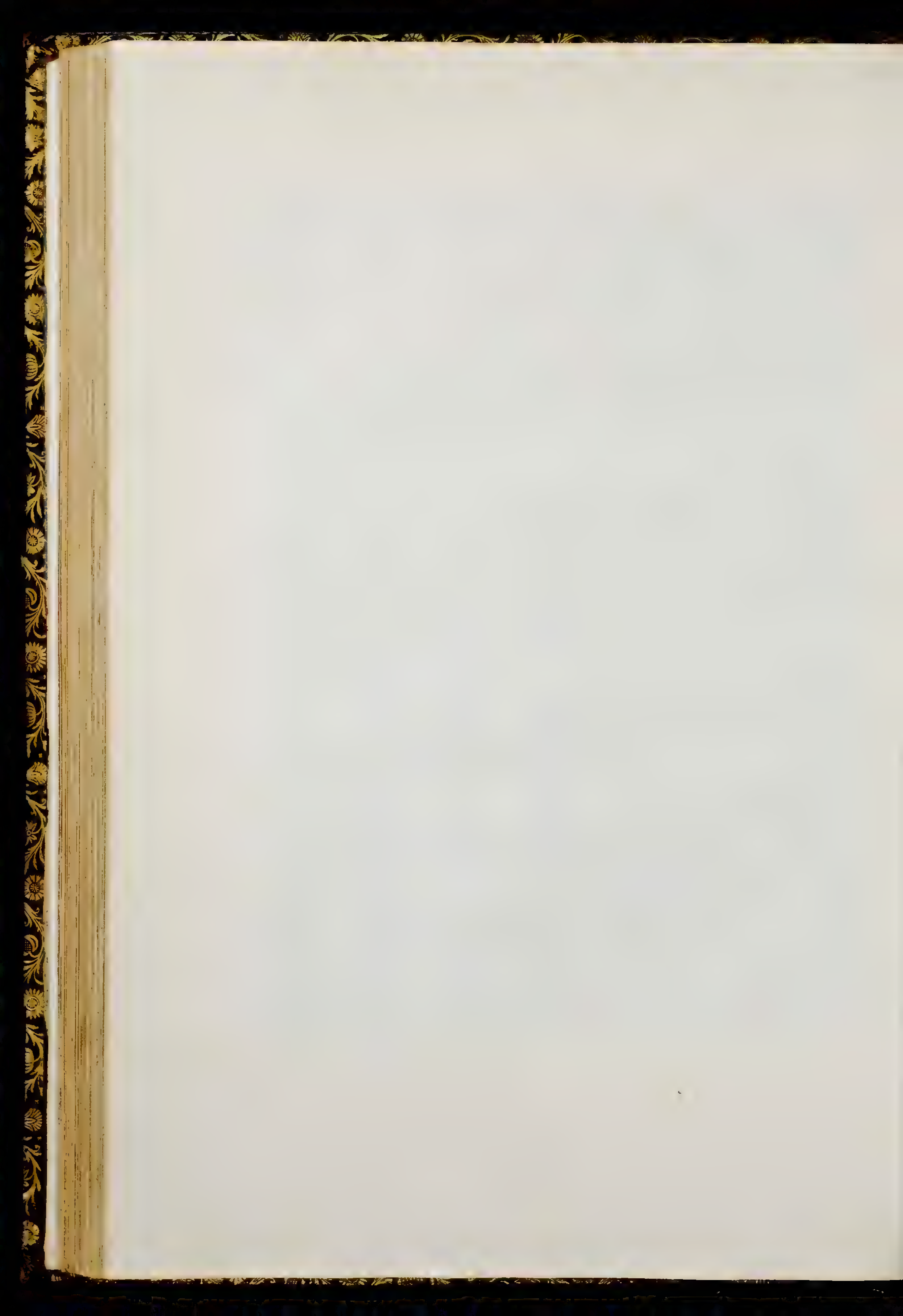
Le Chien ne bouge, & dit: ami, je te conſeille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille:
Il ne ſçauroit tarder. Détale vîte, & cours.
Que ſi ce loup t'atteint, caſſe-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf; & ſi tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours,
Seigneur loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.



(*Fable* CLIX.)



L'ÂNE ET LE CHIEN . Fable CLIX .



FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
Faiſoit trafic. Un Baſſa l'appuyoit;
De quoi le Grec en Baſſa le payoit,
Non en Marchand: tant c'eſt chere denrée
Qu'un protecteur! celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres turcs d'un rang moindre en puiſſance,
Lui vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute: avec eux il s'engage;
Et le Baſſa du tout eſt averti:
Même on lui dit qu'il joûra, s'il eſt ſage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un meſſage
Pour Mahomet, droit en ſon paradis,
Et ſans tarder: ſinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poiſon l'enverra protéger
Les trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme Alexandre: & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table. On vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit-il, je ſçais que tu me quittes:
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites:
Mais je te crois un trop homme de bien:

Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, ſon chien, & ſon troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au ſeigneur du village.
Lui berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois, mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule,
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait: il prend trois chiens de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en ſentit: & tu te ſentiras
Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puiſſant roi,
Que s'appuyer de pluſieurs petits princes.



(*Fable* CLX.)



LE BASSA ET LE MARCHAND. Fable CLX.

FABLE XIX.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent.
L'un étoit pauvre, mais habile:
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme ſage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme ſot: car pourquoi révérer
Des biens dépourvûs de mérite?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon ami, diſoit-il ſouvent
Au ſçavant,
Vous vous croyez conſidérable:
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment?
Ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre,
Vétus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre ſeulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépenſent rien.
Je ne ſçais d'homme néceſſaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien:
Nous en uſons, Dieu ſçait. Notre plaiſir occupe
L'artiſan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous qui dédiés
A meſſieurs les gens de finance,
De méchans livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le ſort qu'ils méritoient.

L'homme lettré ſe tut: il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une ſatyre.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta ſa ville.
L'ignorant reſta ſans aſyle:
Il reçut par-tout des mépris.
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laiſſez dire les ſots: le ſçavoir a ſon prix.

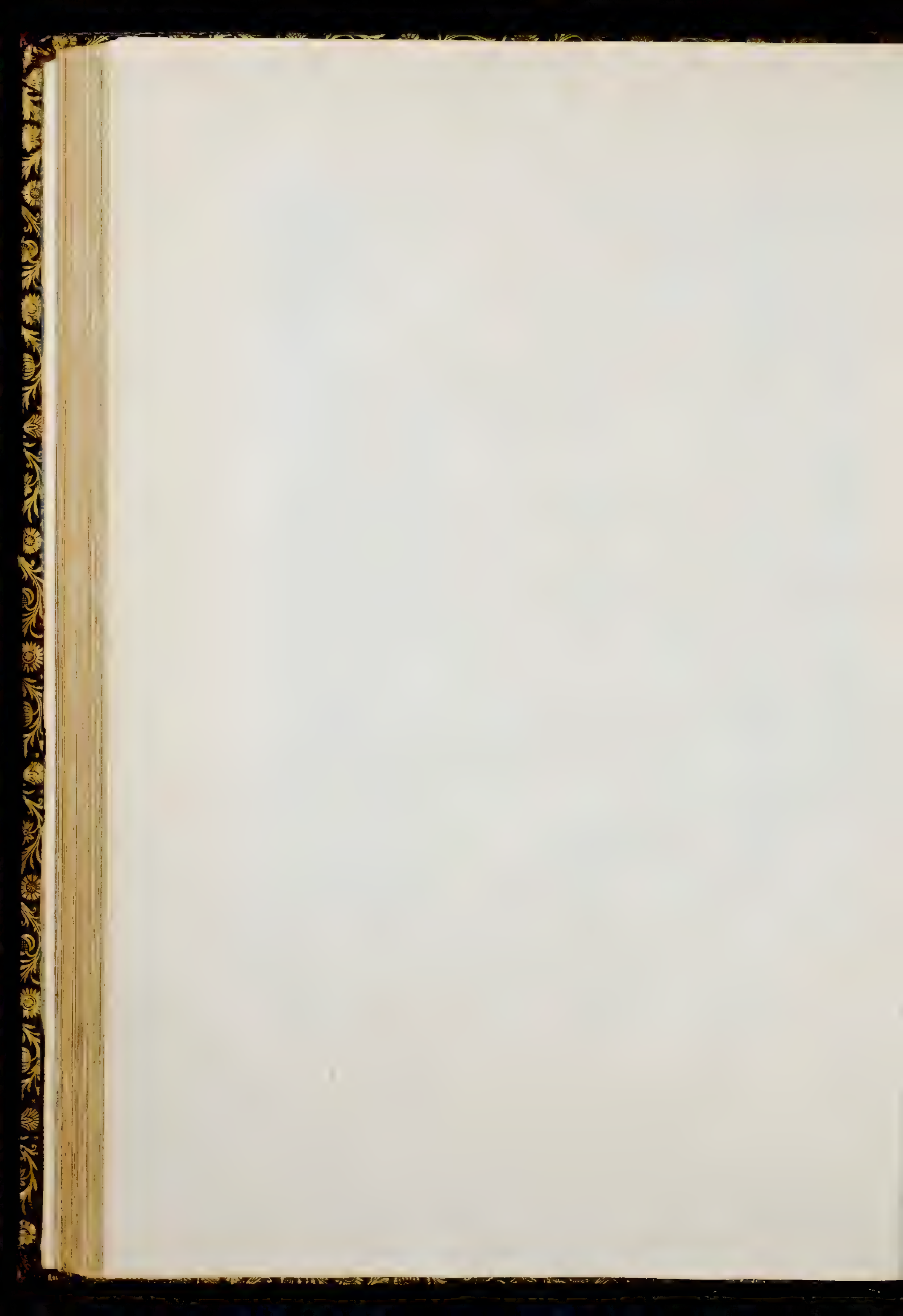


(*Fable* CLXI.)



L'AVANTAGE DE LA SCIENCE . Fable CLXI.

J.B. Oudry inv.   P. L. M. s.



FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t-en, Mercure, aux enfers:
Amene-moi la furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A modérer ſon tranſport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aîle eſt légere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires ſœurs.
A Tiſiphone & Mégere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura, par Pluton,
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine

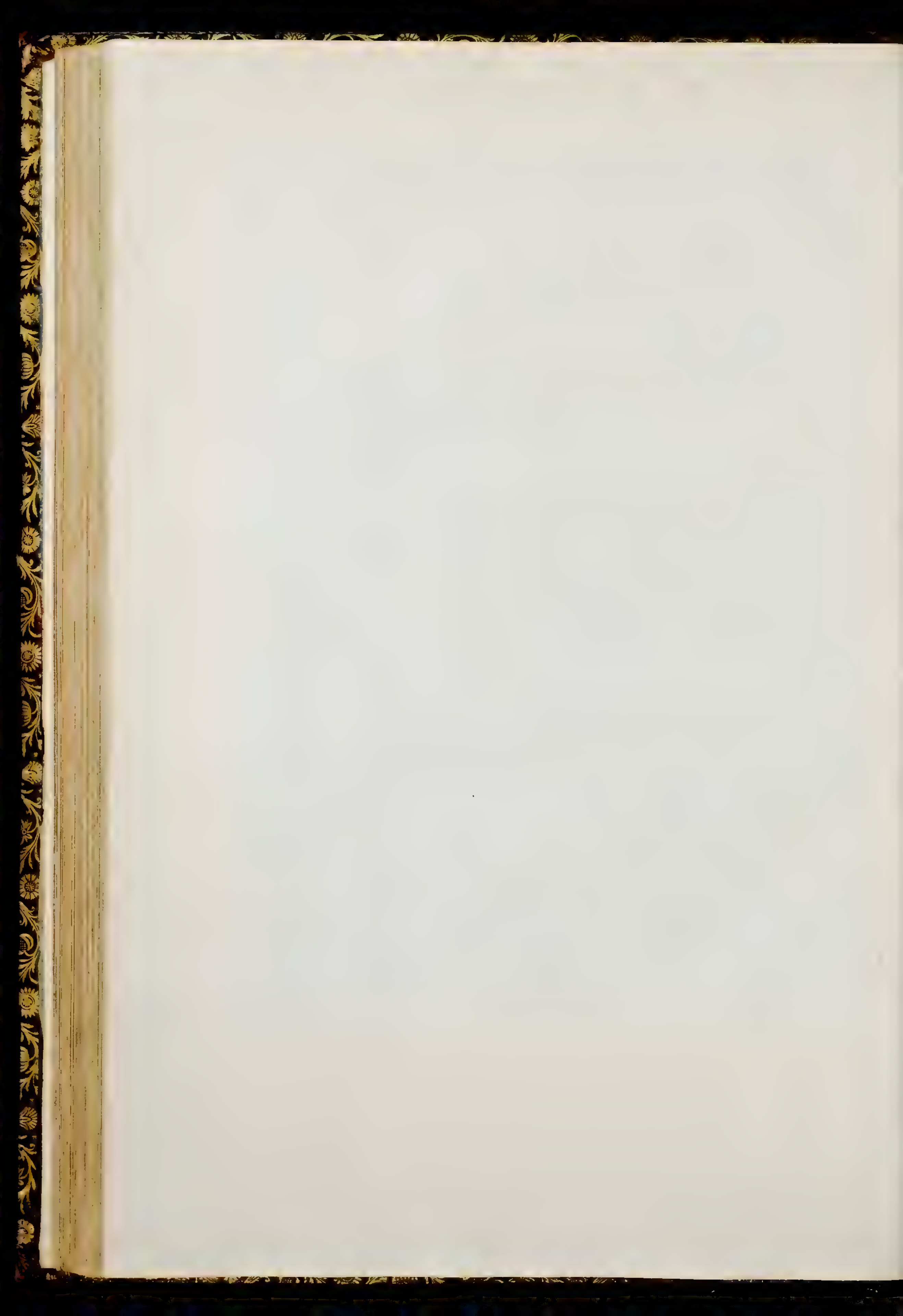
Des déïtés de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le ferment de l'Euménide.
Il la renvoie, & pourtant
Il lance un foudre à l'inftant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de fes feux,
Se contenta de leur crainte.
Il n'embrafa que l'enceinte
D'un défert inhabité.
Tout pere frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? notre engeance
Prit pied fur cette indulgence.
Tout l'olympe s'en plaignit;
Et l'affembleur de nuages
Jura le Styx, & promit
De former d'autres orages:
Ils feroient fûrs. On fourit:
On lui dit qu'il étoit pere;
Et qu'il laiffât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit fes fourneaux
De deux fortes de carreaux.
L'un, jamais ne fe fourvoie,
Et c'eft celui que toujours
L'olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en fon cours:
Ce n'eft qu'aux monts qu'il en coûte:
Bien fouvent même il fe perd;
Et ce dernier en fa route
Nous vient du feul Jupiter.

(*Fable* CLXII.)



JUPITER ET LES TONNERRES . Fable CLXII.

J.B. Oudry inv *P. Martenasie sculp*



FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

Une traîtreſſe voix bien ſouvent vous appelle:
Ne vous preſſez donc nullement.
Ce n'étoit pas un ſot, non, non, & croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, Chapon de ſon métier,
Etoit ſommé de comparoître
Pardevant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiſer la choſe,
Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier,
Le Normand & demi laiſſoit les gens crier.
Serviteur, diſoit-il, votre appât eſt groſſier:
On ne m'y tient pas; & pour cauſe.
Cependant un Faucon ſur ſa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit inſtinct, ſoit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand ſoupé,
Fort à l'aiſe, en un plat, honneur dont la volaille
Se feroit paſſée aiſément.
L'Oiſeau chaſſeur lui dit: ton peu d'entendement
Me rend tout étonné: vous n'êtes que racaille,
Gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je ſçais chaſſer, & revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend, eſt-tu ſourd? je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon: mais que me veut-il dire,
Et ce beau cuiſinier armé d'un grand couteau?

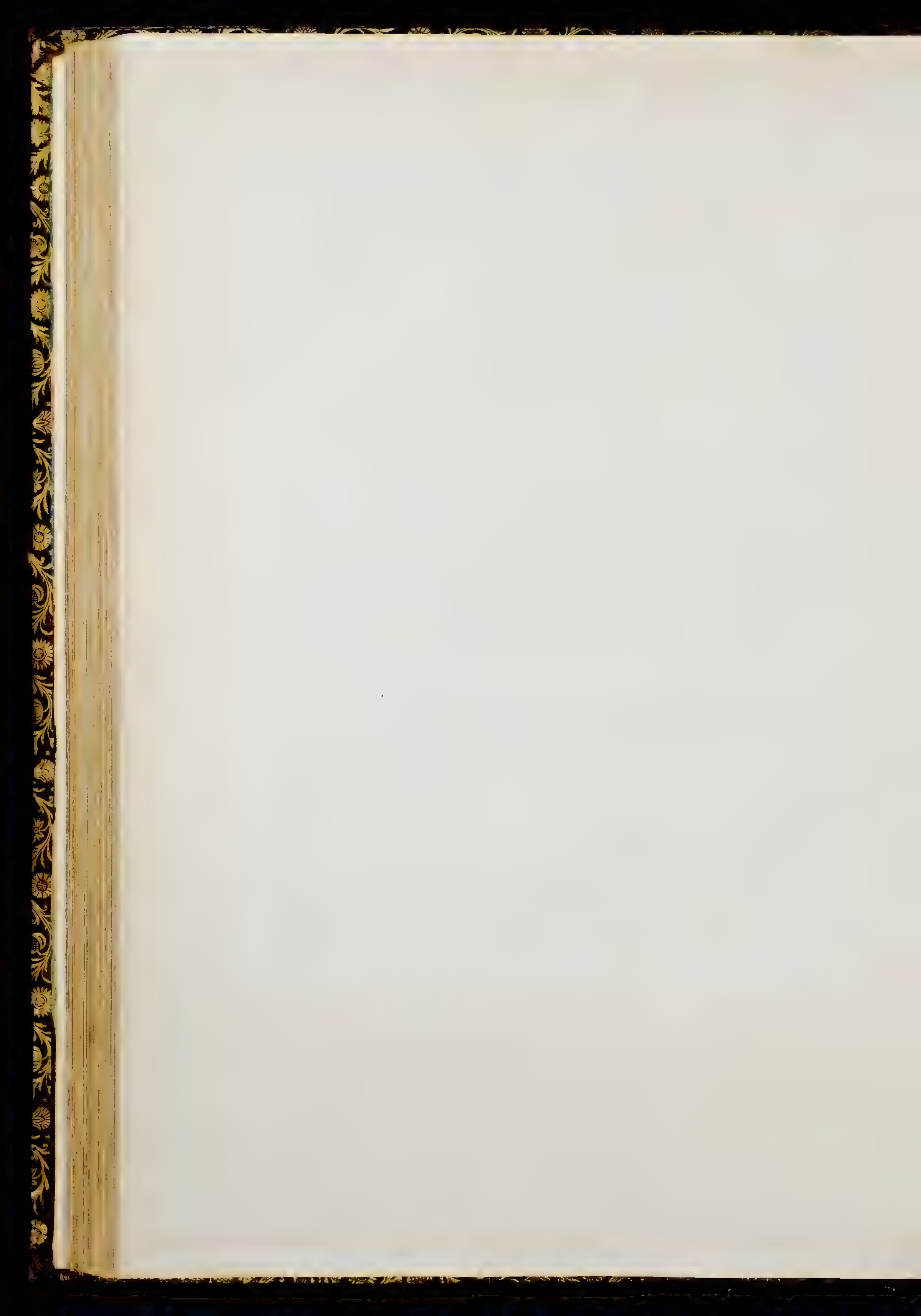
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laiſſe-moi fuir, ceſſe de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorſque d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.



(*Fable* CLXIII.)



LE FAUCON ET LE CHAPON . Fable CLXIII.



FABLE XXII.

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Trifte oifeau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corfage,
Toutes gens d'efprit fcélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & fauvage.
Tant y furent qu'un foir à l'entour de ce pin
L'homme tendit fes rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher fa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet: il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de défefpoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs fon mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit: cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit:
Viens m'aider à fortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber: c'eft à bon droit
Que feul entre les tiens, par amour finguliere
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma priere,
Comme tout dévot Chat en ufe les matins:
Ce rézeau me retient: ma vie eft en tes mains:
Viens diffoudre ces nœuds. Et quelle récompenfe
En aurai-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Difpofe de ma griffe, & fois en affurance:
Envers & contre tous je te protégerai;

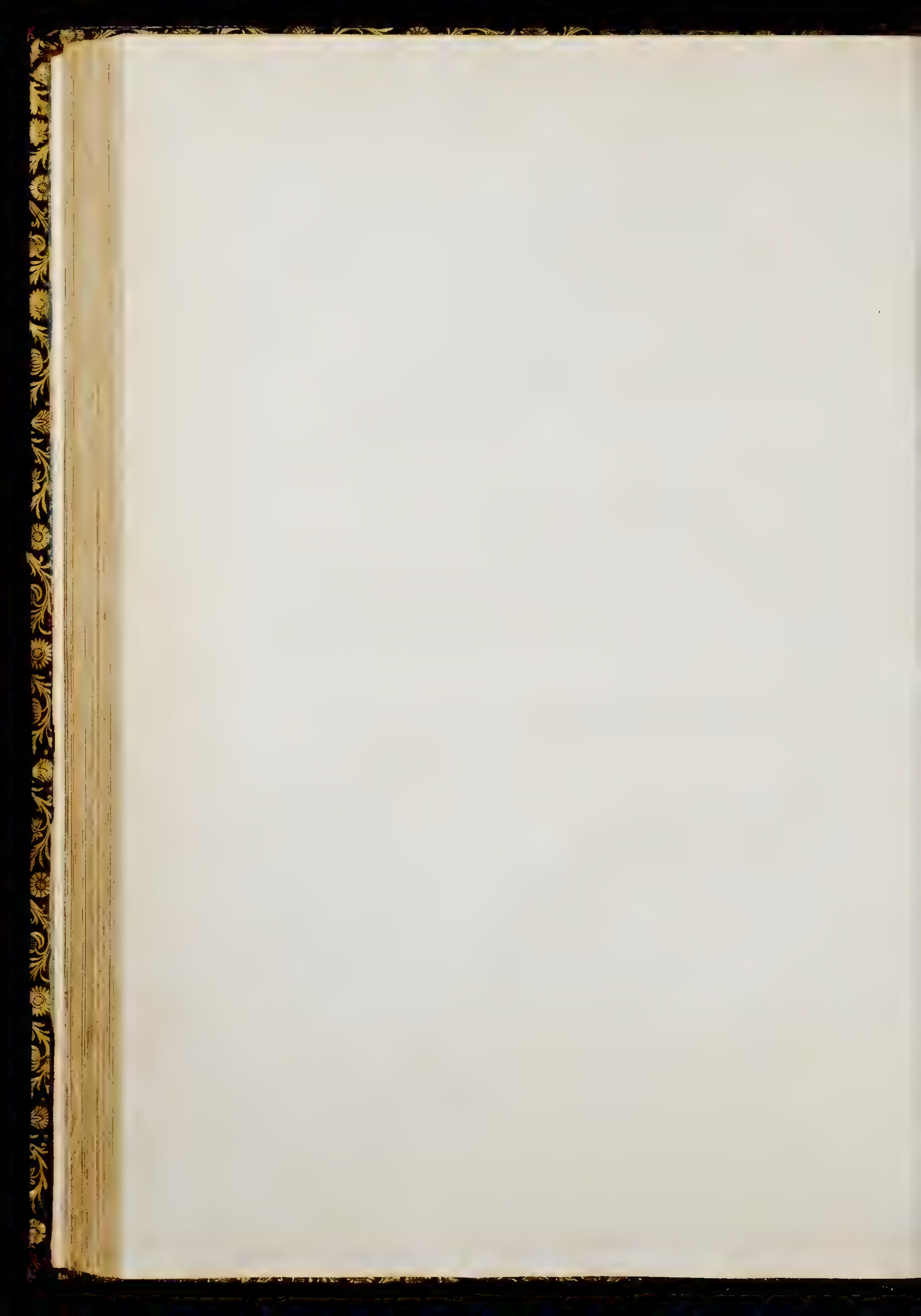
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: idiot!
Moi ton libérateur? Je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou:
Dangers de toutes parts: le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet inſtant:
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes.
Ah! mon frere, dit-il, viens m'embraſſer: ton ſoin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié?
Penſes-tu que j'aye oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance?
S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'à faite la néceſſité?



(*Fable* CLXIV.)



LE CHAT ET LE RAT. Fable CLXIV.



FABLE XXIII.

LE TORRENT
ET
LA RIVIERE.

FABLE XXIII.

LE TORRENT ET LA RIVIERE.

Avec grand bruit & grand fracas,
Un Torrent tomboit des montagnes.
Tout fuyoit devant lui: l'horreur ſuivoit ſes pas;
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante.
Un ſeul vit des voleurs; & ſe ſentant preſſer,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace, & bruit ſans profondeur:
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce ſuccès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le pourſuivant toujours,
Il rencontra ſur ſon paſſage
Une Riviere dont le cours,
Image d'un ſommeil doux, paiſible & tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords eſcarpés, un ſable pur & net.
Il entre, & ſon cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire.
Tous deux au Styx allerent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allerent traverſer au ſéjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens ſans bruit ſont dangereux:
Il n'en eſt pas ainſi des autres.



(*Fable* CLXV.)



LE TORRENT ET LA RIVIERE. Fable CLXV

J.B.Oudry inv

FABLE XXIV.

L'EDUCATION.

FABLE XXIV.

L'ÉDUCATION.

Laridon & Céſar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint ſanglier abattu,
Fut le premier Céſar que la gent chienne ait eu.
On eut ſoin d'empêcher qu'une indigne maîtreſſe
Ne fît en ſes enfans dégénérer ſon ſang.
Laridon négligé, témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le premier paſſant.
Il peupla tout de ſon engeance:
Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple antipode des Céſars.

On ne ſuit pas toujours ſes ayeux ni ſon pere:
Le peu de ſoin, le temps, tout fait qu'on dégénére.
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Céſars deviendront Laridons!



(*Fable* CLXVI.)


L'ÉDUCATION, Fable CLXVI.



FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devroient être fœurs,
Ainfi que les vices font freres:
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger fous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un fujet éminemment placées
Se tenir par la main fans être difperfées.
L'un eft vaillant, mais prompt: l'autre eft prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien fe pique d'être
Soigneux & fidele à fon maître:
Mais il eft fot, il eft gourmand:
Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit fur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux font meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards fur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chofe: eft-ce un bœuf, un cheval?
Hé qu'importe quel animal?
Dit l'un de fes Mâtins: voilà toujours curée.
Le point eft de l'avoir: car le trajet eft grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau: notre gorge altérée
En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bien-tôt à fec, & ce fera
Provifion pour la femaine.
Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie: ils firent tant

Qu'on les vit crever à l'inſtant.

L'homme eſt ainſi bâti : quand un ſujet l'enflamme,
L'impoſſibilité diſparoît à ſon ame.
Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?
Si j'arrondiſſois mes états !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu, les ſçiences, l'hiſtoire !
Tout cela c'eſt la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne ſuffit :
Pour fournir aux projets que forme un ſeul eſprit,
Il faudroit quatre corps, encor loin d'y ſuffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathuſalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un ſeul deſire.



(*Fable* CLXVII.)


LES DEUX CHIENS ET L'ÂNE MORT. Fable CLXVII.
J.B. Oudry inv
J. Moitte sculp

FABLE XXVI.

Démocrite et les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les penſers du vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la choſe & lui,
Et meſurant par ſoi ce qu'il voit en autrui!
Le Maître d'Epicure en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou: petits eſprits! mais quoi?
Aucun n'eſt prophête chez ſoi.
Ces gens étoient les fous: Démocrite le ſage.
L'erreur alla ſi loin, qu'Abdere députa
Vers Hippocrate, & l'invita
Par lettres & par ambaſſade,
A venir rétablir la raiſon du malade.
Notre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit: la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'eſtimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:
Peut-être même ils ſont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce ſonge, il y joint les atomes,
Enfans d'un cerveau creux, inviſibles fantômes;
Et meſurant les cieux ſans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, & ne ſe connoît pas.
Un temps fut qu'il ſçavoit accorder les débats:
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, ſa folie eſt extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens:
Cependant il partit: & voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le ſort cauſe; Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens,

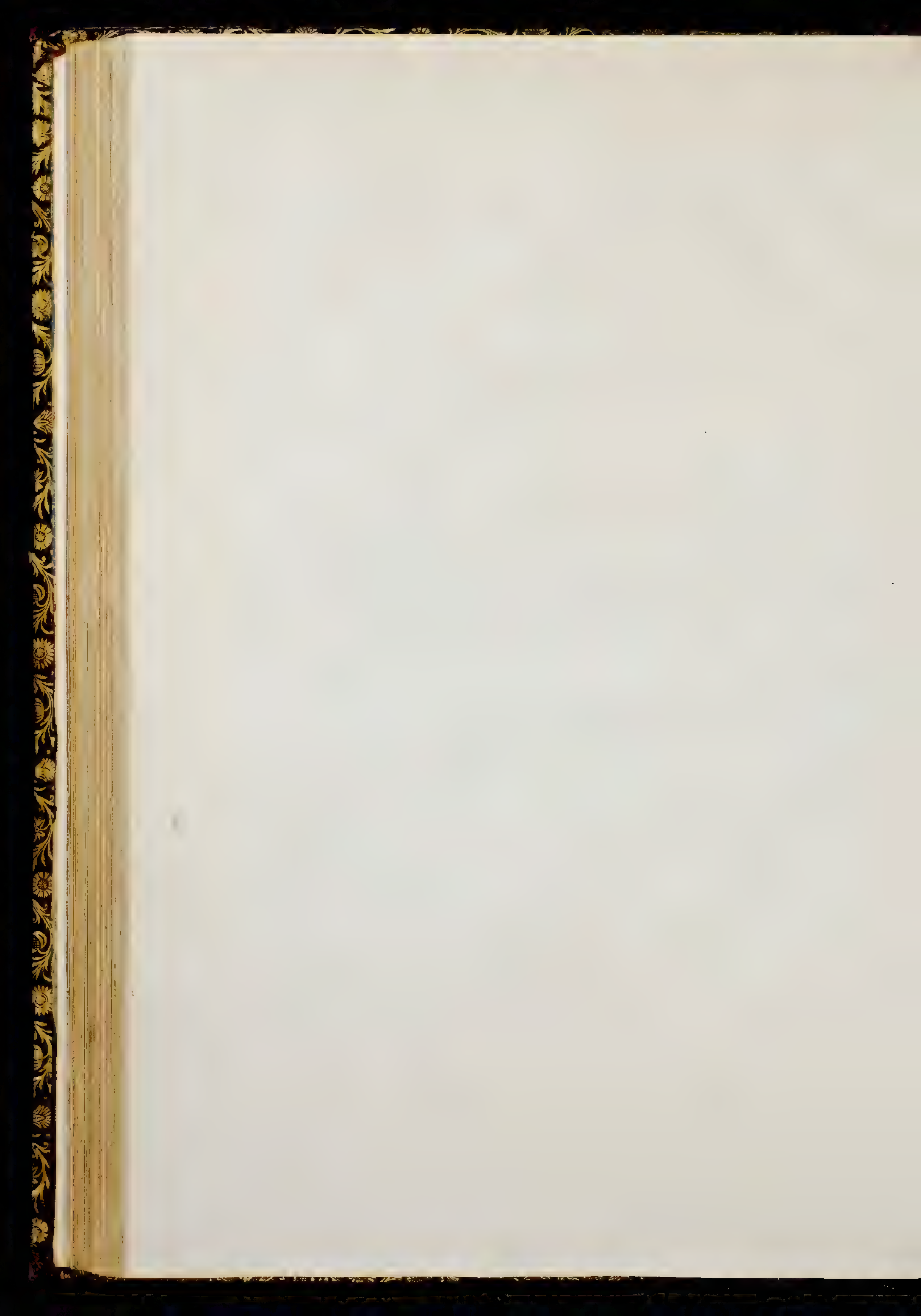
Cherchoit dans l'homme & dans la bête,
Quel ſiége a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la tête.
Sous un ombrage épais, aſſis près d'un ruiſſeau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
Et ne vit preſque pas ſon ami s'avancer,
Attaché ſelon ſa coutume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer:
Le ſage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent ſuffit
Pour montrer que le peuple eſt juge récuſable.
En quel ſens eſt donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu?





DEMOCRITE ET LES ABDERITAINS. Fable CLXVIII.



FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monſtre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain ſans ceſſe en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour ſuivre mes leçons?
L'homme ſourd à ma voix, comme à celle du ſage,
Ne dira-t-il jamais: c'eſt aſſez, jouiſſons?
Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un ſort ſemblable
A celui du Chaſſeur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de ſon arc avoit mis bas un daim.
Un fan de biche paſſe, & le voilà ſoudain
Compagnon du défunt; tous deux giſent ſur l'herbe.
La proie étoit honnête; un daim avec un fan!
Tout modeſte chaſſeur en eût été content.
Cependant un ſanglier, monſtre énorme & ſuperbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx: la parque & ſes ciſeaux
Avec peine y mordoient; la déeſſe infernale
Reprit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale:
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit aſſez de biens; mais quoi? rien ne remplit
Les vaſtes appétits d'un faiſeur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à ſoi, l'archer
Voit le long d'un ſillon une perdrix marcher,
Surcroît chetif aux autres têtes.
De ſon arc toutefois il bande les reſſorts.

Le ſanglier rappellant les reſtes de ſa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé ſur ſon corps;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adreſſe aux convoiteux.
L'avare aura pour lui le reſte de l'exemple.

Un Loup vit en paſſant ce ſpectacle piteux.
O fortune! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les ménager; ces rencontres ſont rares.
(Ainſi s'excuſent les avares)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce ſont quatre ſemaines,
Si je ſçais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; & mangeons cependant
La corde de cet arc: il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau; l'odeur me le témoigne aſſez.
En diſant ces mots, il ſe jette
Sur l'arc qui ſe détend, & fait de la ſajette
Un nouveau mort: mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte: il faut que l'on jouiſſe,
Témoin ces deux gloutons punis d'un ſort commun.
La convoitiſe perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

Fin du huitieme Livre.



(*Fable* CLXIX.)



LE LOUP ET LE CHASSEUR, Fable CLXIX.

J. B. Oudry inv. — *De Fehrt sculp.*

FABLES CHOISIES.

LIVRE NEUVIEME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE NEUVIEME.

FABLE I.

Le Dépositaire infidele.

Grace aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux:
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers perfonnages:
Les uns fous, les autres fages,
De telle forte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mefure en eft plus pleine.
Je mets auffi fur la fcene
Des trompeurs, des fcélérats,
Des tyrans & des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force fots, force flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le fage.
S'il n'y mettoit feulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous tant que nous fommes,

Nous mentions, grand & petit,
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je ſoutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Éſope, & comme Homere,
Un vrai menteur ne ſeroit.
Le doux charme de maint ſonge,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menſonge
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il ſe peut:
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme ſçut faire
Un certain Dépoſitaire
Payé par ſon propre mot,
Eſt d'un méchant, & d'un ſot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perſe
Chez ſon voiſin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Votre fer? il n'eſt plus: j'ai regret de vous dire,
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voiſin; puis à ſouper convie
Le pere qui s'excuſe, & lui dit en pleurant:
Diſpenſez-moi, je vous ſupplie;
Tous plaiſirs pour moi ſont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie;
Je n'ai que lui: que dis-je? helas! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.

Le marchand repartit: hier au ſoir ſur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever:
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit: comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils, en un beſoin, eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai vû, vû de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chat-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un ſeul rat ſe mange,
Enlevent un garçon peſant un demi-cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit ſa géniture.

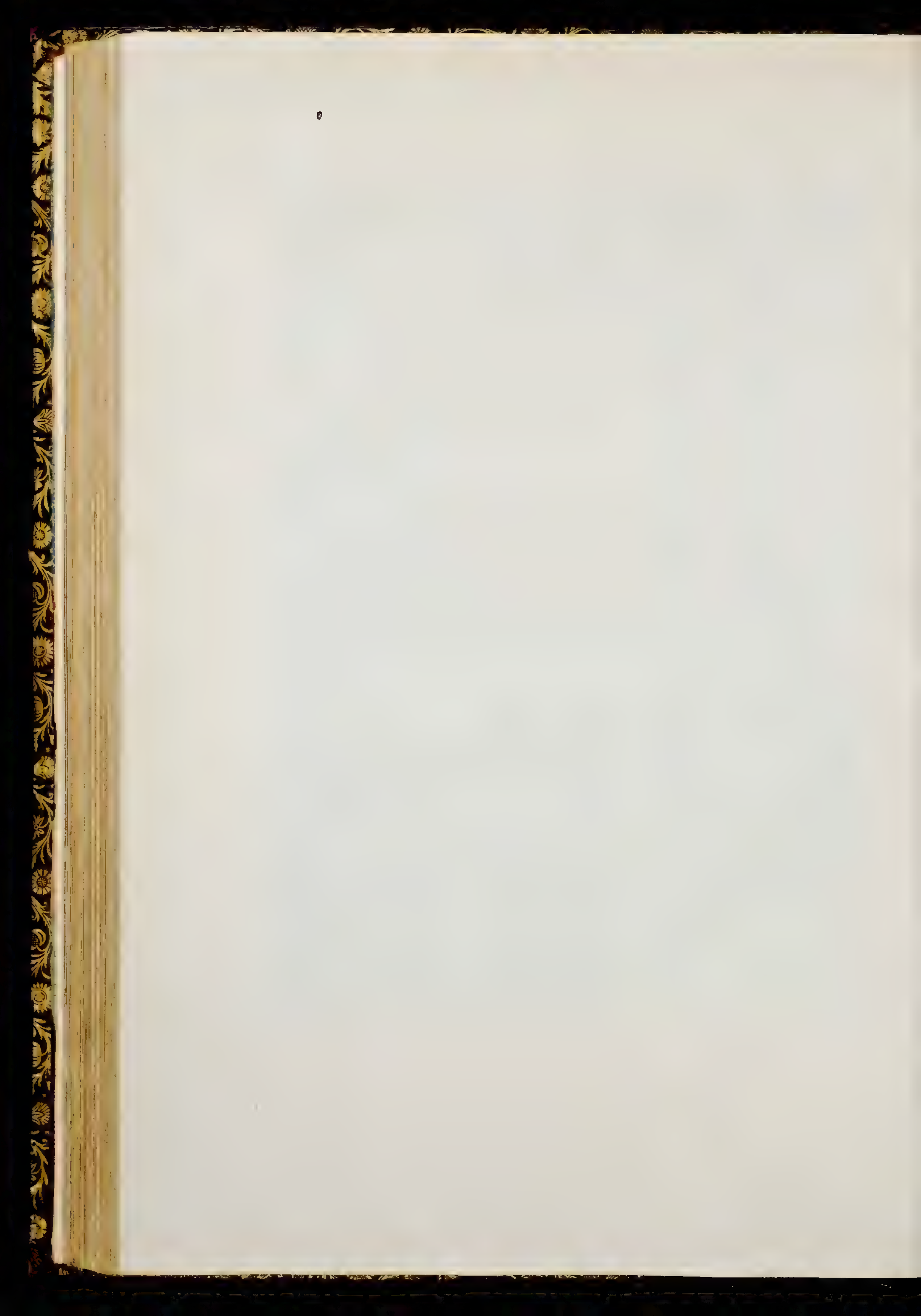
Même diſpute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vû qu'avec un microſcope.
Tout eſt géant chez eux: écoutez les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monſtres à foiſon.
Celui-ci ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ai vû, dit-il, un chou plus grand qu'une maiſon.
Et moi, dit l'autre, un pot auſſi grand qu'une égliſe.
Le premier ſe moquant, l'autre reprit: tout doux,
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant: l'homme au fer fut habile.

Quand l'abſurde eſt outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raiſon, combattre ſon erreur:
Enchérir eſt plus court, ſans s'échauffer la bile.

(*Fable* CLXX.)



LE DÉPOSITAIRE INFIDELE. Fable CLXX.



FABLE II.

LES DEUX PIGEONS.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frere?
L'abſence eſt le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor ſi la ſaiſon s'avançoit davantage!
Attendez les zéphirs: qui vous preſſe? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiſeau.
Je ne ſongerai plus que rencontre funeſte,
Que faucons, que rézeaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frere, a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon ſoupé, bon gîte, & le reſte?
Ce diſcours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le deſir de voir & l'humeur inquiéte
L'emporterent enfin. Il dit: ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon ame ſatisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere.
Je le déſennuirai: quiconque ne voit guére
N'a guére à dire auſſi. Mon voyage dépeint
Vous fera d'un plaiſir extrême.
Je dirai: j'étois là, telle choſe m'avint:
Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils ſe dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un ſeul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu ſerein, il part tout morfondu,
Séche, du mieux qu'il peut, ſon corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie:
Il y vole, il eſt pris: ce bled couvroit d'un las
    Les menteurs & traîtres appâts.
Le las étoit uſé; ſi bien que de ſon aîle,
De ſes pieds, de ſon bec, l'oiſeau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; & le pis du deſtin
Fut qu'un certain vautour à la ſerre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,
    Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à ſon tour un Aigle aux aîles étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,
    Crut pour ce coup que ſes malheurs
    Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant, cet âge eſt ſans pitié,
Prit ſa fronde, & d'un coup, tua plus d'à moitié
    La volatille malheureuſe,
  Qui maudiſſant ſa curioſité,
    Traînant l'aîle, & tirant le pied,
    Demi-morte, & demi-boiteuſe,
    Droit au logis s'en retourna:
    Que bien, que mal, elle arriva,
    Sans autre aventure fâcheuſe.
Voilà nos gens rejoints; & je laiſſe à juger
De combien de plaiſirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce ſoit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reſte.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ſes tréſors,
Contre le Firmament & ſa voûte céleſte,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,
Pour qui, ſous le fils de Cythere,
Je ſervis engagé par mes premiers ſermens.
Hélas! quand reviendront de ſemblables momens?
Faut-il que tant d'objets ſi doux & ſi charmans,
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiéte?
Ah! ſi mon cœur oſoit encor ſe renflammer!
Ne ſentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je paſſé le temps d'aimer?



(*Fable* CLXXI.)



LES DEUX PIGEONS . Fable CLXXI.

J.B. Oudry inv. Chedel sculp.

FABLE III.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire:
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux difoit: meffieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;
Et fi je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle eft bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaît: partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun fortit.
Le Singe de fa part difoit: venez de grace,
Venez, meffieurs: je fais cent tours de paffe-paffe.
Cette diverfité dont on vous parle tant,
Mon voifin Léopard l'a fur foi feulement:
Moi je l'ai dans l'efprit: votre ferviteur gille,
Coufin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en fon vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois batteaux, exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend, il fçait danfer, baler,
Faire des tours de toute forte,
Paffer en des cerceaux; & le tout pour fix blancs:
Non, meffieurs, pour un fou: fi vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun fon argent à la porte.

Le Singe avoit raifon: ce n'eft pas fur l'habit
Que la diverfité me plaît, c'eft dans l'efprit:
L'une fournit toujours des chofes agréables,

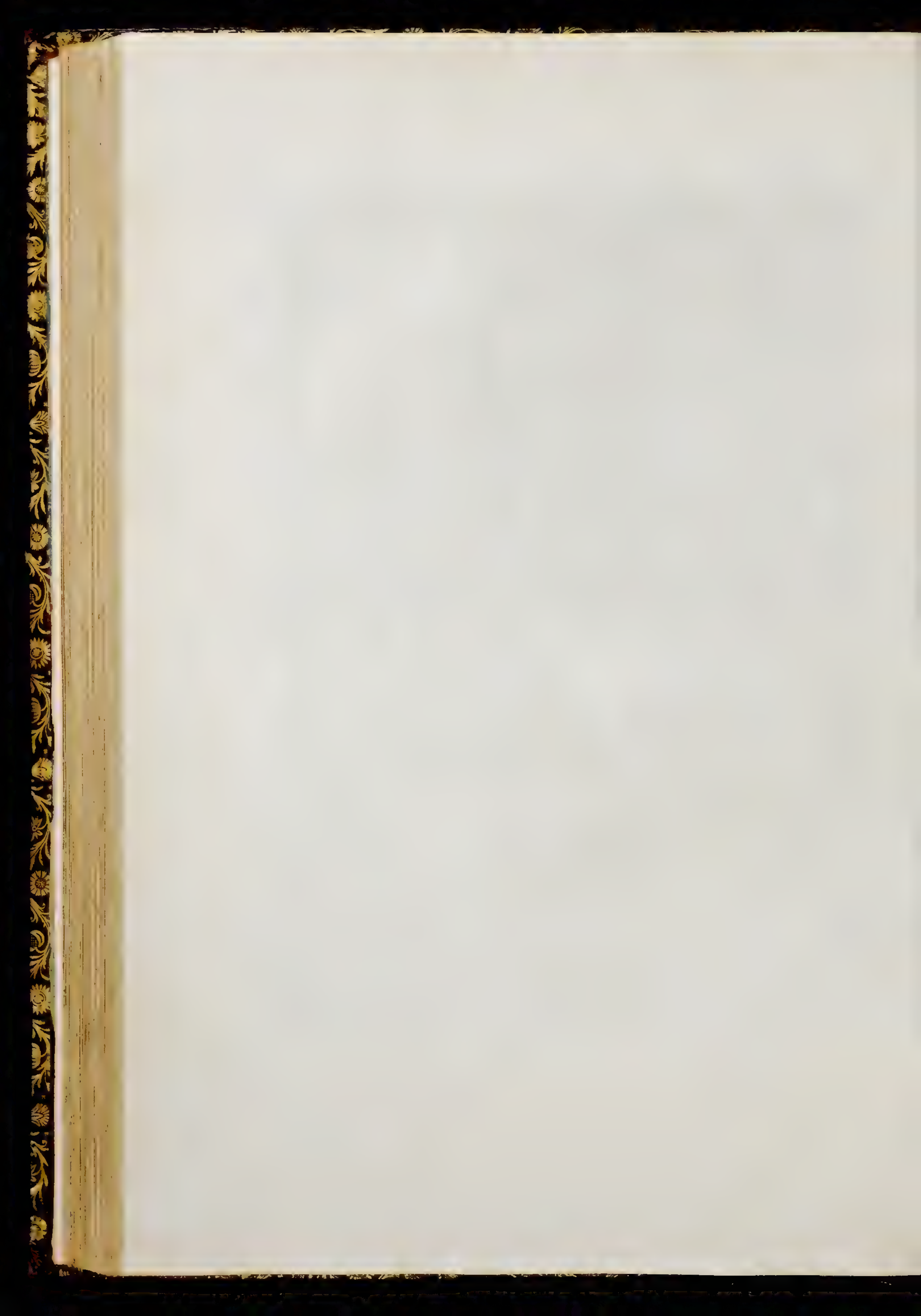
L'autre, en moins d'un moment, laſſe les regardans.
O que de grands Seigneurs, au Léopard ſemblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!



(*Fable* CLXXII.)



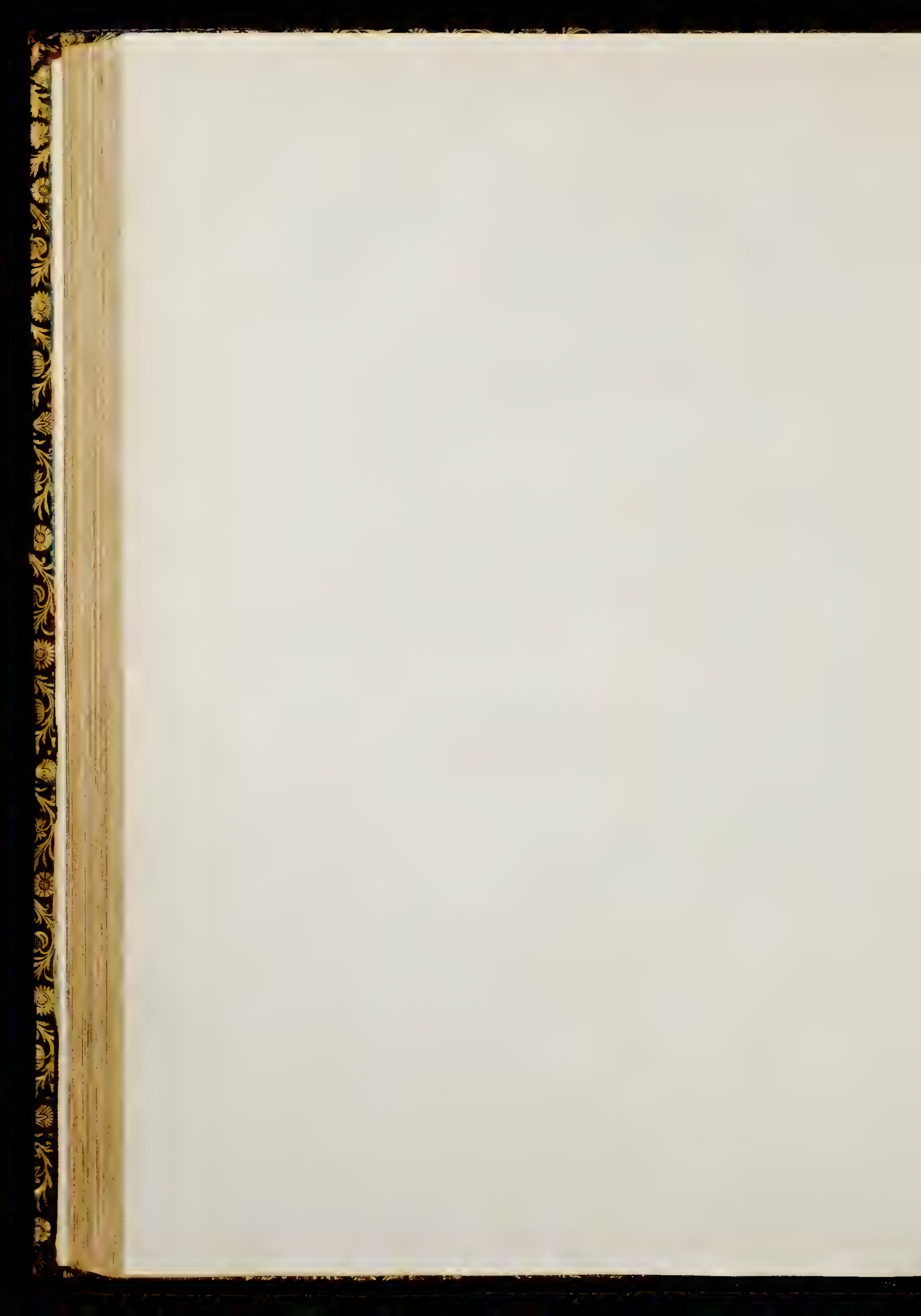
LE SINGE ET LE LEOPARD, Fable CLXXII.





LE SINGE ET LE LÉOPARD. Fable CLXXII. 2e. *Planche*.

J.B.Oudry inv [illegible]



FABLE IV.

Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un villageois conſidérant
Combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menue,
A quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là:
Hé, parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été juſtement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'eſt dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conſeil de celui que prêche ton curé:
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le Gland qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'eſt mépris: plus je contemple
Ces fruits ainſi placés, plus il ſemble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarraſſant notre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.
Sous un chêne auſſi-tôt il va prendre ſon ſomme.
Un Gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; & portant la main ſur ſon viſage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
Oh, oh, dit-il, je ſaigne! & que ſeroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une maſſe plus lourde,
Et que ce Gland eût été Gourde?

Dieu ne l'a pas voulu: ſans doute il eut raiſon:
J'en vois bien à préſent la cauſe.
En louant Dieu de toute choſe
Garo retourne à la maiſon.



(*Fable* CLXXIII.)



LE GLAND ET LA CITROUILLE. Fable CLXXIII.

J.B Oudry inv

FABLE V.

L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui ſentoit ſon Collége,
Doublement ſot & doublement fripon,
Par le jeune âge & par le privilége
Qu'ont les Pédans de gâter la raiſon,
Chez un voiſin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voiſin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut:
Car au printemps il jouiſſoit encore
Des plus beaux dons que nous préſente Flore.
Un jour dans ſon jardin il vit notre Écolier,
Qui grimpant, ſans égard, ſur un arbre fruitier,
Gâtoit juſqu'aux boutons, douce & frêle eſpérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchoit l'arbre; & fit tant à la fin,
Que le poſſeſſeur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la claſſe.
Celui-ci vint ſuivi d'un cortége d'enfans.
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de ſa grace,
Accrut le mal en amenant,
Cette jeuneſſe mal inſtruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût ſervir d'exemple, & dont toute ſa ſuite
Se ſouvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-deſſus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de ſcience.
Son diſcours dura tant, que la maudite engeance

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les piéces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne ſçais bête au monde pire
Que l'Écolier, ſi ce n'eſt le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voiſin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.



(*Fable* CLXXIV.)



L'ECOLIER, LE PEDANT, ET LE MAITRE D'UN JARDIN. Fable CLXXIV.

FABLE VI.

Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit ſi beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciſeau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il ſera dieu: même je veux
Qu'il ait en ſa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux:
Voilà le maître de la terre.

L'artiſan exprima ſi bien
Le caractere de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole:

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter ſon propre ouvrage.

A la foibleſſe du ſculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere,
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:
Les enfans n'ont l'ame occupée,
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

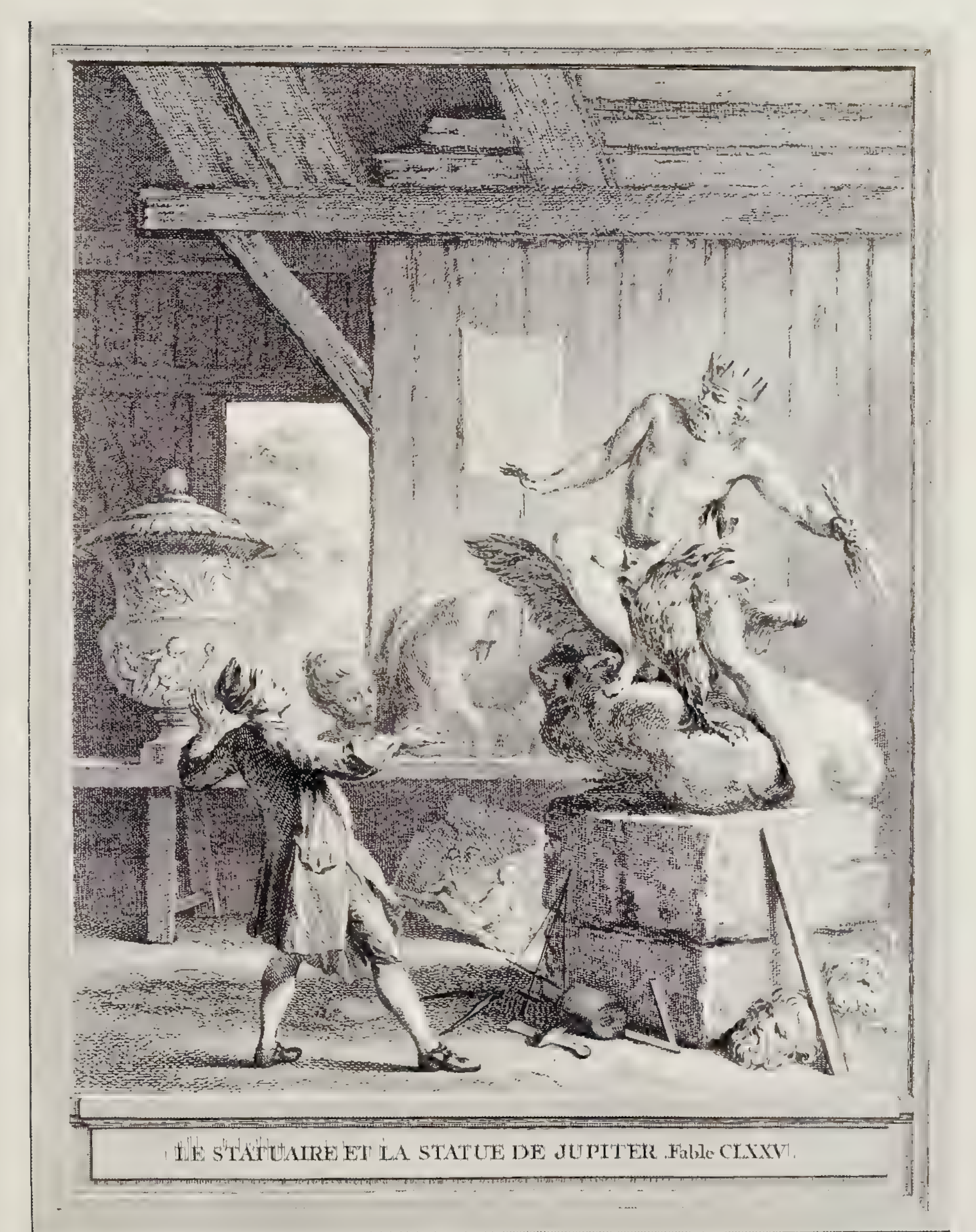
Le cœur ſuit aiſément l'eſprit:
De cette ſource eſt deſcendue
L'erreur payenne qui ſe vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embraſſoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

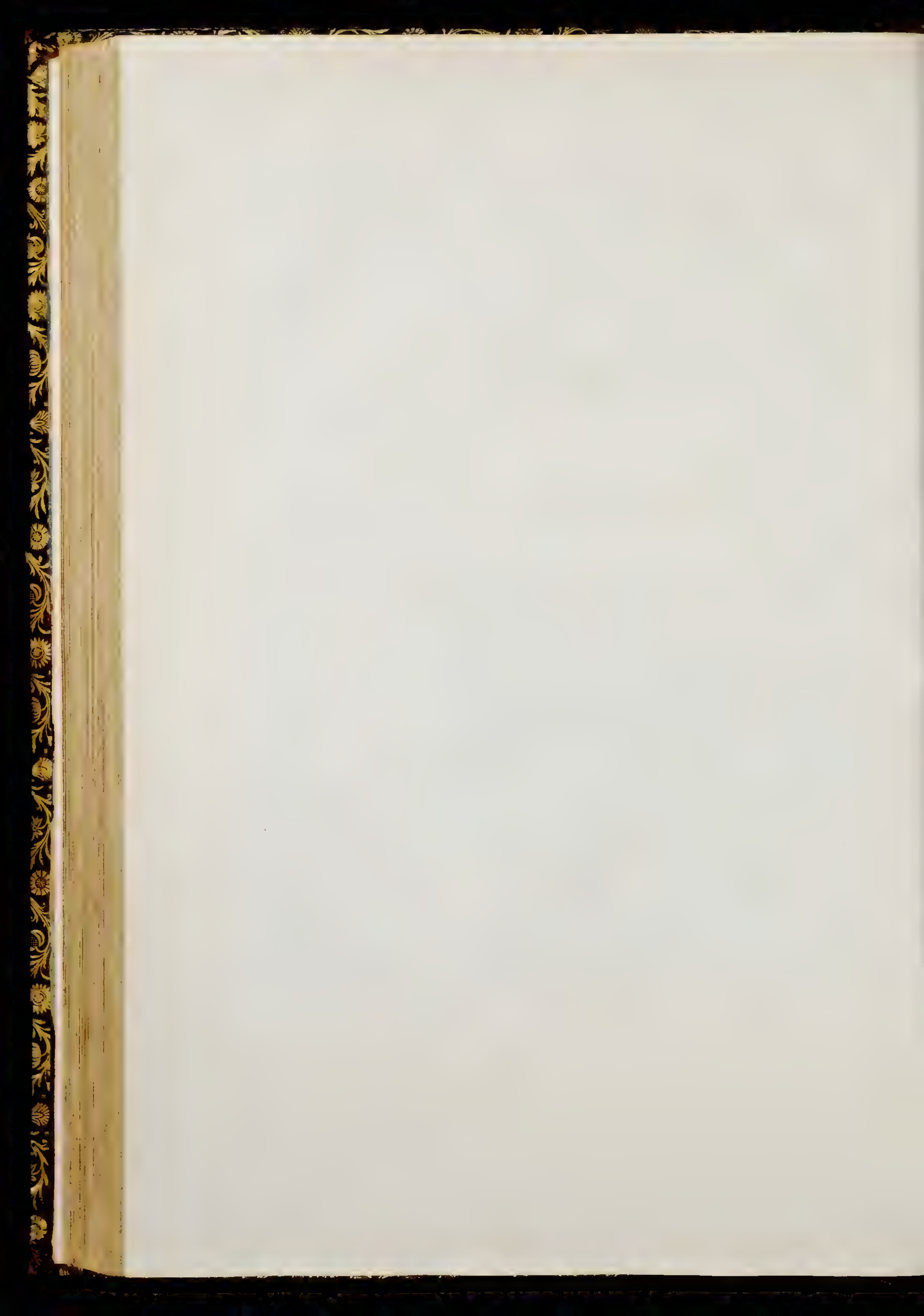
Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ſes propres ſonges.
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour les menſonges.



(*Fable* CLXXV.)



LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER. Fable CLXXV.



FABLE VII.

LA SOURIS *MÉTAMORPHOSÉE* EN FILLE.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un chat-huant:
Je ne l'euſſe pas ramaſſée;
Mais un bramin le fit: je le crois aiſément.
Chaque pays a ſa penſée.
La Souris étoit fort froiſſée:
De cette ſorte de prochain
Nous nous ſoucions peu: mais le peuple bramin
Le traite en frere. Ils ont en tête
Que notre ame, au ſortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au ſort: c'eſt-là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puiſé ce myſtere.
Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
De prier un ſorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le ſorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle & ſi gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut ſurpris de choſe ſi nouvelle.
Il dit à cet objet ſi doux:
Vous n'avez qu'à choiſir; car chacun eſt jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puiſſant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'eſt toi qui ſeras notre gendre.
Non, dit-il: ce nuage épais
Eſt plus puiſſant que moi, puiſqu'il cache mes traits;
Je vous conſeille de le prendre.

Et bien, dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma Fille? hélas! non; car le vent
Me chaſſe à ſon plaiſir de contrée en contrée:
Je n'entreprendrai point ſur les droits de Borée.
Le bramin fâché, s'écria:
O vent donc, puiſque vent y a,
Viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.
L'étœuf paſſant à celui-là,
Il le renvoye, & dit: j'aurois une querelle
Avec le rat; & l'offenſer
Ce ſeroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la Demoiſelle
Ouvrit l'oreille; il fut l'époux:
Un rat! un rat: c'eſt de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle & telle:
Mais ceci ſoit dit entre nous.
On tient toujours du lieu dont on vient; cette fable
Prouve aſſez bien ce point: mais à la voir de près,
Quelque peu de ſophiſme entre parmi ſes traits:
Car quel époux n'eſt point au ſoleil préférable,
En s'y prenant ainſi? Dirai-je qu'un géant
Eſt moins fort qu'une puce? elle le mord pourtant.
Le rat devoit auſſi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay juſqu'au ſoleil eût enfin remonté;
Le ſoleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il ſe peut, à la métempſycoſe:
Le ſorcier du bramin fit ſans doute une choſe
Qui, loin de la prouver, fait voir ſa fauſſeté.
Je prends droit là-deſſus contre le bramin même:
Car il faut, ſelon ſon ſyſtême,
Que l'homme, la Souris, le ver, enfin chacun

Aille puiſer ſon ame en un tréſor commun.
Toutes ſont donc de même trempe;
Mais agiſſant diverſement
Selon l'organe ſeulement,
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, ſi bien organiſé,
Ne put obliger ſon hôteſſe
De s'unir au ſoleil, un rat eut ſa tendreſſe?

Tout débattu, tout bien peſé,
Les ames des Souris, & les ames des Belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à ſon deſtin,
C'eſt-à-dire, à la loi par le ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de ſa fin.



(*Fable* CLXXVI.)



LA SOURIS METAMORPHOSÉE EN FILLE. Fable CLXXVI.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des Fous ne te mets à portée:
Je ne te puis donner un plus ſage conſeil.
Il n'eſt enſeignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit ſouvent dans les cours.
Le prince y prend plaiſir; car ils donnent toujours
Quelques traits aux fripons, aux ſots, aux ridicules.

Un Fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la ſageſſe; & les mortels crédules
De courir à l'achat: chacun fut diligent.
On eſſuyoit force grimaces:
Puis, on avoit pour ſon argent,
Avec un bon ſoufflet, un fil long de deux braſſes.
La plûpart s'en fâchoient; mais que leur ſervoit-il?
C'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller, ſans rien dire,
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe,
On ſe fût fait ſiffler ainſi qu'un ignorant.
La raiſon eſt-elle garant
De ce que fait un Fou? le haſard eſt la cauſe
De tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé.
Du fil & du ſoufflet pourtant embarraſſé,
Un des dupes un jour alla trouver un ſage,
Qui, ſans héſiter davantage,
Lui dit: ce ſont ici hiéroglyphes tout purs.

Les gens bien conſeillés, & qui voudront bien faire,
Entre eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

La longueur de ce fil: ſinon, je les tiens ſûrs
De quelque ſemblable careſſe.
Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la Sageſſe.



(*Fable* CLXXVII.)



LE FOU QUI VEND LA SAGESSE, Fable CLXXVII.

FABLE IX.

L'HUÎTRE
ET
LES PLAIDEURS.

FABLE IX.

L'Huître et les Plaideurs.

Un jour deux Pélerins ſur le ſable rencontrent
Une Huître que le flot y venoit d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils ſe la montrent:
A l'égard de la dent il fallut conteſter.
L'un ſe baiſſoit déja pour amaſſer la proie,
L'autre le pouſſe, & dit: il eſt bon de ſçavoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pû l'appercevoir
En ſera le gobeur, l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit ſon compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais auſſi,
Dit l'autre; & je l'ai vûe avant vous, ſur ma vie.
Et bien, vous l'avez vûe; & moi je l'ai ſentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
Nos deux meſſieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de préſident:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez ſoi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui:
Comptez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui;
Et ne laiſſe aux plaideurs que le ſac & les quilles.

(Fable CLXXVIII.)



L'HUITRE ET LES PLAIDEURS. Fable CLXXVIII.

J.B. Oudry inv.

FABLE X.

Le Loup et le Chien maigre.

Autrefois carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poeſle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous eſpoir de groſſe aventure,
Eſt imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raiſon; carpillon n'eut pas tort:
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre ſa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup auſſi ſot que le Pêcheur fut ſage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter: le Chien repréſenta
Sa maigreur. Jà ne plaiſe à votre ſeigneurie
De me prendre en cet état-là:
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique, & vous jugez
Qu'étant de nôce il faut, malgré moi, que j'engraiſſe.
Le Loup le croit, le Loup le laiſſe.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir ſi ſon Chien n'eſt point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis:
Ami, je vais ſortir; & ſi tu veux attendre
Le portier du logis & moi,
Nous ferons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.



(*Fable* CLXXIX.)



LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE, Fable CLXXIX.

J. B. Oudry inv.

FABLE XI.

RIEN DE TROP.

FABLE XI.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il eſt certain tempéramment
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement.
Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guére.
Le bled, riche préſent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien ſouvent épuiſe les guérets:
En ſuperfluités s'épandant d'ordinaire,
Et pouſſant trop abondamment,
Il ôte à ſon fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe ſçait plaire.
Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moiſſons.
Tout au travers ils ſe jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns: ils les croquerent tous:
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abuſerent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A ſe porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Au petits comme aux grands. Il n'eſt ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, eſt un point
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

(*Fable* CLXXX.)



RIEN DE TROP Fable CLXXX.



RIEN DE TROP. Fable CLXXX. 2^e^ Planche.

J.B. Oudry inv. P.E. Moitte Sculp.



RIEN DE TROP. Fable CLXXX. 3e *Planche*.

FABLE XII.

LE CIERGE.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'eſt du ſéjour des dieux que les abeilles viennent:
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont Hymette, & ſe gorger
Des tréſors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroiſie en leurs chambres encloſe,
Ou, pour dire en françois la choſe,
Après que les ruches ſans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie:
Maint Cierge auſſi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et nouvel Empedocle aux flammes condamné
Par ſa propre & pure folie,
Il ſe lança dedans. Ce fut mal raiſonné:
Ce Cierge ne ſçavoit grain de philoſophie.
Tout en tout eſt divers: ôtez-vous de l'eſprit
Qu'aucun être ait été compoſé ſur le vôtre.
L'Empedocle de cire au braſier ſe fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.



(*Fable* CLXXXI.)



LE CIERGE, Fable CLXXXI.

J.B. Oudry inv.

FABLE XIII.

Jupiter et le Passager.

O combien le péril enrichiroit les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guére
De ce qu'on a promis aux cieux:
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appellez-vous ces avertissemens?

Un Passager pendant l'orage,
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans,
Il n'en avoit pas un: vouer cent éléphans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire:
Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs: & n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés & d'un tel trésor:
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.

L'endroit parut ſuſpect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs ; & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.



(Fable CLXXXII.)

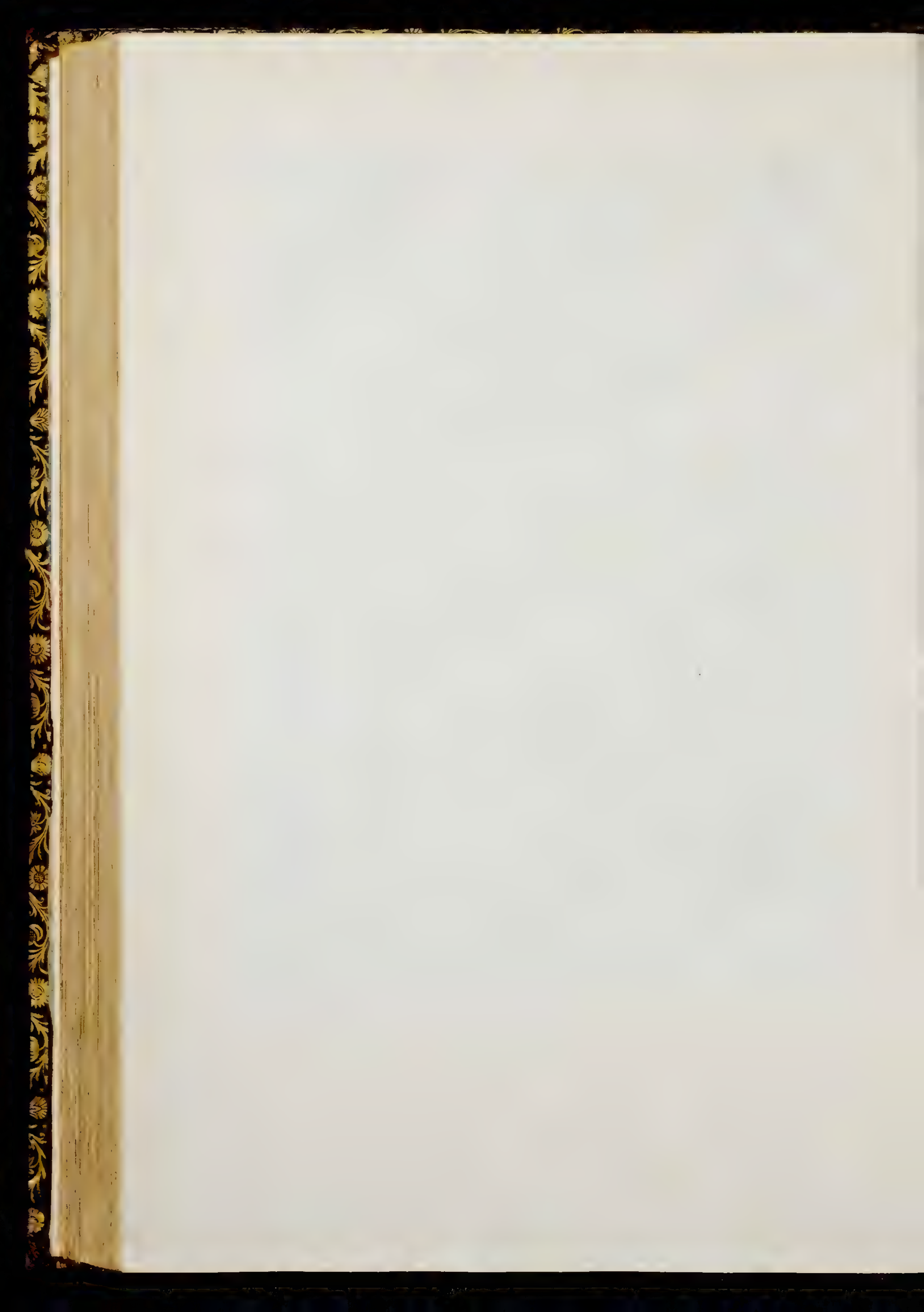


JUPITER ET LE PASSAGER . Fable CLXXXII.

J.B. Oudry inv.

J. M... sculp.


JUPITER ET LE PASSAGER. Fable CLXXXII. 2e Planch.



FABLE XIV.

Le Chat et le Renard.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits ſaints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais tartufs, deux *archipatelins*,
Deux francs pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, eſcroquant maint fromage,
S'indemniſoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils diſputerent.
La diſpute eſt d'un grand ſecours:
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égoſillerent.
Ayant bien diſputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin:
Tu prétends être fort habile,
En ſçais-tu tant que moi? j'ai cent ruſes au ſac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon biſſac,
Mais je ſoutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la diſpute à l'envi.
Sur le que-ſi, que-non, tous deux étant ainſi,
Une meute appaiſa la noiſe.
Le Chat dit au Renard: fouille en ton ſac, ami:
Cherche en ta cervelle matoiſe
Un ſtratagême ſûr: pour moi, voici le mien.
A ces mots, ſur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par-tout il tenta des aſyles;
Et ce fut par-tout ſans ſuccès;
La fumée y pourvut, ainſi que les baſſets.

Au fortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles,
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire:
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire:
N'en ayons qu'un, mais qu'il foit bon.



(*Fable* CLXXXIII.)



LE CHAT ET LE RENARD . Fable CLXXXIII .

FABLE XV.

Le Mari, la Femme et le Voleur.

Un Mari fort amoureux,
Fort amoureux de ſa Femme,
Bien qu'il fût jouiſſant, ſe croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux ſourire,
Déifiant le pauvre ſire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'étoit un Mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de ſa deſtinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi? ſi l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
Notre Épouſe étant donc de la ſorte bâtie,
Et n'ayant careſſé ſon Mari de ſa vie,
Il en faiſoit ſa plainte une nuit. Un Voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre Femme eut ſi grand peur,
Qu'elle chercha quelque aſſurance
Entre les bras de ſon Époux.
Ami Voleur, dit-il, ſans toi ce bien ſi doux
Me ſeroit inconnu. Prends donc en récompenſe
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienſéance:
Prends le logis auſſi. Les Voleurs ne ſont pas
Gens honteux, ni fort délicats:
Celui-ci fit ſa main. J'infére de ce conte
Que la plus forte paſſion,
C'eſt la peur: elle fait vaincre l'averſion;

Et l'amour quelquefois : quelquefois il la domte :
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plû toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.



(*Fable* CLXXXIV)



LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR . Fable CLXXXIV .

FABLE XVI.

Le Trésor et les deux Hommes.

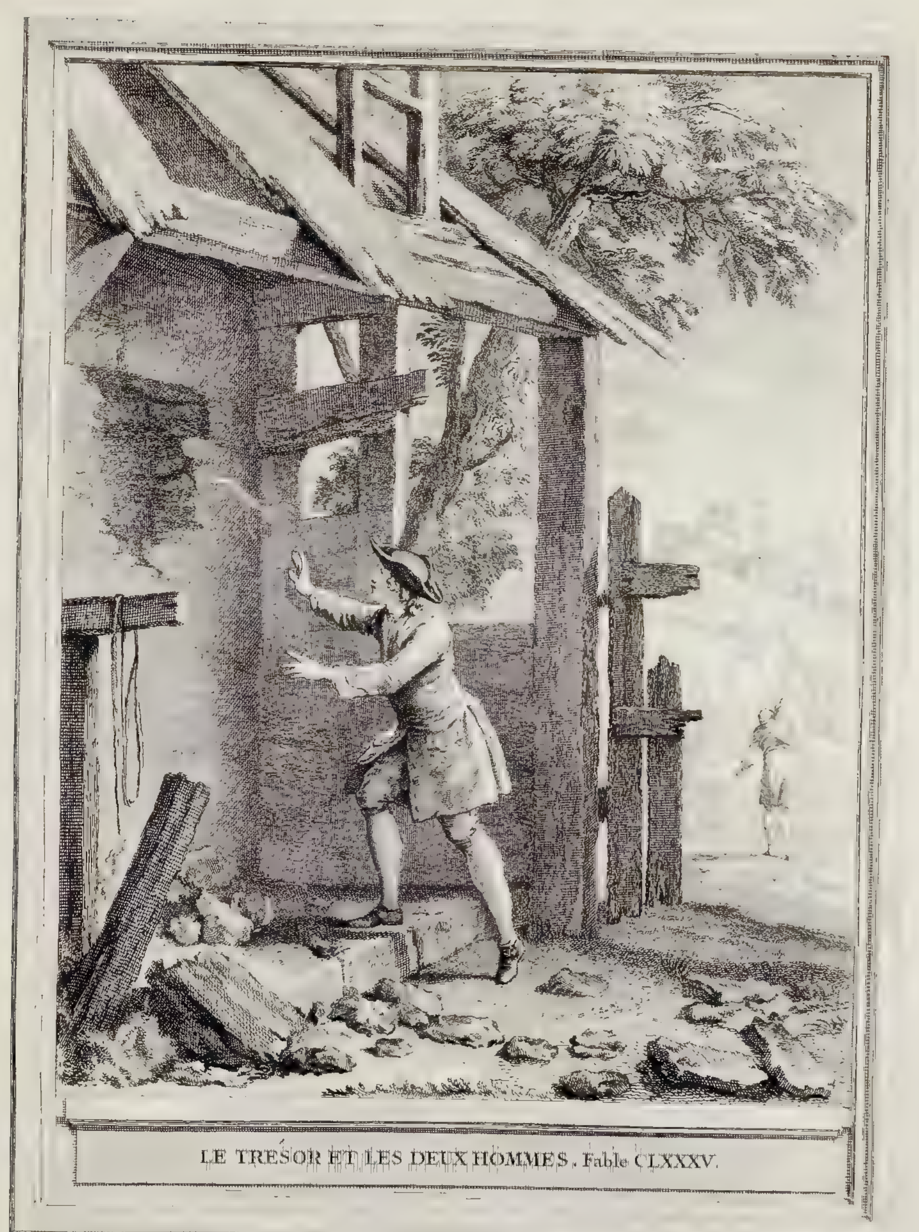
Un Homme n'ayant plus ni crédit, ni reſſource,
Et logeant le diable en ſa bourſe,
C'eſt-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De ſe pendre, & finir lui-même ſa miſere:
Puiſqu'auſſi bien, ſans lui, la faim le viendroit faire;
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille maſure
Fut la ſcene où devoit ſe paſſer l'aventure:
Il y porte une corde; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un tréſor.
Notre déſeſpéré le ramaſſe, & l'emporte:
Laiſſe-là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter: ronde ou non, la ſomme plut au ſire.
Tandis que le galant à grands pas ſe retire,
L'Homme au tréſor arrive, & trouve ſon argent
Abſent.
Quoi, dit-il, ſans mourir je perdrai cette ſomme?
Je ne me pendrai pas? & vraimemt ſi ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci ſe l'attache, & ſe pend bien & beau.
Ce qui le conſola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Auſſi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ſes jours ſans pleurs:

Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parens, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce sont-là de ses traits: elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre,
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.

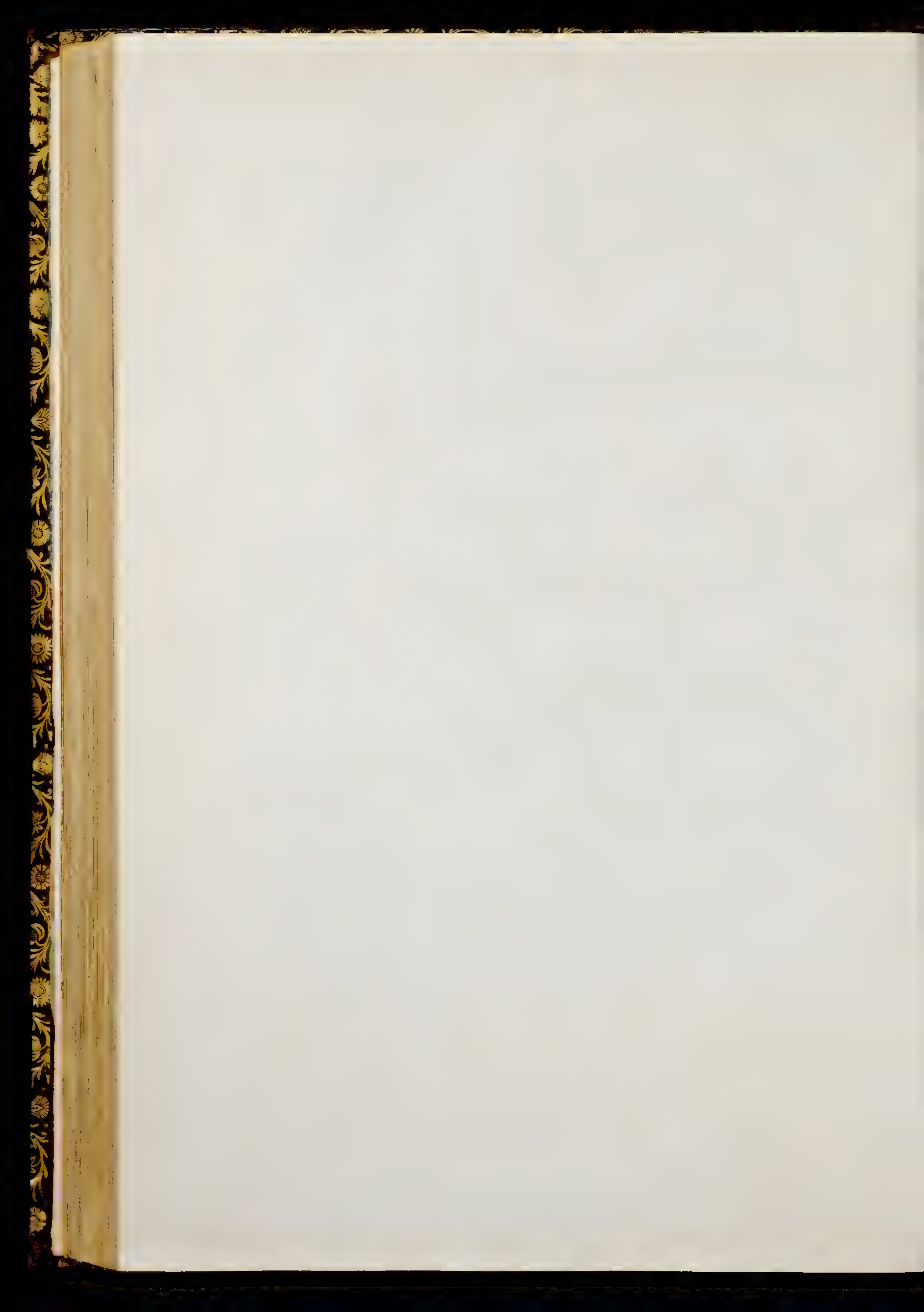


(*Fable* CLXXXV.)



LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES. Fable CLXXXV.

J.B. Oudry inv. *J.Ph. Le Bas* [illegible]



FABLE XVII.

LE SINGE
ET
LE CHAT.

FABLE XVII.

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commenſaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaiſans c'étoit un très-bon plat:
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque choſe au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage.
Bertrand déroboit tout: Raton, de ſon côté,
Étoit moins attentif aux ſouris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons:
Les eſcroquer étoit une très-bonne affaire:
Nos galans y voyoient double profit à faire,
Leur bien premiérement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: frere, il faut aujourd'hui
Que tu faſſes un coup de maître.
Tire-moi ces marrons: ſi Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu.
Auſſi-tôt fait que dit: Raton avec ſa patte,
D'une maniere délicate,
Écarte un peu la cendre, & retire les doigts;
Puis les reporte à pluſieurs fois;
Tire un marron, puis deux, & puis trois en eſcroque;
Et cependant Bertrand les croque.
Une ſervante vient: adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Auſſi ne le ſont pas la plûpart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces,
Pour le profit de quelque roi.

(*Fable* CLXXXVI.)



LE SINGE ET LE CHAT . Fable CLXXXVI.

J. B. Oudry inv.

FABLE XVIII.

LE MILAN
ET
LE ROSSIGNOL.

FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le Milan, manifefte voleur,
Eut répandu l'allarme en tout le voifinage,
Et fait crier fur lui les enfans du village,
Un Roffignol tomba dans fes mains, par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie:
Auffi-bien que manger en qui n'a que le fon?
Écoutez plutôt ma chanfon:
Je vous raconterai Terée & fon envie.
Qui, Terée? eft-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un roi, dont les feux violens
Me firent reffentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanfon fi belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique:
Vraiment nous voici bien, lorfque je fuis à jeun,
Tu me viens parler de mufique?
J'en parle bien aux rois. Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.



(*Fable* CLXXXVII.)



LE MILAN ET LE ROSSIGNOL . Fable CLXXXVII.

J.B. Oudry inv. *Chedel sc.*

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau.

Quoi toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir notre pauvre robin;
Robin mouton, qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivi juſques au bout du monde.
Hélas! de ma muſette il entendoit le ſon:
Il me ſentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraiſon funebre,
Et rendu de robin la mémoire célébre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, & juſqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela ſeul ſuffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris robin mouton.
Chacun en répond ſur ſa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchans ſoldats,

Ils promettront de faire rage:
Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvieme Livre & du troisieme Volume.

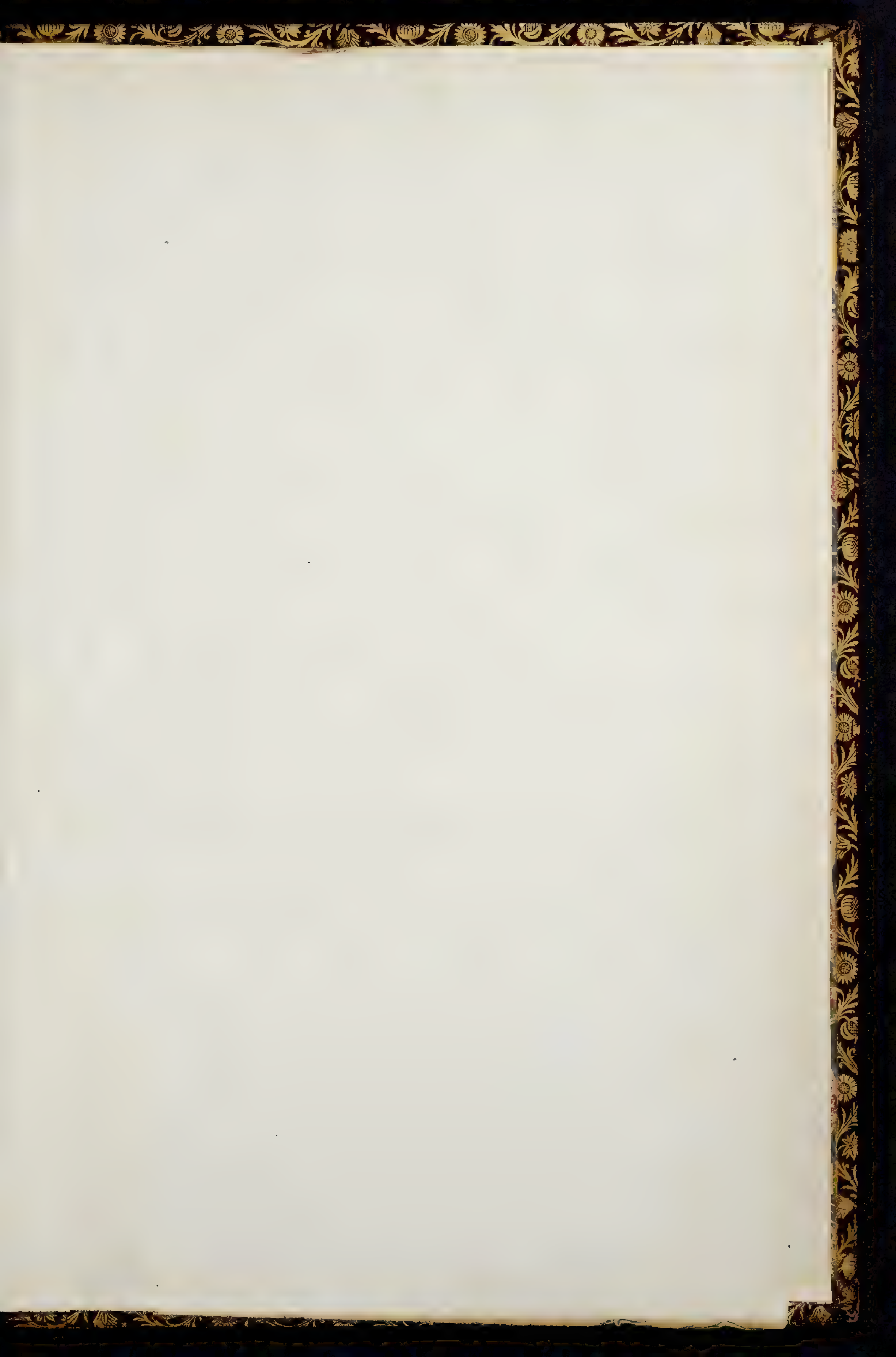


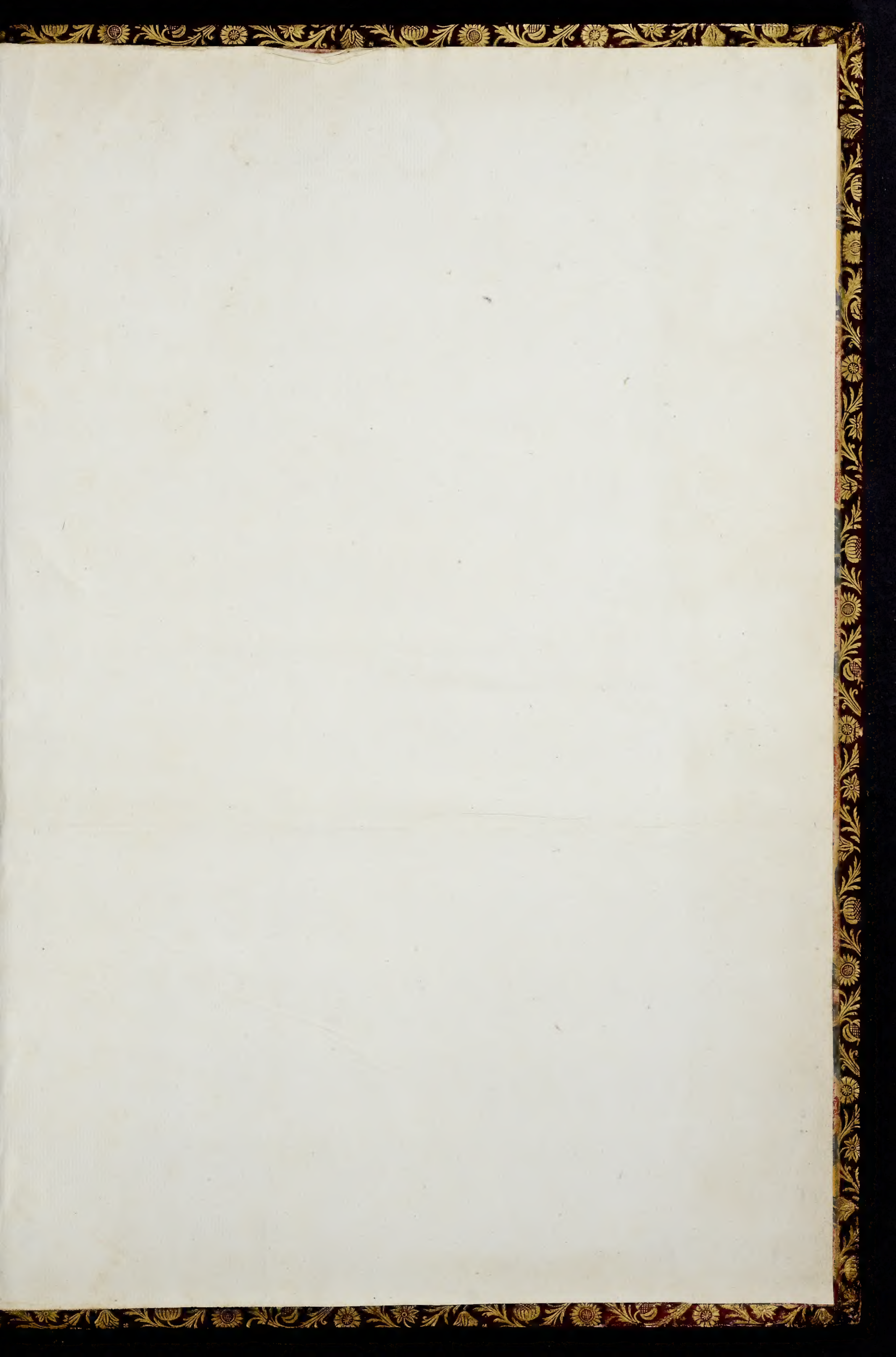
(*Fable* CLXXXVIII.)



LE BERGER ET SON TROUPEAU, Fable CLXXXVIII.

J.B. Oudry inv.








RARE
OVERSIZE
PQ
1808
A1
1755 V.3
84-B
18675
Inv.#
269

